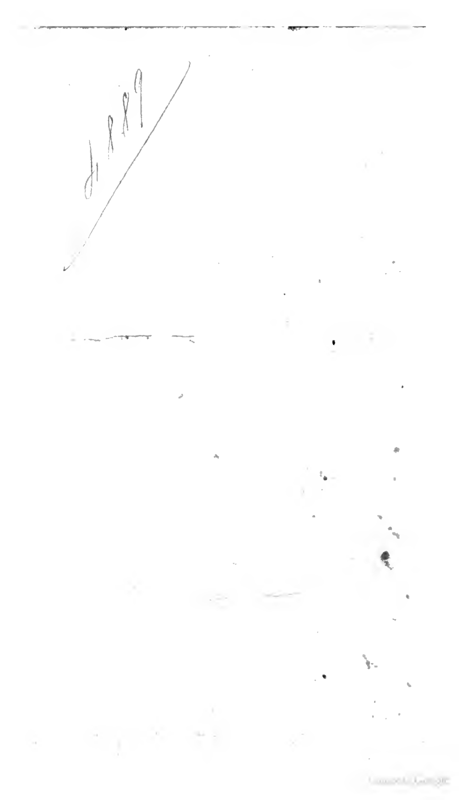




EXPLICATION

DES

ÉVANGILES.

EXPLICATION DES ÉVANGILES DES DIMANCHES,

ET DE QUELQUES-UNES DES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

PAR C.-G. DE LA LUZERNE,

Ancien Evêque de Langres.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

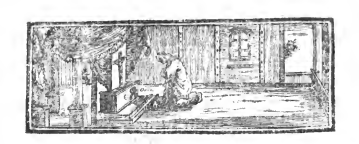
TOME TROISIÈME.



A LYON,

Chez SAVY, Libraire, grand'rue Mercière, N.° 18.

1807.



EXPLICATION

DES

ÉVANGILES

Des Dimanches, et de quelques-unes des principales Fêtes de l'année.

ÉVANGILE

Du dimanche de Quasimodo.

Deux apparitions de Notre-Seigneur Jesus-Christ après sa résurrection.

SUR le soir du même jour, qui étoit le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples se tenoient rassemblés, étant fermées à cause de la crainte des juifs, Jesus vint, et paroissant au milieu

d'eux, il leur dit : la paix soit avec vous. Leur ayant ainsi parlé, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples eurent donc une grande joie de voir le Seigneur. Il leur dit encore une fois : la paix soit avec vous. Après ces paroles, il souffla sur eux, et leur dit, recevez le saint Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Or, Thomas, appelé *Dydime*, l'un des douze, n'étoit pas avec eux lorsque Jesus vint. Les autres disciples lui dirent : nous avons vu le Seigneur. Mais il leur répondit : si je ne vois dans ses mains l'ouverture des cloux, et si je ne porte mon doigt dans cette ouverture, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point. Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jesus vint, les portes fermées, se tint au milieu d'eux, et leur dit : la paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas : portez ici votre doigt, et voyez mes mains ; approchez votre main, et mettez-la dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. Thomas répondit, et lui dit : mon Seigneur et mon Dieu ! Vous avez cru, Thomas, repartit Jesus, parce que vous avez vu : bienheureux ceux qui

n'ont point vu, et qui ont cru. Jesus a fait encore en présence de ses disciples beaucoup d'autres prodiges qui ne sont pas écrits dans ce livre; mais ces choses ont été écrites, afin que vous croyiez que Jesus est le Christ, fils de Dieu; et qu'en le croyant, vous ayiez la vie en son nom. (*Jean* XX, 19 *et* 31).

EXPLICATION.

Sur le soir du même jour, qui étoit le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples se tenoient rassemblés étant fermées à cause de la crainte des juifs, Jesus vint, et paroissant au milieu d'eux, il leur dit : la paix soit avec vous. Ce jour étoit celui où Jesus-Christ, par sa glorieuse résurrection, avoit consommé le grand mystère de notre rédemption, brisé les barrières de l'empire de la mort, et ouvert les portes de l'immortalité. Déjà, dans le cours de cette journée, il s'étoit montré plusieurs fois à Magdelène, aux autres saintes femmes, à saint Pierre, à deux disciples sur le chemin d'Emmaüs; mais ses apôtres, consternés de sa mort, tremblant que la fureur qui s'étoit acharnée sur leur Maître, ne s'étendit jusque sur eux,

refusoient d'ajouter foi aux rapports qu'on leur en avoit faits. Il étoit difficile que ces diverses relations, venant de différens côtés, ne fissent quelqu'impression sur leur esprit; mais la prévention qui les possédoit, et la terreur qui les glaçoit, éloignoient de leur esprit la conviction. Ils désiroient de croire, mais ils ne l'osoient pas; ils espéroient sans doute un peu, mais ils craignoient beaucoup davantage, quand tout d'un coup ils le virent paroître au milieu d'eux, sans que les portes du lieu où ils étoient se fussent ouvertes; et ils reconnurent au même moment, et le Maître chéri dont ils déploroient la perte, et sa puissance suprême à laquelle rien dans la nature ne résistoit.

Jesus-Christ en les abordant leur souhaite la paix; il répète plusieurs fois ce salut. Ce n'est pas sans raison qu'il y insiste; son motif est évidemment qu'ils y fassent une attention particulière. Entrons dans son intention; car ce qu'il dit à ses apôtres, il nous l'adresse également; c'est à nous comme à eux qu'il apporte la paix.

Par-tout dans le monde on parle de paix; par-tout on la désire, et nulle part elle n'existe. Les nations sont continuel-

lement en guerre, les sociétés sans cesse en querelle ; dans le fond des cœurs sont les agitations les plus violentes ; et elles sont les funestes principes de toutes les autres. C'est que la paix est l'ouvrage de la justice (1), et que réciproquement les fruits de la justice se sèment dans la paix (2). La vertu engendre la paix, qui à son tour maintient la vertu ; tandis qu'au contraire le vice attise les divisions, qui elles-mêmes fomentent les vices. Dieu a voulu que nous dussions à sa religion, non-seulement la paix essentielle, inaltérable, éternelle, à laquelle elle nous conduit, mais encore toute la mesure de paix dont nous pouvons jouir dans cette vie ; il a voulu que le juste trouvât dans le calme que possède son ame, un avant-goût de celui auquel il est destiné. L'infidélité ne peut donner ni paix extérieure ; elle est troublée par les querelles : ni paix intérieure ; elle est altérée par les remords : au contraire l'attachement à la loi procure toute espèce de paix (3).

Paix avec Dieu : c'est la première et la

(1) Erit opus justitiæ pax. *Isa.* XXXII, 17.

(2) Fructus autem justitiæ, in pace seminatur. *Jac.* III, 18.

(3) Pax multa diligentibus legem tuam. *Psalm.* CXVIII, 165.

plus importante. A quelle terrible guerre le péché livre l'homme ! quel redoutable ennemi il lui suscite ! C'est un Dieu irrité, le poursuivant de toute sa colère, et préparant contre lui ses épouvantables vengeances. La vertu, au contraire, donne l'ami le plus tendre, le plus fidèle, le plus généreux. Vous serez mes amis, dit Jesus-Christ, si vous faites ce que je vous commande (1). Et qui peut altérer cette union de l'ame avec son Dieu ? de l'ame, qui n'a avec son Dieu qu'une seule volonté ; qui reçoit de sa main la prospérité avec reconnoissance, l'adversité avec résignation ; qui l'honore de ses biens avec profusion, et les lui sacrifie sans murmure ; qui lui rapporte sa gloire, et lui offre ses humiliations ; qui, au sein de la joie, met en lui ses délices, et au milieu des souffrances, s'en rejouit encore par l'idée de lui ressembler et de lui plaire. L'amitié de Dieu est le plus solide, comme le plus précieux de tous les biens ; tous les autres passeront, celui-là seul n'aura pas de terme : il nous survivra même ; et après avoir été dans les traverses de la terre le soutien, la consolation, le bon-

(1) Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis. *Joan.* XV, 14.

heur de la vertu, il deviendra dans le séjour céleste son immense et éternelle récompense.

Paix avec le prochain. D'où viennent, dit saint Jacques, les guerres et les divisions parmi vous? N'est-ce pas des passions qui fermentent au dedans de vous (1)? Tout dans le vice est un sujet de divisions; et le désir d'acquérir, et la crainte de perdre; et l'envie du bien d'autrui, et la jalousie du sien propre; et le plaisir que l'on goûte avec transport, et le chagrin que l'on ressent avec amertume; et l'élévation qui enfle, et l'abaissement qui humilie. Les biens de la terre, trop bornés, ne peuvent pas être possédés par tous les hommes; et cependant tous y prétendent, tous se les disputent, tous se les arrachent. Il n'y a qu'un bien assez vaste pour appartenir à tout le genre humain, dont tout le monde puisse jouir sans faire tort à personne, et qui, loin d'être un sujet de divisions, soit un lien de concorde. Comment seroit altérée l'union du chrétien avec ses frères? Il n'ambitionne rien pour lui-même, qu'il

(1) Undè bella et lites in vobis? Nonne hinc? ex concupiscentiis vestris, quæ militant in membris vestris. *Jac.* IV, 1.

ne désire également pour eux ; il rend beaucoup, et n'exige rien ; ne manque à personne, et ne se formalise d'aucun manquement ; ne médit de qui que ce soit, et ne s'aigrit point de la médisance ; ne nuit jamais, et pardonne toujours : aucune offense ne part de lui, et aucune ne l'atteint. Quelle prise peut avoir la discorde sur une ame de cette trempe ? Jours heureux, dont le christianisme naissant a donné le spectacle au monde, où la société entière des fidèles n'avoit qu'un cœur et qu'une ame ! Que ne peuvent-ils revenir parmi nous ! La terre rendue le séjour de la paix, deviendroit l'image du ciel.

Enfin, paix avec soi-même ; et celle-là consiste dans la double soumission des passions à la raison, et de la raison à la loi divine. Peut-il exister du calme dans une ame que la colère emporte, que l'avarice tourmente, que l'orgueil enfle, que l'envie déchire, que la luxure agite ? Ce seroit chercher la tranquillité au sein d'un volcan en effervescence. Quoique l'on accorde aux passions, on ne peut en obtenir la paix. Vous vous flattez de les modérer ; vous espérez que votre raison saura les tenir dans une mesure de sagesse, où elle puisse à la fois les satis-

faire et les régler; leur permettre ce qui est agréable, leur refuser ce qui est nuisible. C'est leur malheureuse séduction qui vous fait tenir ce langage. Consultez seulement votre propre expérience. Quand une passion vous a-t-elle dit : C'est assez? Quand a-t-elle manqué de s'autoriser de ce que vous lui avez cédé, pour exiger de vous davantage? Vous vous rendez facilement le maître d'un ruisseau encore à sa source; laissez-le devenir un torrent, il entraînera toutes les digues que vous voudrez opposer à ses ravages. Plus les passions ont pris d'essor, plus il devient difficile de les arrêter. La raison n'a plus assez de force pour retenir ces terribles ressorts, quand elle les a laissés se détendre : c'est donc à les empêcher de se lâcher qu'elle doit employer ses efforts. Il n'y a pas pour elle de milieu; il faut, ou qu'elle les comprime fortement, ou qu'elle en soit emportée; qu'elle les subjugue, ou qu'elle leur obéisse; qu'elle soit leur souveraine ou leur esclave. Mais où la raison trouvera-t-elle des armes assez puissantes pour soumettre des ennemis aussi dangereux, qui, en la combattant, lui plaisent; qui l'attaquent à la fois par leurs efforts et par leur séduction, et contre qui il lui faut se défendre non-seulement

d'eux, mais d'elle-même? La religion seule peut lui communiquer cette force : par ses préceptes, elle lui montre les moyens de dompter les passions ; par ses grâces, elle les lui donne. Si ma raison est parfaitement soumise à la loi divine, mes passions lui seront pleinement assujetties ; si je fais constamment la volonté de Dieu, elles feront toujours la mienne : quand j'obéis à Dieu, elles m'obéissent ; et en m'asservissant à ce Maître suprême, je deviens le maître de moi-même. Ainsi, toute puissance subalterne tire de sa soumission à l'autorité supérieure, le droit de se faire obéir de ses inférieurs. Rompez la subordination du lieutenant à son chef, quelle obéissance trouvera-t-il dans ses soldats ? Otez de même la soumission de la raison à la loi de Dieu, il ne lui reste plus aucun frein à donner aux passions.

Leur ayant ainsi parlé, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples eurent donc une grande joie de voir le Seigneur. Il leur dit encore une fois : La paix soit avec vous. Saint Luc rapportant le même fait, y ajoute quelques circonstances intéressantes. Les apôtres furent d'abord troublés et effrayés, et ils croyoient voir un esprit : mais le divin

Sauveur leur reprochant avec bonté leur trouble et les pensées qui les occupoient, leur montra ses pieds et ses mains, en leur disant qu'un esprit n'a pas comme lui une chair et des os. Les voyant encore partagés entre le doute, l'admiration et la joie, il leur demanda à manger; et après qu'il eut mangé en leur présence, il leur rappela ce qu'il leur avoit dit sur l'accomplissement des prophéties en sa personne, et sur la nécessité de sa mort et de sa résurrection, et il leur ouvrit l'esprit sur l'intelligence des écritures (1).

---

(1) Conturbati verò, et conterriti, existimabant se spiritum videre. Et dixit eis : Quid turbati estis, et cogitationes ascendunt in corda vestra? Videte manus meas et pedes, quia ego ipse sum : palpate, et videte : quia spiritus carnem et ossa non habet, sicut me videtis habere. Et cùm hoc dixisset ostendit eis manus et pedes. Adhuc autem illis non credentibus, et mirantibus præ gaudio, dixit : Habetis hìc aliquid, quod manducetur? At illi obtulerunt ei partem piscis assi, et favum mellis. Et cùm manducasset coram eis, sumens reliquias dedit eis. Et dixit ad eos : Hæc sunt verba, quæ locutus sum ad vos, cùm adhuc essem vobiscum, quoniam necesse est impleri omnia, quæ scripta sunt in lege Moysi, et prophetis, et psalmis de me. Tunc aperuit illis sensum ut intelligerent scripturas. Et dixit eis : Quoniam sic scriptum est, et sic oportebat Christum pati, et resurgere à mortuis tertiâ die. *Luc.* XXIV, 37 *et* 46.

Ce récit donne lieu à deux observations relatives, l'une aux apôtres, l'autre à Jesus-Christ. Nous voyons dans les apôtres une grande lenteur à croire la résurrection de leur Maître, une peine extrême à se rendre aux preuves qui leur en sont données. En vain, différens témoins dont ils connoissent la sincérité, viennent de divers côtés la leur rapporter. Au moment même où ils voient leur divin Maître, ils ne peuvent encore croire que ce soit lui; leur première pensée est qu'ils voient un fantôme. Il est bien étonnant que tout ce que Jesus-Christ avoit répété à plusieurs reprises, dans le cours de sa vie mortelle, sur sa future résurrection, ne se retrace pas à leur esprit, aux premiers avis qu'on leur en donne. Ses ennemis s'en étoient bien souvenus pour y mettre obstacle, et pour environner de gardes son tombeau : ses disciples ne se le rappellent pas quand il s'agit d'y croire. La Providence a permis cette lenteur de la foi des apôtres, pour fortifier la nôtre : elle a voulu qu'ils fissent toutes les difficultés sur la résurrection, afin que nous n'en eussions plus à faire. Plus ils ont hésité à croire ce prodige, moins nous devons hésiter à le croire sur leur témoignage. On ne peut taxer de préoccupa-

tion, accuser de précipitation, des témoins qui ont eu tant de peine à se convaincre : leur longue incertitude est un garant de leur circonspection ; et il leur a fallu des preuves bien sensibles, bien multipliées, pour être enfin amenés à une conviction dont ils avoient été si long-temps et si fortement éloignés.

Considérons d'un autre côté la bonté avec laquelle le Sauveur compatit à la foiblesse de ses apôtres. Voulant que sa résurrection fût, et pour eux, et pour tout le genre humain, jusqu'à la consommation du siècle, le fondement de la foi, il la munit de toutes les preuves : il se montre à eux, il leur parle, il veut qu'ils le touchent, qu'ils portent leurs mains sur les traces de ses plaies; il frappe tous leurs sens, afin qu'il ne puisse leur rester aucun doute. Les apôtres pourront porter aux nations qu'ils instruiront, et faire passer à toute la suite des générations, cette grande parole : Ce que nos oreilles ont entendu, ce que nos yeux ont vu et considéré, ce que nos mains ont palpé; c'est ce que nous vous annonçons, ce que nous attestons (1). Jesus-Christ ne se

(1) Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ..... et testamur, et annuntiamus vobis. 1. *Joan.* 1, 1 *et* 2.

borne pas à ces preuves visibles de sa résurrection; il la lie à tous les oracles qui l'avoient annoncée : il rappelle aux apôtres tout ce qu'il leur en avoit dit lui-même plusieurs fois; et ouvrant leur esprit jusque-là fermé à la vérité, il y fait pénétrer l'intelligence des saintes écritures, dont il étoit l'objet et le terme.

Après ces paroles il souffla sur eux, et il leur dit : Recevez le saint Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Jesus-Christ confère ici à ses apôtres un nouveau pouvoir. Observons à cette occasion, qu'il ne les éleva pas tout d'un coup au point de puissance auquel ils se trouvèrent portés à son ascension, et qu'ils exercèrent après lui sur la terre : il les fit passer par différens degrés comme pour les éprouver, et pour leur montrer, par leur propre exemple, les diverses gradations par lesquelles les ministres de son église devoient dans la suite des temps être conduits jusqu'au faîte du ministère pastoral. Il avoit commencé immédiatement après leur vocation, par les envoyer annoncer sa venue, seulement aux brebis égarées de la maison d'Israël. Dans sa dernière cène, instituant son sacrifice,

il les avoit revêtus du sacerdoce destiné à l'offrir : ici, il leur fait faire encore un pas dans son saint ministère; au caractère qu'il leur avoit conféré, il attache la puissance de remettre les péchés. Les interprètes conviennent que saint Thomas, quoiqu'absent, y participoit comme les autres, parce qu'il avoit reçu avec eux l'ordre de prêtrise. Il faut aussi se garder de confondre ce pouvoir que Jesus-Christ donne à ses apôtres le soir de sa résurrection, avec celui dont il les investira, lorsqu'au moment de remonter dans les cieux, il les enverra prêcher son évangile à toutes les nations, leur promettra son assistance continue pendant tous les siècles, les établira après lui les chefs de son église, et instituera dans leurs personnes, la dignité et l'autorité épiscopales.

Les paroles que Jesus-Christ adresse ici à ses apôtres, sont le commencement et le principe de tout ce qui s'est fait depuis l'origine des siècles chrétiens, et de tout ce qui se fera jusqu'à leur consommation, relativement à l'absolution des pécheurs. Tous les péchés remis dans l'église l'ont été ou le seront par l'efficacité de cette parole : C'est dans cette mission donnée par Jesus-Christ à ses apôtres,

transmise par eux aux évêques, leurs légitimes successeurs, communiquée par les évêques aux prêtres, qu'est renfermé le pouvoir de réconcilier avec Dieu. Hors de là, toute absolution est d'abord nulle et invalide, et ensuite criminelle : elle laisse subsister tous les péchés, et elle y ajoute encore, et dans celui qui la reçoit, et dans celui qui la donne, le crime de la profanation. Les hérétiques du quinzième et du seizième siècles, avoient prétendu étendre à tous les fidèles vertueux, le pouvoir de remettre les péchés : leurs erreurs condamnées aussitôt qu'elles s'étoient produites, ont été solennellement anathématisées par le dernier concile général. Quelques novateurs de ce siècle, ont osé soutenir que tout prêtre, en vertu de son ordination, a le pouvoir de répandre sur les pénitens la grâce de la rémission : cette pernicieuse doctrine avoit été pareillement condamnée par le concile de Trente, qui a prononcé la nullité de toute absolution accordée par un prêtre au fidèle, sur lequel il n'a pas une juridiction ordinaire ou déléguée. Le caractère sacerdotal est nécessaire pour exercer le ministère de la pénitence, mais il n'est pas suffisant ; l'ordination rend susceptible de la juridiction indis-

pensable, mais ne la confère pas : le prêtre n'a le droit de s'asseoir sur le sacré tribunal, et d'y prononcer les jugemens du Seigneur, que sur les sujets qui lui sont assignés, ou par le titre qui l'a rendu pasteur des ames, ou par la délégation spéciale que lui donne son évêque. Dans nos jours malheureux, le schisme est encore venu porter de nouvelles atteintes aux principes catholiques. A la source pure qui jaillit du trône de Dieu, pour l'ablution du pécheur, il a essayé de mêler ses eaux fangeuses, qui souillent de plus en plus ceux qui ont l'imprudence de s'y laver. Des évêques intrus, des pasteurs schismatiques, lâchés comme des loups dévorans dans la bergerie du Seigneur, sont venus, sans autre mission que celle qu'ils tiennent d'une puissance temporelle, exercer ce ministère qui ne peut émaner que de Jesus-Christ, qui ne peut être reçu que de ceux à qui il en a confié le dépôt.

Pécheurs que la grâce rappelle, ne rendez pas inutiles ses saintes inspirations, en portant le fardeau de vos péchés à ces ministres prévaricateurs, incapables de vous en décharger ; n'allez pas chercher des remèdes où vous ne trouveriez que des poisons mortels. Et vous,

qu'une ignorance coupable, que la séduction, que la foiblesse ont conduits aux pieds de ces prêtres sans pouvoir, de ces pasteurs sans mission, de ces juges sans juridiction, vous n'avez pas pu recevoir d'eux un pardon, qu'ils n'avoient pas droit de vous donner : les paroles sacrées, dans leur bouche impuissante, n'ont été qu'un vain son sans vertu ; l'absolution qu'ils ont prononcée sur vous, en vous laissant souillés de tous vos péchés, y a encore ajouté les nouveaux péchés de la participation au schisme, et de la profanation du sacrement. Brebis égarées sur les pas de ces coupables mercenaires, retournez, ah ! retournez avec empressement à ce bercail sacré, dont vous faisiez partie avant que leurs funestes suggestions vous en éloignassent : écoutez la voix de vos légitimes, de vos bons pasteurs qui vous rappellent, qui courent après vous dans les déserts où vous vous êtes perdues ; revenez dans leurs bras qu'ils vous tendent pour vous reporter à la bergerie que vous avez abandonnée ; revenez déposer dans leur sein paternel, ces péchés dont vous n'avez pas cessé de porter la malheureuse souillure ; revenez recevoir de leurs mains, qui seules peuvent vous la donner, la grâce précieuse

de la réconciliation ; revenez consoler par votre heureux retour, l'église, que votre déplorable éloignement avoit plongée dans la tristesse : et, relevées désormais de vos chutes, instruites par vos erreurs, fortifiées de vos saintes résolutions, marchez avec une inébranlable fidélité dans les voies où vous aurez eu le bonheur de rentrer.

Or, Thomas, appelé Dydime, *l'un des douze, n'étoit pas avec eux lorsque Jesus vint. Les autres disciples lui dirent : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains l'ouverture des cloux, et si je ne porte mon doigt dans cette ouverture, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point. Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jesus vint, les portes fermées, se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt, et voyez mes mains ; approchez votre main, et mettez-la dans mon côté, et ne soyez point incrédule, mais fidèle. Thomas répondit, et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu !* Il semble que les témoignages de tous les apôtres, té-

moignages si graves, si multipliés, si positifs, si circonstanciés; témoignages appuyés sur les prophéties, conformes aux promesses réitérées de Jesus-Christ, eussent dû vaincre l'incrédulité de saint Thomas, et fixer sa foi chancelante. Comment se fait-il donc, que de si puissans motifs ne le persuadent pas, et que son esprit opiniâtre résiste à l'évidence qui le presse? C'est pour nous que la Providence a permis cette obstination de l'un des apôtres; c'est pour prévenir notre incrédulité qu'elle a laissé agir la sienne. Incrédules, nous vous entendons souvent répéter que vous ne pouvez pas croire le prodige de la résurrection, parce que vous ne le voyez pas, et que pour y ajouter foi, vous voudriez en avoir été les témoins. Ce que vous dites aujourd'hui, un autre l'avoit dit dans le temps, et il a été convaincu. L'incrédulité a été forcée dans le dernier retranchement où vous la retirez. Est-il donc nécessaire pour rendre un fait croyable, qu'il se renouvelle dans toute la durée des siècles? Dieu doit-il des apparitions nouvelles à tous ceux qui en désirent? Est-il de sa sagesse de multiplier les preuves à proportion de ce que les hommes sont incrédules, et de ce qu'ils

méprisent celles qu'il a données? Jesus-Christ avoit refusé aux pharisiens envieux, les miracles qu'ils lui demandoient; il avoit dédaigné de satisfaire la vaine curiosité qu'Hérode lui témoignoit d'en voir quelques-uns; il n'avoit pas voulu, comme ses ennemis le lui proposoient, descendre de la croix où ils l'avoient attaché. Ici, la différence des motifs lui fait tenir une conduite différente : il condescend avec indulgence aux demandes d'un disciple coupable, il est vrai, mais non pas corrompu; résistant à la vérité, mais souhaitant de la connoître; se refusant aux preuves de la résurection, mais la désirant ardemment, et empêché de la croire par l'excès même de son désir, et par la crainte qu'elle ne fût pas réelle. Si nous avons le malheur d'éprouver, comme saint Thomas, des doutes et des difficultés, ayons la même pureté d'intention que lui; désirons comme lui la vérité, et elle se montrera à nous; demandons à Dieu de nous la faire connoître; et il nous la manifestera, non plus, il est vrai, par des apparitions sensibles, mais par l'opération invisible de sa grâce. La vérité sera la première récompense de notre empressement à la chercher; mais

par une juste réciprocité, l'erreur est, et doit être la première punition de quiconque la recherche. Ceux qui étudient la religion, non dans la disposition de s'instruire, mais avec le parti pris de la trouver fausse; non pour la connoître, mais pour la combattre; non pour juger du mérite de ses preuves, mais pour découvrir des difficultés qui les dispensent de s'y rendre; non pour examiner avec sincérité quels doivent être, et l'objet de leur croyance, et la règle de leur conduite, mais pour justifier leur incrédulité, et pour autoriser leurs passions; de tels hommes méritent-ils de parvenir à la connoissance du vrai? Disons plus: à parler même humainement, le peuvent-ils? Trouve-t-on ce que l'on ne cherche pas de bonne foi, ce que dans le fond de son cœur on désire de ne pas trouver?

Considérons au contraire celui qui, dans la simplicité de son ame, et avec la candeur de la bonne foi, a cherché à se délivrer de ses incertitude. Le doute de saint Thomas fut trop long, trop obstiné; mais aussitôt que Jesus-Christ a daigné l'en retirer, avec quelle gloire il en ressort! Il semble n'avoir fait une faute que pour avoir occasion de la ré-

parer avec éclat ; et sa foi paroît avoir été comprimée pendant un temps, pour se déployer ensuite avec plus d'énergie. Tous les sentimens dont son cœur est inondé au même moment, la foi, la confusion, la joie, l'amour, ne lui permettent qu'un mot : mais que ce mot est vif et animé ! Il est l'expression d'une ame profondément pénétrée ; il renferme en même temps la confession la plus claire, la plus précise, la plus forte de la divinité de Jesus-Christ. Cette seule parole a suffi dans tous les temps pour confondre les hérésies qui ont osé nier ce dogme sacré. La résurrection de Jesus-Christ, par elle-même, ne prouvoit pas directement que Jesus-Christ fût Dieu ; elle montroit seulement qu'il étoit l'Envoyé de Dieu : mais la déclaration de saint Thomas forme une preuve sans réplique. D'abord elle fait voir quelle étoit la doctrine des apôtres, qui ne pouvoient l'avoir reçue que de leur Maître ; ensuite elle établit positivement ce que ce divin Sauveur veut que nous en croyions. Jesus-Christ ressuscité permet qu'on lui donne le titre de Dieu : il l'est donc ; il ne recevroit pas cette qualité, si elle ne lui appartenoit point. Sa résurrection rend croyable l'exclamation

de saint Thomas; et l'exclamation de saint Thomas manifeste le mystère de la résurrection : l'une donne à notre foi un motif; l'autre nous en fait voir l'objet.

Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu : bienheureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru. Jesus-Christ fait sentir à saint Thomas la faute qu'il a commise en refusant de croire sa résurrection, sur les preuves si certaines, sur les témoignages si multipliés et si respectables, qui l'attestoient. Et le même reproche tombe sur ceux qui, ne se contentant pas, ou feignant de n'être pas satisfaits de toutes les preuves morales, qui portent jusqu'à l'évidence la vérité de la résurrection, exigent encore des preuves physiques, et prétendent qu'il leur est impossible de croire sans avoir vu. Et combien de choses ces mêmes hommes ne croient-ils pas avec une ferme assurance, sans cependant en avoir jamais été témoins? Qu'ils jettent les yeux sur la société humaine : ils verront qu'elle roule toute entière sur ce principe, et que détruire l'autorité de la certitude morale, c'est briser tous les ressorts qui font mouvoir les sociétés. C'est la certitude morale qui dicte aux nations leurs lois, qui y fait prononcer

prononcer les arrêts, qui les unit par les traités, qui les vivifie par le commerce, qui les éclaire par les sciences. Qu'ils se considèrent eux-mêmes : ils verront la certitude morale être encore la mesure de leurs jugemens, le principe de leurs actions, la règle de leur conduite. Comment peuvent-ils trouver insuffisant dans l'ordre de la religion, le motif ordinaire, le motif constant qui dirige toute leur vie, soit publique, soit privée? Ils prétendent que des preuves physiques les rendroient plus assurés? Ils confondent deux choses essentiellement distinctes : la conviction d'une vérité, et l'impression qu'elle produit. La présence des objets frappe plus vivement l'ame, que les témoignages extérieurs, mais ne la persuade pas toujours plus puissamment. Je suis aussi certain que je puisse l'être de l'existence de la ville de Rome, que je n'ai jamais vue. Si je m'y trouvois transporté, je serois bien plus frappé de ses merveilles, que je ne le suis d'après des relations; mais je ne serois pas plus assuré qu'elle existe. Il y a donc des vérités que les motifs de l'ordre moral portent à un degré de certitude, égal à celui que donnent les preuves physiques; et la question con-

siste à savoir si les motifs de croire à la résurrection sont de ce genre. Les incrédules demandent des preuves physiques et sensibles d'un événement passé il y a dix-huit siècles. Ils ne les demandent que parce qu'ils savent qu'elles ne leur seront pas accordées. Si la Providence daignoit se prêter à leurs désirs, et offrir à leurs regards Jesus-Christ ressuscité, ils trouveroient que les preuves physiques ne suffisent plus ; ils exigeroient des démonstrations rigoureuses et de l'ordre métaphysique, semblables à celles des vérités géométriques. Et si l'indulgence divine poussoit la condescendance jusqu'à leur en présenter de ce genre, ils se plaindroient alors, et avec plus de fondement, peut-être, de ce que les preuves de la religion ne seroient pas à la portée de tous les esprits, et de ce que le vulgaire seroit hors d'état de les comprendre.

N'ayons pas la téméraire présomption de prescrire à Dieu les motifs d'après lesquels nous voudrons bien le croire. Ceux qui dirigent continuellement notre vie sont-ils donc devenus insuffisans ? Rendons grâces au contraire à sa bonté suprême, de ce que nous donnant une religion à croire, elle en fonde la crédibilité sur le genre de motifs qui nous

décide le plus communément, et auquel nous sommes accoutumés de déférer ; rendons-lui grâces de ce que les preuves dont elle environne sa religion, sont de nature à être saisies par tous les hommes, et à convaincre l'esprit le plus grossier, comme le génie le plus profond ; rendons-lui grâces de ce qu'en nous faisant de la foi un devoir, elle nous en fait un mérite, et de ce qu'elle daigne récompenser en nous une croyance qu'elle a motivée par des preuves aussi claires et aussi puissantes. *Bienheureux*, dit le Sauveur, *ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru.* Nous n'avons donc rien à cet égard à envier aux apôtres. Si nous sommes séparés de la résurrection par un intervalle de dix-huit cents ans, ce long intervalle, loin d'affoiblir la crédibilité de l'événement, a été employé à en confirmer la certitude. Tout ce qui a existé pendant ce long-temps d'hommes pleins de raison, de lumières, quelquefois de génie, doués, et de la sagesse qui ne se laisse pas surprendre, et de la candeur qui ne trompe jamais, a connu, examiné, et cru le fait décisif de la résurrection. Incrédules, il vous faut prétendre que cette multitude d'hommes, si différens de temps, de lieux, d'âges, de caractères, d'humeurs,

d'inclinations, d'éducation, de principes, de préjugés, d'intérêts, de passions, ont été uniformément des dupes ou des imposteurs; se sont laissés grossièrement abuser, ou se sont accordés pour entraîner dans l'erreur, sans avantage pour eux, toutes les races suivantes. Ma croyance déjà établie sur tant de preuves, est encore fortifiée par ce nombre prodigieux de garans; elle se repose avec une tranquillité plus entière sur la foi de tant de persuasions. Le dogme de la résurrection, en traversant cette longue suite de siècles, s'attache successivement, et entraîne après lui les suffrages de toutes les générations. C'est dans cet état qu'il parvient jusqu'à nous : il se présente à notre siècle, environné de cet immense et pompeux cortège d'hommages, que lui ont rendus tous les temps et tous les pays. Et notre siècle audacieux ose lui refuser le sien! Que dis-je, notre siècle? Ah! ne faisons pas cette injure à toute la génération dont nous faisons partie; ce n'est qu'une poignée d'hommes indociles et intéressés à l'être par leurs passions, qui ont la témérité d'insulter à ce qui fut l'objet des respects de tous leurs ancêtres, et d'opposer leurs doutes, ou réels, ou factices, à la convic-

tion de tout ce qui a existé depuis dix-sept cents ans.

Jesus a fait encore en présence de ses disciples beaucoup d'autres prodiges qui ne sont pas écrits dans ce livre : mais ces choses ont été écrites, afin que vous croyiez que Jesus est le Christ, fils de Dieu ; et qu'en le croyant vous ayiez la vie en son nom. Toutes les apparitions de Jesus-Christ, après sa résurrection, n'ont pas été décrites dans les évangiles. L'apôtre saint Paul parle de plusieurs apparitions dont les évangélistes ne font pas mention, et spécialement d'une où il se montra à plus de cinq cents d'entre les frères, dont un grand nombre vivoient encore au moment où il parloit, et dont quelques-uns étoient déjà morts (1). Saint Luc nous apprend qu'après sa passion, Jesus-Christ se montra vivant à ses apôtres dans beaucoup d'occasions, leur apparoissant pendant quarante jours, et leur parlant du royaume de Dieu (2).

(1) Et quia visus est Cephæ, et post hoc undecim. Deindè visus est plusquàm quingentis fratribus simul, ex quibus multi manent usque adhuc ; quidam autem dormierunt. Deindè visus est Jacobo, deindè apostolis omnibus. 1. *Cor.* XV, 5, 6 *et* 7.

(2) Quibus (apostolis), et præbuit seipsum

Ce royaume de Dieu étoit son église, dont pendant ce temps il leur traça la discipline, le gouvernement et les lois. Il étoit utile que Jesus-Christ se montrât souvent à ses apôtres, afin de leur donner les instructions qui alloient leur devenir nécessaires pour le régime et le maintien de l'église, dont ils devoient être chargés; mais l'Esprit saint n'a pas jugé à propos de nous faire connoître ces détails dont nous n'avons pas besoin. Nous connoissons les ordres de Jesus-Christ, par leur exécution; et la pratique constante de l'église nous montre ce qu'avoit réglé sur elle son divin Fondateur. Ce que l'évangile nous apprend des diverses apparitions de notre divin Maître, suffit pour établir notre foi. C'est pour ce motif, et il nous le déclare par l'organe de saint Jean, qu'ont été écrites les choses qui nous ont été transmises. Entrons donc dans ses vues avec un esprit de confiance et de soumission; méditons ce qu'il nous a révélé; fortifions-en notre croyance, nourrissons-en notre piété; et méritons, par notre foi

---

vivum post passionem suam in multis argumentis, per dies quadraginta apparens eis, et loquens de regno Dei. *Act.* 1, 3.

soutenue des œuvres dont elle est le principe, la récompense qu'il nous promet ici, d'avoir la vie au nom de celui en qui nous aurons cru.

ÉVANGILE

Du second dimanche après Pâques.

Parabole du bon Pasteur.

JESUS dit à quelques-uns des pharisiens: Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis; mais le mercenaire, et celui qui n'est point le pasteur, à qui les brebis n'appartiennent point, voit venir le loup, et abandonne les brebis, et s'enfuit; et le loup les emporte, et les disperse. Or, le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met pas en peine des brebis. Je suis le bon pasteur; je connois mes brebis, et mes brebis me connoissent. Comme mon père me connoît, je connois aussi mon père; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; et il faut aussi que je les

amène, et elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. (*Jean* x, 11 *et* 17).

EXPLICATION.

Jesus dit à quelques-uns des pharisiens : Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. C'est à des pharisiens que Jesus-Christ parle. Il sait que ces hommes animés d'une haine violente contre lui, qui ne l'approchent que pour trouver quelqu'occasion de lui nuire, qui ne l'écoutent que pour trouver dans ses discours quelque mot qu'ils puissent interpréter avec malignité, ne profiteront pas de ses instructions ; il juge même qu'ils n'entendront rien à ce qu'il leur dit, qu'ils ne comprendront point quelles sont ces brebis, quel est ce bon pasteur qui donne pour elle sa vie, quel est ce mercenaire qui les laisse exposées au loup, quelle est cette bergerie où il doit réunir encore d'autres brebis. Malgré cela il ne laisse pas de leur présenter ces vérités importantes, comme si elles devoient faire sur eux une profonde impression. Mais nous devons considérer que les discours de Jesus-Christ n'ont pas été dirigés seulement vers ceux qui étoient présens devant lui. Ses paroles sont des

paroles éternelles qui doivent retentir dans tous les siècles; des paroles adressées à toutes les générations, à tous les hommes qui paroîtront à jamais sur la terre. C'est pour nous, c'est à nous que Jesus-Christ a parlé. Si ces pharisiens, au lieu d'être conduits par la méchanceté, avoient été guidés par la sincérité, si, au lieu de chercher à surprendre Jesus-Christ dans ses paroles, ils en avoient étudié attentivement et lui en avoient demandé humblement le sens, ils les auroient comprises, ils s'en seroient pénétrés; et les leçons du divin Sauveur, au lieu d'être, comme elles le furent, leur condamnation, auroient été le principe de leur salut. Ce qu'ils auroient dû faire, faisons-le : instruits par leur faute et par leur malheur, gardons-nous d'y tomber. Cherchons dans le discours de Jesus-Christ les instructions qu'il a bien voulu nous y donner; et demandons-lui avec instance d'éclairer notre intelligence pour les comprendre, et de soutenir notre volonté pour les pratiquer.

Jesus-Christ est le bon pasteur; il est même le seul que l'on puisse appeler, avec exactitude, le bon pasteur : il l'est à des titres qui lui sont propres, et qui ne peuvent être communiqués à aucune créa-

ture. Il n'y a que Dieu qui soit véritablement bon (1), avoit-il dit lui-même. Les pasteurs terrestres, quels qu'ils soient, ne peuvent pas mériter ce titre sans restriction; leurs vertus les plus sublimes ne sont jamais sans mélange d'imperfection. Tout pontife pris parmi les hommes, dit saint Paul, environné lui même d'infirmités, en offrant pour les péchés du peuple la victime salutaire, doit aussi l'offrir pour les siens (2) : mais il convenoit, ajoute-t-il, à la loi de grâce, à la loi de perfection, de nous donner un pontife saint, innocent, exempt de toute tache, séparé des pécheurs, qui, élevé au-dessus de tous les cieux, ne fût pas comme les autres prêtres, dans la triste nécessité d'offrir les hosties pour ses péchés, avant de les offrir pour ceux du peuple (3). Nous le possédons ce grand,

(1) Nemo bonus, nisi unus Deus. *Marc.* x, 18.

(2) Omnis namque pontifex ex hominibus assumptus.... quoniam et ipse circumdatus est infirmitate : et propterea debet, quemadmodùm pro populo, ità etiam et pro semetipso offerre pro peccatis. *Hebr.* v, 1, 2 *et* 3.

(3) Talis enim decebat ut nobis esset pontifex; sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus, et excelsior cœlis factus; qui non habet necessitatem quotidiè, quemadmodùm sacerdotes, priùs pro suis delictis hostias offerre, deindè pro populi. *Hebr.* VII, 26 *et* 27.

cet auguste, ce parfait Pontife : assis au plus haut des cieux, à la droite du siége de la Grandeur suprême (1), il y exerce son sacerdoce éternel, ne cessant de sauver ceux qui par lui s'adressent à Dieu, et vivant à jamais afin de prier pour nous (2). Que cette théologie du grand Apôtre, en même temps qu'elle est noble et élevée, est douce et consolante! Jésus-Christ n'a pas cessé d'être notre pasteur: les fonctions qu'il exerçoit sur la terre pour notre sanctification et notre bonheur, remonté dans le ciel, il les exerce encore, non pas seulement par le ministère qu'il a laissé à sa place, mais par lui-même : au sein de sa béatitude, il s'occupe sans relâche de la nôtre ; il reçoit nos prières, nos offrandes, nos bonnes œuvres; il les purifie, et les consacre par ses mérites; et y joignant sa toute-puissante intercession, il les offre à son Père et les lui rend agréables.

Et quelle est la manière dont Jesus-

(1) Talem habemus Pontificem, qui consedit in dexterâ sedis Magnitudinis in cœlis. *Ibid.* VIII, 1.

(2) Hic autem eò quòd maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium. Undè et salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum ad Deum ; semper vivens ad interpellandum pro nobis. *Ibid.* VII, 24 *et* 25.

Christ se montre le bon pasteur ? C'est en donnant à ses brebis le témoignage le plus fort, le plus touchant de son amour; c'est en leur immolant sa vie. Voilà le caractère auquel il veut qu'on le reconnoisse pour le bon pasteur. Ministres de son église, c'est aussi à cette marque qu'il vous ordonne de vous faire reconnoître tels. Du jour où vous vous enrolâtes dans la milice sacrée, votre vie cessa d'être votre bien propre; elle appartient à l'église à qui vous l'engageâtes. Vous devez être continuellement disposés à la sacrifier dans les combats du Seigneur : c'est un de vos devoirs essentiels de ne la ménager, ni quand la persécution suscitée réclame votre témoignage, ni quand la contagion répandue appelle votre ministère. Le Prince des pasteurs, s'immolant sur la croix pour le salut de son troupeau, vous apprend jusqu'où vont vos obligations envers celui qu'il vous a confié. Elles ne sont pas communes, les occasions où un bon pasteur fait à ses brebis le sacrifice de sa vie. Les palmes du martyre ne croissent pas dans tous les siècles; mais en tout temps un pasteur peut, et doit donner sa vie pour ses ouailles, non pas en l'immolant, mais en l'employant sans cesse pour elles. Ce n'est pas seule-

ment sur la croix que le modèle des pasteurs a donné sa vie pour nous; il nous a consacré tous les momens de sa pénible carrière: prières, exhortations, miracles, voyages, fatigues, travaux, contradictions, persécutions, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, a été pour nous. Ainsi, celui qui exerce son ministère en sa place et en son nom, se doit tout entier au peuple dont il est chargé : en public et en particulier, dans ses fonctions et hors de ses fonctions, en tout lieu comme en tout temps, il doit s'occuper du bien de ses brebis, le préparer par ses pensées, le procurer par ses discours, l'opérer par ses actions, le solliciter par ses prières. C'est ainsi que tout bon pasteur, à la suite de son chef, donne sa vie pour son troupeau : ce sacrifice continuel de tous ses momens, de toutes ses facultés, est moins glorieux sans doute, mais plus difficile, plus pénible, plus méritoire peut-être, que le sacrifice prompt et brillant de ses jours.

Ce ne sont pas seulement ceux à qui Jesus-Christ a confié le ministère spirituel de son église, qui entrent avec lui en communication de cette qualité de pasteurs, et à qui il impose l'obligation de

consumer leur vie au bien de leur troupeau ; ce titre convient d'une manière moins propre peut-être, mais cependant très-réelle à tous ceux que la Providence a placés à la tête des autres pour les conduire et les régir : aux pères dans leurs familles, aux maîtres dans leurs maisons, aux magistrats sur leurs tribunaux, aux administrateurs dans leurs cabinets, aux officiers dans les camps, aux souverains sur leurs trônes. L'ordre de la société rend nécessaires les distinctions de rangs, les prééminences d'autorité; et Dieu, auteur de la société, a voulu qu'elles y existassent pour la contenir, la diriger, la gouverner : mais ceux qu'il en a revêtus, doivent se pénétrer sans cesse de cette essentielle vérité, que sous une providence sage, il n'est, il ne peut être établi d'autorité que pour le bien des inférieurs. En se decorant des prérogatives attachées à leur état, ils ont contracté l'obligation stricte de remplir toutes les charges que leur impose leur état; de se livrer absolument aux fonctions que leur assigne leur état; de dévouer leur vie entière à ceux que leur soumet leur état. Celui que la foi éclaire, ne voit dans sa dignité qu'une servitude; dans sa puissauce, que des obligations : chaque hommage qu'il

reçoit est un avertissement qui va au fond de sa conscience lui rappeler, et le principe de sa supériorité, et l'usage qu'il doit en faire.

Et ce n'est pas là encore toute l'étendue du devoir que Jesus-Christ a imposé aux hommes, en leur consacrant sa vie. L'apôtre saint Jean fait de ce grand exemple, la mesure de la charité ordonnée à tous les chrétiens. Nous connoissons, dit-il, la charité dont Dieu a été animé pour nous, en ce qu'il a donné pour nous sa vie; et nous, à son imitation, nous devons aussi donner notre vie pour nos frères (1). Ce seroit exagérer le précepte, de prétendre assujettir tous ceux qui professent le christianisme, à se dévouer à la mort pour leurs frères : un commandement aussi rigoureux n'oblige que peu de personnes, et dans peu de circonstances. Ce n'est pas de notre mort que nous sommes débiteurs envers nos semblables, c'est de notre vie; nous leur devons de l'employer toute entière à leur bonheur, soit de ce monde, soit de l'autre. La Providence a multiplié à l'infini les services que les

(1) In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit; et nos debemus pro fratribus animas ponere. 1. *Joan*. III, 16.

hommes peuvent se rendre, pour leur ôter tout prétexte de se soustraire à cette obligation ; et comme elle a voulu que la charité n'eût pas de bornes, elle n'en a pas donné à ses moyens. Mes chers enfans, disoit le même apôtre qui connoissoit si bien la charité, et qui l'avoit puisée sur le sein même de Jesus-Christ, aimons-nous, non de la langue, et par de vaines paroles, mais en vérité, et par nos œuvres (1). Le langage de la charité n'est que trop commun ; ses effets sont beaucoup trop rares. Les assurances, les protestations d'attachement sont devenues de simples formules : à force de les répéter, on ne les sent plus ; à force de les entendre, on n'y croit plus. C'est une monnoie dont chacun connoît la fausseté, et dont cependant, par une sorte de convention tacite, tout le monde continue de se servir. La charité chrétienne est absolument différente : elle ne se répand pas en paroles, mais elle s'épanche en bienfaits; généreuse, elle ne connoît d'autre jouissance des biens de la terre, que de les donner ; ingénieuse, elle devine tous les besoins pour y subvenir, tous les

(1) Filioli mei, non diligamus verbo, neque linguâ, sed opere et veritate. 1. *Joan.* III, 18.

désirs pour les satisfaire ; inépuisable, elle n'est pas arrêtée même par l'impuissance : quand sa propre bienfaisance ne peut plus être utile au prochain, elle implore pour lui la bienfaisance céleste.

Mais le mercenaire, et celui qui n'est point le pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, et abandonne les brebis, et s'enfuit ; et le loup les emporte, et les disperse. Or, le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met pas en peine des brebis. Après s'être donné lui-même pour le modèle des bons pasteurs, et nous avoir donné une marque pour reconnoître ceux qui le sont, le divin Sauveur, afin de nous faire encore mieux comprendre sa doctrine, nous présente l'exemple contraire ; c'est celui du mercenaire, qui, n'étant point le propriétaire des brebis, s'est engagé à les garder pour un salaire. Cette partie de sa comparaison a rapport à ceux qui se sont introduits dans le ministère pastoral par des vues humaines ; qui sont venus chercher dans le sanctuaire, non les grâces que Dieu distribue, mais les trésors que la piété des fidèles y a déposés ; qui recherchent dans leurs fonctions, non la gloire dont la miséricorde divine doit les

récompenser, mais la considération que l'opinion des hommes y attache; qui, indifférens au soin de leur troupeau, ne sont occupés que de leur intérêt personnel, et dont toute la vocation est, ou l'avarice, ou l'ambition.

Mais la pureté d'intention qui doit introduire dans le ministère sacré, interdit-elle tout retour sur soi-même? ordonne-t-elle de s'oublier entièrement? est-elle incompatible avec tout désir du prix que méritent les travaux auxquels elle engage? Ne donnons point dans l'excès, et en recherchant la vraie perfection, gardons-nous de tomber dans des idées outrées qui y nuisent. Il y a un salaire qu'il est recommandé aux pasteurs de désirer; il y en a un autre qu'il leur est permis de recevoir.

David, cet homme selon le cœur de Dieu, David, choisi par le Seigneur pour être le pasteur de son peuple, David qui mérita par sa fidélité d'être donné pour modèle à ceux qui le suivirent sur son trône, David déclare qu'il a pour motif de ses vertus, pour but de ses actions, la rétribution qu'il en espère (1). Et saint

(1) Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum, propter retributionem. *Psalm.* CXVIII, 112.

Paul nous enseigne que Moyse, en préférant aux trésors de l'Egypte, et aux joies des pécheurs, les afflictions du peuple de Dieu, considéroit la récompense qui devoit le dédommager de ses peines (1). A l'exemple de ces deux grands conducteurs d'Israël, ceux que Dieu charge de conduire le peuple chrétien, doivent sans cesse avoir devant les yeux le prix qu'il attache à leur zèle. Qu'ils contemplent souvent le moment heureux que leur annonce saint Pierre, où le Prince des pasteurs apparoîtra, leur apportant la couronne impérissable de gloire (2) : ils ont besoin, dans leur pénible ministère, d'être continuellement excités par cette grande et salutaire pensée. Qu'elle les soutienne dans leurs travaux, qu'elle les ranime dans leurs fatigues, qu'elle les encourage dans leurs dangers, qu'elle les dédommage de leurs privations, qu'elle

(1) Fide Moyses grandis factus negavit se esse filium filiæ Pharaonis, magis eligens affligi cum populo Dei, quàm temporalis peccati habere jucunditatem, majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum, improprium Christi : aspiciebat enim in remunerationem. *Hebr.* XI, 24, 25 *et* 26.

(2) Et cùm apparuerit Princeps pastorum, percipietis immarcessibilem gloriæ coronam. I. *Petr.* V, 4.

les console dans leurs peines; c'est là le salaire, le seul salaire auquel ils doivent aspirer, parce que c'est le seul digne de leurs sublimes fonctions.

Il ne leur est cependant pas défendu d'en recevoir d'un autre genre: le grand Apôtre le déclare expressément. Quel est celui qui, ayant planté la vigne, ne mange pas de son fruit; et celui qui, en paissant le troupeau, ne vit pas de son lait (1)? Ainsi, ceux qui travaillent dans le sanctuaire, et qui desservent l'autel, participent à ce qui est offert sur l'autel (2). Est-ce donc, ajoute-t-il, une chose qui doive vous étonner, si, vous distribuant les biens spirituels, nous recueillons quelque portion de vos biens temporels (3)? En recevant les bienfaits dont la pieuse munificence des fidèles l'a enrichie, l'église a montré à ses ministres qu'ils peuvent en user; et comme elle leur ordonne d'employer tous leurs mo-

---

(1) Quis plantat vineam, et de fructu ejus non edit? Quis pascit gregem, et de lacte gregis non manducat? 1. *Cor.* IX, 7.

(2) Nescitis quoniam qui in sacrario operantur, quæ de sacrario sunt, edunt; et qui altari deserviunt, cum altari participant? *Ibid.* 13.

(3) Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est si nos carnalia vestra metamus. *Ibid.* 11.

mens, toutes leurs facultés à leurs saintes fonctions, elle trouve juste qu'ils en retirent la subsistance qu'ils ne peuvent plus se procurer par d'autres travaux. Le ministre des autels ne devient donc pas mercenaire, parce qu'il possède un bénéfice, ou parce qu'il retire une rétribution de ses fonctions. Ce que l'église autorise, ne peut pas être ce que Jesus-Christ interdit. C'est l'esprit mercenaire que, d'après son divin Fondateur, elle réprouve; et cet esprit consiste, ou dans l'intention avec laquelle on acquiert les biens ecclésiastiques, ou dans l'usage auquel on les emploie. Il est permis de les recevoir, il ne l'est pas de les ambitionner: on peut légitimement en être pourvu, quand on est entré dans ce saint état; c'est une pensée criminelle d'y entrer pour en être pourvu. La jouissance en est aussi permise, mais elle est réglée; le ministre a droit de s'en servir pour ses besoins, mais son droit n'a pas plus d'étendue que ses besoins; il cesse où le superflu commence. Ils sont mercenaires, ceux qui ne voient dans les emplois de l'église, que des dignités; dans ses bénéfices, que des richesses. Economes prévaricateurs, qui se font propriétaires du superflu dont ils ne sont que les dispensateurs. Dépositaires infidèles, qui

s'approprient le dépôt qui ne leur est que confié. Usurpateurs d'autant plus criminels, que ce sont les pauvres qu'ils dépouillent, les pauvres dont ils sont par état les bienfaiteurs, les tuteurs et les pères. Ils sont mercenaires, et Jesus-Christ déclare qu'ils ne sont pas véritablement pasteurs. Ils sont mercenaires, et parce qu'ils le sont, ils ne se mettent pas en peine de leur troupeau : conduits par un vil intérêt personnel, d'argent, de plaisirs ou d'honneurs, l'intérêt de leurs brebis leur est indifférent. Ils sont mercenaires, et calculant le mérite de leurs fonctions sur ce qu'ils en retirent, ils les remplissent avec négligence. Ils sont mercenaires, et à la menace du moindre danger, ils s'enfuient lâchement; et à l'apparence de la plus légère fatigue, ils s'arrêtent honteusement. Ils sont mercenaires, et leur troupeau est dispersé sans qu'ils cherchent à le réunir, et dévoré sans qu'ils le défendent. Ils ne sont peut-être pas les voleurs du troupeau; mais qu'importe si le troupeau périt parce qu'ils l'auront égorgé eux-mêmes, ou parce qu'ils l'auront laissé égorger? Le maître leur en demandera-t-il moins compte? S'abstiendra-t-il de les punir, parce que ce sera leur négligence qui

l'aura laissé périr? O combien de brebis, dans le jour des justices, s'élèveront contre leurs pasteurs, et prétendant avec vérité que c'est par leur faute qu'elles ont péri, en demanderont et en obtiendront vengeance ?

Ne pouvons-nous pas aussi regarder comme mercenaires tous ceux qui, placés dans des emplois importans, n'en considèrent que l'honneur, et non le devoir; ne s'occupent qu'à en retirer les avantages, et non à en remplir les charges; et qui, dans les postes où ils devroient être les soutiens de la société, en deviennent les fardeaux? N'est-ce pas par une suite de ce vil esprit mercenaire, qu'on voit tant de places remplies par des hommes dépourvus des qualités qu'elles exigent, et qui n'ont eu pour y aspirer d'autre motif que l'avidité; pour les obtenir, d'autre titre que l'intrigue? O combien seroit heureuse et florissante la société où on ne verroit point de semblables mercenaires; où tous ceux qui sont appelés aux emplois, calculeroient, non le bien qu'ils doivent en retirer, mais celui qu'ils peuvent faire; y entreroient, non pour en jouir, mais pour y travailler; y rechercheroient, non la considération attachée à la place,

mais l'honneur de la bien remplir ; s'y occuperoient, non d'eux-mêmes, mais du public ; et s'efforceroient, non de s'attirer des hommages, mais de les mériter.

Enfin, puisque Dieu a recommandé à chaque homme son prochain (1), nous devons mettre au nombre des mercenaires, toute la classe, devenue si nombreuse dans ce siècle, des égoïstes, dont le cœur resserré ne sait point s'épancher au dehors ; qui sont à eux-mêmes le seul objet de leurs pensées, de leurs désirs, de leurs affections ; indifférens pour tous leurs frères, sensibles pour eux seuls ; voulant que tout le monde les oblige, ne se souciant d'obliger personne ; s'efforçant de retirer tous les avantages de la société, et de n'y rien apporter, semblables à ces branches gourmandes et infructueuses qui épuisent les arbres, attirant à elles toute la sève, sans jamais rien rendre.

Je suis le bon pasteur ; je connois mes brebis, et mes brebis me connoissent. Comme mon père me connoît, je connois aussi mon père ; et je donne

(1) Mandavit illis unicuique de proximo suo. *Eccli.* XVII, 12.

ma

ma vie pour mes brebis. Jesus-Christ nous présente ici un autre caractère du bon pasteur; c'est qu'il connoît ses brebis. Le soin qu'il prend d'elles, l'occupation continuelle où il est de leurs besoins, le placent sans cesse au milieu d'elles, et les lui fait parfaitement connoître. Le bon pasteur connoit à fond toutes ses ouailles. La connoissance qu'il en a ne se borne pas à connoître leurs traits, à les discerner les unes des autres; mais il connoit leur caractère, leurs inclinations, leur trempe d'esprit : il sait quels sont les défauts qu'il doit spécialement chercher à réformer, quelles sont les passions qu'il doit sur-tout s'attacher à réprimer, quelles sont les vertus qu'il doit principalement s'efforcer d'inspirer, quelles sont les saintes pratiques qu'il est le plus utile d'établir. Sa vigilance découvre tous les abus, son zèle tous les besoins; sa sagesse pourvoit aux uns, sa charité aux autres. Le soin général qu'il prend de toutes les ames, ne préjudicie pas aux soins particuliers qu'il rend à celles à qui ils sont le plus nécessaires. Comme l'Apôtre des nations, il se fait tout à tous, non par une basse complaisance, ou pour s'attirer des égards, mais par une charitable con-

descendance, pour les gagner tous à Dieu, et pour les sauver (1). Il descend à la portée de chacun sans se rabaisser; sa gravité n'a rien de rebutant, sa gaieté rien de pétulant; sa douceur ne dégénère jamais en foiblesse, ni sa sévérité en dureté, ni son affabilité en familiarité, ni sa réserve en dissimulation, ni sa prudence en finesse, ni sa franchise en indiscrétion. Un bon pasteur au milieu de son troupeau, est comme un père au milieu de ses enfans, qui, leur prodiguant sa tendresse avec dignité, s'attire tout-à-la-fois leur respect et leur amour.

Jesus-Christ a de ses brebis une connoissance bien plus parfaite que tous les autres pasteurs. Non-seulement il discerne celles qui sont à lui, de celles qui appartiennent à son ennemi, mais il démêle avec précision jusqu'à quel point elles sont à lui, quel est le degré de leur soumission et de leur attachement. Il n'est pas, comme les autres pasteurs, réduit à juger par l'extérieur : son regard perçant va jusque dans le fond des cœurs,

(1) Omnium me servum feci, ut plures lucrifacerem.... omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos. 1. *Cor.* IX, 19 *et* 22.

et dans tous les replis de la conscience, découvrir ce qu'il y a de plus caché. Rien n'échappe à sa recherche exacte; idées, jugemens, sentimens, velléités, résolutions, projets, tout est à découvert devant lui : pensée redoutable, et bien propre à me tenir dans une circonspection continuelle! J'ignore ce que je suis, mais Dieu le sait; j'ai peine à me rendre compte de mes dispositions secrettes, mais le compte en est écrit dans le livre sacré : entre les inclinations opposées qui m'attirent vers le bien, et qui me poussent vers le mal, je suis incertain de quel côté penche ma volonté; mais elles sont pesées dans la balance de la justice éternelle. Combien cette effrayante pensée doit me faire redoubler de vigilance et d'efforts! combien elle doit me faire travailler à assurer mon sort, et à prévenir par mon propre jugement, celui qui doit être porté sur moi!

Si Jesus-Christ connoît ses brebis, ses brebis le connoissent aussi : c'est même par la connoissance qu'elles ont de lui, qu'elles sont ses brebis. Ainsi, tous ceux qui ne le connoissent pas, ne font point partie de son troupeau. Ils ne sont point du troupeau de Jesus-Christ, les infidèles qui ne suivent pas sa religion, que le

démon retient dans son bercail, et qu'il égorge journellement : ils n'en font pas non plus partie, les hérétiques et les schismatiques, qui méconnoissent son église, qui sont sortis de sa bergerie pour aller dans des bergeries étrangères, se mettre sous la conduite de pasteurs qu'il réprouve. Malheureux ! qui, croyant marcher sur les traces de Jesus-Christ, s'égarent sur les pas de leurs criminels conducteurs, et qui prennent pour sa voix tutélaire, les voix insidieuses de leurs faux pasteurs : ils ne sont point des brebis de Jesus-Christ, ils ne le connoissent point, hélas! ils ne le connoîtront jamais. Ce n'est que son église qui le connoît. Elle le connoît sur la terre, autant que les foibles lumières de l'humanité le permettent; elle le connoît dans le ciel, pleinement et parfaitement; elle l'y voit face à face, elle l'y connoît comme elle en est connue (1) : mais il n'y a que son église de la terre qui soit en communion avec son église du ciel; il n'y a que ceux qui l'ont connu ici bas par

(1) Videmus nunc per speculum in ænigmate : tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte : tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum. 1. *Cor.* XIII, 12.

la foi, qui le connoîtront là haut par la jouissance.

J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; et il faut aussi que je les amène, et elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. Ces paroles de Jesus-Christ, étoient pour ceux à qui il les adressoit, une prophétie; elles ne le sont pas pour nous. Nous en voyons, nous en sommes nous-mêmes l'accomplissement. Ces brebis qu'il doit amener à sa bergerie, ce sont les gentils qui deviendront le peuple élu; c'est l'universalité des nations, qui, abjurant ses fausses divinités, viendra se soumettre au vrai Dieu; c'est nous qu'il a prédestinés à être éclairés de la vraie foi. Il parle de ces brebis qu'il doit amener dans sa bergerie, comme étant déjà à lui : il dit qu'il les a, tant il est sûr de la vérité de son oracle. Il étoit bien petit, au moment où il parloit, le bercail du Sauveur : un petit nombre de disciples, voilà tout ce qui composa son troupeau tant qu'il fut sur la terre. Chose admirable! ce n'est que lorsqu'il a quitté son église, qu'elle prend d'immenses accroissemens. Cherchez dans les histoires de tous les siècles et de tous les peuples,

un chef qui, pour multiplier ses partisans, ait imaginé de les abandonner. C'est ordinairement à la personne de l'auteur, qu'est attaché le succès du parti : mais tout doit être divin dans la religion de Jesus-Christ, et sa propagation même doit être un miracle éclatant. Il est d'autant plus frappant, qu'il avoit été prédit dans un temps où n'y avoit aucune vraisemblance. Quand Jesus-Christ annonçoit ces brebis qu'il amèneroit dans son bercail ; quand il prédisoit que de l'aurore et du couchant, de l'aquilon et du midi, beaucoup viendroient siéger dans le royaume de Dieu (1) ; quand, ordonnant à ses apôtres de se répandre dans tout le monde, pour prêcher l'évangile à toute créature, il promettoit à ceux qui croiroient en lui, le don des miracles (2), y avoit-il aux yeux de la sagesse

(1) Et venient ab oriente, et occidente, et aquilone, et austro, et accumbent in regno Dei. *Luc.* XIII, 29.

(2) Et dixit eis : Euntes in mundum universum prædicate evangilium omni creaturæ..... Signa autem eos, qui crediderint, hæc sequentur. In nomine meo dæmonia ejicient ; linguis loquentur novis ; serpentes tollent ; et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit : super ægros manus imponent, et benè habebunt. *Marc.* XVI, 15, 17 *et* 18.

humaine, quelqu'apparence que l'événement vînt justifier ses prédictions? Juifs, vous confondez les nations païennes, en leur présentant vos prophètes, qui devançoient de plusieurs siècles dans leurs oracles, les grands événemens de votre nation; vous jugez, et avec raison, que ceux à qui l'avenir étoit ainsi clairement dévoilé, étoient évidemment éclairés d'une lumière divine : et vous n'êtes pas frappés des prophéties dans lesquelles Jesus-Christ a annoncé la conversion du monde à sa religion! Quand les évangélistes rapportoient ces oracles de leur Maître, le monde étoit idolâtre, et attaché à ses idoles par tous les liens du préjugé, de la superstition, des passions, de la politique. Rapprochez la prédiction de l'accomplissement : vous ne pouvez ni disputer à la terre qu'elle soit chrétienne, ni contester à Jesus-Christ d'avoir annoncé qu'elle le deviendroit. Reconnoissez donc enfin, à ses prophéties, l'organe de la prescience de Dieu; à leur exécution, le dépositaire de sa puissance.

Et nous, heureux objets de la prédilection divine, nous qui avons eu le bonheur d'être choisis par la Providence pour cette précieuse vocation, nous qui,

entre tant de nations, soit antérieurement, soit postérieurement à Jesus-Christ, plongées dans l'infidélité ou dans l'hérésie, avons été prédestinés au plus grand de tous les biens, à la connoissance de la vraie foi, sentons-nous, comme nous le devrions, cet inestimable bienfait ? sommes-nous pénétrés de la reconnoissance qu'il devroit nous inspirer, enflammés de l'amour dont il devroit nous embraser ? Ingrats ! peut-être n'avons-nous jamais pensé à rendre grâces à celui de qui nous le tenons. Nous jouissons de la lumière de la religion, comme d'une multitude d'autres biens ; l'habitude de la possession nous empêche de penser qu'elle eût jamais pu nous manquer. Et cependant, quel titre avons-nous à une préférence si avantageuse ? Nous l'avons acquise sans la mériter : méritons-la maintenant ; justifions le choix que Dieu a fait de nous, par notre fidélité à y répondre. La reconnoissance que veut de nous pour tous ses dons, la munificence suprême, c'est que nous sachions en user ; et le retour qu'elle exige pour le bonheur dont nous lui sommes redevables, c'est que nous nous en servions à nous procurer un bonheur plus grand encore.

En annonçant au monde son église,

Jesus-Christ déclare ici un des principaux caractères dont il la douera, et un des principaux signes auxquels dans tous les temps il la fera reconnoître : son unité. En tout genre la vérité est une; tout ce qui s'en écarte est erreur : la ligne droite est unique; les lignes divergentes sont multipliées à l'infini. Ainsi il existe une multitude d'erreurs, mais il n'y a, il ne peut y avoir qu'une vraie foi. Jesus-Christ ne l'a apportée aux hommes que pour qu'ils l'adoptassent. Mais comment réunir dans cette unité de foi une si prodigieuse multitude d'hommes si distans de pays, si différens de langage, si opposés d'usages, de mœurs, d'inclinations ? De tous ces peuples divers il a formé une seule société spirituelle; et les laissant assujettis chacun à son gouvernement temporel et à ses lois civiles, il les a soumis à un ministère ecclésiastique et à des préceptes religieux. Ainsi est sortie du sein de Dieu l'église, munie et armée de sa double unité: unité de foi, unité de communion. Unité de foi, qui est la profession unanime de toutes les vérités enseignées par le Sauveur; unité de communion, qui est la réunion universelle dans une même société, la participation aux mêmes rits, la soumission aux mêmes pasteurs. Unité

de foi, qui est l'objet principal de l'unité de communion; unité de communion, qui est le lien et le garant de l'unité de foi. Unité de foi, que l'on perd par l'hérésie; unité de communion, dont on se sépare par le schisme. Par cette double unité l'église se délivre de ses ennemis intérieurs, et n'a plus à combattre que ceux du dehors. Il ne peut y avoir de fausse doctrine parmi les membres de l'église, quand celui qui l'apporte cesse à l'instant d'en être membre : il n'y a pas de révoltés dans un empire, dont ils sont expulsés aussitôt qu'ils se soulèvent. Admirable concert de qualités qui paroissent opposées! la catholicité qui étend l'église sur toute la terre, l'unité qui la resserre en un seul corps. Tous les efforts humains ne purent dans son origine l'empêcher de s'étendre dans toutes les régions; ils n'ont pu depuis parvenir à la diviser : et tous ceux qui dans le cours des siècles ont tenté cette séparation, ne sont parvenus qu'à s'en séparer honteusement eux-mêmes. Saint Cyprien compare l'immense diffusion de l'unité catholique, à la multitude de rayons qui d'un même soleil vont éclairer tout le monde; aux rameaux nombreux qui sortent d'un seul tronc; à la quantité de ruisseaux qui découlent

d'une source unique. Interceptez le rayon du soleil, il s'éteint; séparez la branche de sa tige, elle se dessèche; coupez la communication du ruisseau avec sa source, il se tarit. Ainsi, l'église catholique répand sa brillante lumière, étend ses rameaux bienfaisans, fait couler ses eaux salutaires sur l'univers entier : c'est un principe unique, dont tout émane, auquel tout doit continuellement rester uni; et tout ce qui s'en détache périt aussitôt misérablement (1).

Jesus-Christ ne se contente pas de pré-

(1) Ecclesia quoque una est, quæ in multitudinem latiùs incremento fæcunditatis extenditur. Quomodò solis multi radii, sed lumen unum, et rami arboris multi, sed robur unum tenaci radice fundatum, et cùm de fonte uno rivi plurimi defluunt, numerositas licet diffusa videatur exundantis copiæ largitate, unitas tamen servatur in origine. Avelle radium solis à corpore, divisionem lucis unitas non capit. Ab arbore frange ramum, fractus germinare non poterit. A fonte præcide rivum, præcisus arescit. Sic et ecclesia Domini luce perfusa per orbem totum radios suos porrigit. Unum tamen lumen est, quod ubiquè diffunditur, neć unitas corporis separatur. Ramos suos in universam terram copiâ ubertatis extendit profluentes largiter rivos latiùs expandit. Unum tamen caput est, et origo una, et una mater fœcunditatis successibus copiosa. *S. Cyprian. De unit. Eccl.* pag. 195. *Edit. P. P. Benedictinorum. Anno* 1726.

dire l'unité de sa bergerie; il annonce de plus qu'elle n'aura qu'un seul pasteur. Et où est l'accomplissement de cet oracle, quand nous voyons dans son église une multitude de pasteurs de différens ordres?

D'abord, on peut dire avec vérité qu'il n'y a réellement qu'un seul pasteur, parce qu'il n'y en a qu'un qui le soit à un titre propre et personnel; tous les autres que nous décorons de cette qualité, ne sont que ses délégués, que ses commis: ils n'en remplissent les fonctions que pour lui, et à condition de lui en rendre compte. Ce pasteur unique, c'est Jesus-Christ lui-même, qui, retourné dans les cieux, n'a pas pour cela cessé d'être avec son église, et qui, du sein de sa gloire, continue de la conduire, de la régir et de la défendre: c'est lui qui agit continuellement par ses ministres; lui qui exhorte par leurs bouches, et qui donne à leurs paroles la force et le succès; lui qui par leur organe renouvelle sur l'autel le sacrifice qu'il offrit sur la croix; lui qui par leurs mains confère les sacremens, et en fait découler les grâces; lui qui par leurs voix prononce les décisions sacrées, et fixe la foi. Dans toutes les fonctions saintes, les fidèles doivent regarder le ministre, et le ministre doit se considérer lui-même comme rem-

plaçant Jesus-Christ (1) : les uns pour se pénétrer du respect dû à celui qui agit invisiblement par son envoyé visible ; l'autre pour reconnoître l'extrême pureté dont doit être revêtu celui qui tient la place, et qui remplit les fonctions de Dieu.

Mais à considérer même le ministère pastoral qui s'exerce sur la terre, que Jesus-Christ a confié à ses apôtres, et qu'ils ont transmis à leurs successeurs, nous pouvons encore reconnoître qu'il n'y a qu'un seul pasteur. C'est que ceux que nous voyons revêtus de cette dignité, entr'eux tous ne font qu'un. Le ministère ecclésiastique est un, comme l'église qu'il administre : comme elle, répandu sur toute la face de la terre, comme elle, il ne peut jamais être divisé; les ministres sont différens, le ministère reste toujours le même. Ainsi, dans sa profonde sagesse, le Fondateur de l'église a pourvu au maintien éternel de son unité : il l'a confié à un corps qui en tout temps et en tout lieu reste invariable ; qui se renouvelle continuellement sans changer ; qui s'étend en proportion des besoins, sans se diviser;

(1) Sic nos existimet homo ut ministros Christi ; et dispensatores mysteriorum Dei. 1. *Cor.* IV, 1.

et qui, embrassant tous les siècles et tous les pays, les tient fortement unis, et en forme un seul tout.

Mais ces pasteurs eux-mêmes répandus dans un vaste espace, distans entr'eux par de grands intervalles, trouvant dans leurs communications des lenteurs gênantes, des difficultés rebutantes, pourroient se diviser, enseigner des doctrines diverses, et faire de l'église de Jesus-Christ une quantité d'églises particulières. Non, ils ne le peuvent pas. La Sagesse suprême proportionne toujours ses moyens à ses vues. En voulant que le ministère qu'il donnoit à son église conservât jusqu'à la consommation du siècle son unité, Jesus-Christ a obvié à sa division. En le confiant en commun à tous ses apôtres et à leurs successeurs, il leur a donné un chef qui se perpétueroit par une succession continue dans tout le cours des siècles. Il a choisi Pierre, et l'a fait la pierre fondamentale de son église (1) : voilà la primauté d'honneur. Il l'a chargé spécialement de paître ses agneaux et ses bre-

(1) Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam. *Matth.* XVI, 18.

bis (1) : voilà la primauté de juridiction. Il a prié pour lui afin que sa foi ne défaillît jamais (2) : voilà l'indéfectibilité de foi et de succession. Primauté d'honneur, qui, élevant la chaire de Pierre au-dessus de toutes les autres, en fait un centre de communion, aperçu de toutes les parties de la catholicité. Primauté de juridiction, qui prévient les divisions par ses enseignemens, ou les réprime par ses châtimens. Indéfectibilité, qui est le garant éternel de l'une et de l'autre primauté, et le boulevart inexpugnable contre lequel viennent se briser tous les efforts du schisme et de l'hérésie.

Elle fixe dans la bergerie tous les genres d'unité, cette précieuse unité de pasteurs. Elle lui assure l'unité de foi; il ne peut s'élever une erreur, qu'aperçue par les sentinelles d'Israël, qui veillent sur le dépôt sacré, elle ne soit aussitôt réprimée par leurs efforts réunis à ceux de leur chef : elle y garantit l'unité de communion; le fidèle le plus simple est certain d'en faire partie quand il est uni à son

---

(1) Pasce agnos meos.... pasce oves meas. *Joan.* XXI, 15, 16 *et* 17.

(2) Ego autem rogavi pro te, ut non deficiat fides tua. *Luc.* XXII, 32.

pasteur immédiat, qui l'est lui-même au premier des pasteurs.

Tels sont sur l'église de Jesus-Christ, sur sa constitution, sur son unité, les principes sacrés que, depuis son origine, nous ont transmis de siècles en siècles nos pères avec une religieuse fidélité; par lesquels ils ont constamment défendu cette église sainte contre les attaques successives de tous ses ennemis; qui la conservent pure et entière depuis dix-huit cents ans, et qui la maintiendront telle sur la terre, jusqu'au coup qui, en écrasant l'univers, la réunira à l'église du ciel. Plaignons sincèrement ceux qui ont le malheur de méconnoître cette salutaire doctrine. Prions avec instance celui qui tient les cœurs dans sa main, d'amollir ces cœurs endurcis; mais prenons garde de laisser endurcir les nôtres. Tenons-nous fermement dans la seule véritable bergerie; soyons toujours fidèlement unis au vrai Pasteur, afin de nous trouver réunis à lui dans le bercail éternel où il rassemblera ses brebis choisies.

ÉVANGILE

Du troisième dimanche après Pâques.

Jesus prédit à ses apôtres son absence et son retour.

Jesus dit à ses disciples : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, et vous me reverrez, parce que je m'en vais à mon Père. Sur cela ses disciples se dirent les uns aux autres : Qu'est-ce qu'il veut nous dire? Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps et vous me reverrez, parce que je m'en vais à mon Père ! Ils disoient donc : Qu'est-ce qu'il nous dit ? Encore un peu de temps ! Nous ne savons pas de quoi il parle. Mais Jesus sachant qu'ils vouloient l'interroger, leur dit : Vous vous demandez entre vous ce que j'ai voulu dire par ces paroles : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, et vous me reverrez. En vérité, en vérité, je vous le dis : Vous pleurerez, et vous vous lamen-

terez, et le monde se réjouira; vous serez dans l'affliction, mais votre tristesse se changera en joie. Lorsqu'une femme enfante, elle est dans la douleur, parce que son heure est venue; mais quand elle a mis au monde un fils, elle ne se souvient plus de ses douleurs, par la joie qu'elle ressent de ce qu'il est venu un homme au monde. Et vous, vous éprouvez maintenant de la tristesse, mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. (*Jean*, XVI, 16 *et* 22).

EXPLICATION.

Jesus dit à ses disciples : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, et vous me reverrez, parce que je m'en vais à mon Père. C'étoit après sa dernière cène, au moment de marcher à sa passion et à la mort, que Jesus-Christ tenoit ce discours à ses apôtres; ainsi le temps où ils cesseroient de le voir, devoit arriver très-prochainement. Dans cette journée même ils devoient le perdre par un supplice douloureux et humiliant. Mais ce temps de privation devoit être très-court. Dès le troisième jour il devoit se montrer

à eux, vainqueur du tombeau, et rayonnant de gloire. Nous pouvons observer d'abord la tranquillité avec laquelle il s'y avance. On a vu des hommes aller à la mort avec intrépidité, la recevoir avec courage. Ces traits sont admirés, et avec raison, comme les plus grands efforts dont l'humanité soit capable; mais ces héros de la terre étoient soutenus par l'enthousiasme le plus puissant qui anime les hommes, par l'espoir d'une réputation brillante, quelquefois même par la crainte de la honte attachée à une foiblesse. Que l'on cherche dans toutes les histoires un homme qui, certain d'une mort cruelle et ignominieuse, maître de s'y soustraire, n'ayant ni blâme à encourir s'il l'évite, ni gloire à acquérir s'il la subit, mu uniquement par le principe du devoir, par l'amour du bien, s'y dévoue sans terreur, s'y présente sans ostentation; et à l'approche de l'épouvantable catastrophe, tout préparé à son sort, ne s'occupe qu'à y préparer ses amis, et à les consoler de sa perte. Non, l'humanité ne va pas jusque-là; il a fallu un Dieu pour donner ce spectacle à la terre. La mort de Jesus-Christ diffère de toutes celles des héros; elle a une simplicité à laquelle ils n'ont pas pu atteindre.

Si nous voyons dans ce dernier moment le divin Sauveur annoncer à ses apôtres sa mort d'une manière obscure et énigmatique, c'est sa tendresse pour eux qui l'y engage; il craint d'affliger trop douloureusement la leur. Il fait la prédiction, afin que se la rappelant un jour, leur foi en soit de plus en plus confirmée. Il l'enveloppe pour ménager leur sensibilité. Il leur prédit la douleur dont ils seront pénétrés; mais il ne veut pas en hâter les momens. A la prophétie de sa mort il joint celle de sa résurrection, et il mêle avec une charitable bonté l'annonce des consolations à celle des peines.

Les interprètes ont vu dans cette alternative d'absence et de retour que Jesus-Christ prédit à ses apôtres, l'emblême de sa conduite envers l'ame chrétienne. Tout le cours de sa vie spirituelle est une vicissitude de tristesse et de joie. Tantôt Jesus-Christ récrée l'ame fidelle par sa visite, tantôt il l'afflige par sa retraite. C'est encore sa bonté paternelle qui l'engage à la traiter ainsi. Il a sur elle, dans cette manière de la traiter, plusieurs vues de bienfaisance; et il se sert de ces divers états pour tout à la fois l'éprouver, l'animer, la perfectionner et l'éclairer.

Vous visitez l'homme, disoit le saint

Personnage qui a le mieux connu les vicissitudes de prospérité et d'adversité, et que Dieu a fait passer par les états les plus opposés, pour faire de lui un modèle de toutes les situations ; vous visitez l'homme, et aussitôt vous l'éprouvez (1). Quel mérite auroit la persévérance d'une ame toujours soutenue par l'assistance sensible de la grâce, continuellement ranimée par les consolations intérieures ? Mais Jesus-Christ se cache quelquefois à elle, lui retire les douceurs de sa présence, semble l'abandonner à elle-même, pour connoître sa constance, pour apprécier son amour, pour juger ses efforts. Qu'elle s'afflige, l'ame religieuse, quand elle ne sent plus la présence de son Dieu, cela est naturel ; mais qu'elle ne désespère pas. Il a cessé de se montrer, mais il ne s'est pas éloigné ; elle ne le voit plus, mais il l'observe. Cette douloureuse absence, loin de l'abattre, est pour elle un motif de redoubler d'ardeur afin de le rappeler. Ce n'est, comme les apôtres, que pour un peu de temps qu'elle ne le voit point. Encore un peu de temps, comme eux, elle le reverra, lui apportant de nouvelles

(1) Visitas eum diluculo, et subitò probas illum. *Job.* VII, 18.

consolations, et récompensant la vivacité de ses désirs par de plus abondantes bénédictions.

Si l'ame étoit sans cesse récréée par l'attrait intérieur de la grâce, si elle éprouvoit sans interruption ce charme qu'apporte la présence de Jesus-Christ, cette jouissance si précieuse s'useroit par l'habitude. On ne sent pas vivement le prix d'un bien dont on ne cesse jamais de jouir. Ce sentiment délicieux qui, goûté de temps en temps, ranime la ferveur, continué sans intervalles, produiroit l'effet contraire L'interruption allume le désir, la perpétuité l'éteindroit. C'est une pointe de sensibilité qu'aiguise le mouvement successif de peine et de joie, et qui s'émoussera bientôt quand elle restera uniformément appuyée.

Il ne faut pas croire que les langueurs, les anxiétés, les sécheresses qu'éprouve l'ame fidelle, lorsque Jesus-Christ se retirant, la livre à elle-même, retardent son avancement dans la vertu. C'est dans le creuset des tribulations, que le juste s'épure des affections terrestres, et devient un or sans mélange, digne d'être offert sur l'autel céleste. Il y trouve l'occasion de pratiquer une multitude de vertus que peut-être le bonheur constant lui

auroit fait perdre. Sa résignation à recevoir ces tribulations, sa patience à les souffrir, l'humilité qu'elles lui inspirent, la mortification dont elles lui donnent l'usage, la défiance de lui-même qu'elles lui font éprouver, sont autant de bienfaits dont il est redevable à l'absence de Jesus-Christ. Il ne le sent plus, mais il en soupire plus vivement après lui; il l'a perdu, mais il s'efforce de le retrouver; et ces soupirs, ces efforts augmentent ses mérites, et rehaussent sa perfection.

Celui qui n'a jamais été éprouvé, que sait-il? dit l'ecclésiastique (1). Mais les épreuves que Jesus-Christ fait subir à l'ame religieuse par ses absences momentanées, en la perfectionnant, servent encore à l'instruire. Livrée aux alternatives de joie et de tristesse, de langueur et de ferveur, d'onction et de sécheresse, elle y apprend par son expérience que la constance d'idées, de sentimens, d'humeurs, n'appartient pas à cette vie : c'est l'état que nous espérons; il ne nous est pas donné d'en jouir; nous y tendons, mais nous n'y sommes pas. L'uniformité est le terme, les vicissitudes sont la route;

(1) Qui non est tentatus, quid scit? *Eccli.* XXXIV, 9.

c'est par les variétés de situation que Dieu nous conduit à la stabilité du bonheur. Abandonnée par intervalles, l'ame acquiert une autre connoissance essentielle, la connoissance d'elle-même. Peut-elle se juger, peut-elle savoir quelles sont ses véritables inclinations, quelle est l'étendue réelle de ses forces, quand elle sent intérieurement Jesus-Christ qui la réchauffe de son amour, qui la soutient de ses grâces? Mais privée de cet appui, et retombant sur elle-même, elle voit avec justesse et avec effroi le peu qu'elle est: le sentiment de sa corruption naturelle la retient dans la vigilance; l'expérience de sa foiblesse l'entretient dans l'usage de la prière. Ainsi, en se retirant d'elle pour quelques momens, Jesus-Christ l'instruit à pratiquer les deux règles qu'il réunit, et dans lesquelles il fait consister tout l'exercice de la vie chrétienne: Veillez; et priez (1). Enfin, dans ces changemens que Jesus-Christ lui fait subir, l'ame s'instruit, et s'habitue à ne pas s'étonner de ceux qu'elle éprouve dans le monde; à passer sans enflure à la bonne fortune, et sans abattement à la mauvaise; à souffrir patiemment les fantaisies, les hu-

(1) Vigilate, et orate. *Matth.* XXVI, 41 *et alibi.*

meurs

meurs d'autrui, et à réprimer l'instabilité des siennes. L'absence de Jesus-Christ devient à l'ame qui sait en profiter, aussi utile que l'étoit sa présence.

Sur cela ses disciples se dirent les uns aux autres : Qu'est-ce qu'il veut nous dire ? Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me reverrez, parce que je m'en vais à mon père ? Ils disoient donc : Qu'est-ce qu'il nous dit ? Encore un peu de temps ! Nous ne savons pas de quoi il parle. Les apôtres devoient être accoutumés à entendre sortir de la bouche de leur divin Maître des choses qu'ils ne comprenoient pas; leur intelligence étoit par elle-même extrêmement bornée, et l'Esprit saint ne l'avoit pas encore éclairée. Ils font une attention particulière à ce discours, parce qu'il les intéresse directement : outre que c'est à eux qu'il s'adresse, il est question de l'absence de Jesus-Christ, dont ils ne s'étoient pas séparés depuis trois ans, et à qui ils étoient tendrement attachés. Ils ne voyoient dans ces paroles que l'idée de le perdre pendant quelque temps, et celle d'un voyage qu'il alloit faire vers son Père. Mais quelqu'inquiets qu'ils soient du sens

de ce discours, quelque soit leur désir d'en avoir l'explication, ils n'osent pas la demander à leur Maître. Ils s'en occupent entr'eux, ils cherchent à deviner ce qu'il a voulu dire; mais là le respect les arrête : ils ne vont pas plus loin, et ils craignent de l'interroger sur des secrets qu'il auroit intention de leur cacher.

Ainsi, dans la religion il nous arrive quelquefois de voir ou d'entendre des choses que notre esprit trop borné ne peut comprendre. Les mystères sont placés à une hauteur que la raison humaine n'atteint pas. Nous trouvons dans l'Ecriture plusieurs choses dont l'Esprit saint, en nous les révélant, n'a pas jugé à propos de nous donner l'intelligence. Et combien d'événemens qui nous semblent contraires aux vues de Dieu, et que nous ne savons comment concilier avec sa suprême sagesse! L'exemple des apôtres nous apprend à modérer notre curiosité. Le désir de savoir, louable tant qu'il est contenu dans ses limites, devient dangereux dès qu'il les passe. Il est aussi conforme à la raison qu'à la religion, ce précepte de l'Ecclésiastique : Ne cherches pas ce qui est au-dessus de ta portée, et ne sondes pas ce qui est

au-dessus de tes forces. Que les préceptes du Seigneur soient l'objet de tes méditations; mais réprime ta curiosité sur ses œuvres : car beaucoup de choses te sont montrées, qui sont au-dessus du sens des hommes (1). Quoi de plus déraisonnable en effet que de vouloir soumettre à la raison ce qui excède la raison ? Notre faculté de connoître a des bornes comme toutes les autres; et la prétention de tout comprendre est aussi insensée que le seroit celle de tout pouvoir. Dieu a livré le monde à nos disputes (2), et nous y trouvons à chaque pas des choses qu'il nous est également impossible de nier et d'expliquer; dont la vérité nous est assurée, et dont le principe nous est inconnu. Et dans son autre ouvrage bien plus relevé, dans sa religion qui a lui-même pour objet, nous imaginerions ne rien trouver qui surpassât nos lumières! nous nous arrogerions le droit de juger ce qu'il nous ordonne

(1) Altiora te ne quæsieris, et fortiora te ne scrutatus fueris : sed quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper, et in pluribus operibus ejus ne fueris curiosus.... Plurima enim super sensum hominum ostensa sunt tibi. *Eccli.* III, 22 *et* 25.

(2) Mundum tradidit disputationi eorum. *Eccl.* III, 11.

de croire ! et rabaissant ses vues au niveau de nos foibles conceptions, nous ne le croirions pas capable d'avoir révélé ce que nous ne sommes pas capables de comprendre ! C'est cette funeste manie de savoir tout, de juger tout, de raisonner sur tout, de décider tout, qui fait le caractère de notre siècle, et qui a fait sa perte. Des esprits présomptueux méconnoissant la limite qu'une main sage leur avoit tracée, ont osé s'élancer dans la région où il leur étoit interdit de pénétrer ; et ils s'y sont déplorablement égarés : ils ont eu l'audacieuse prétention d'aller à travers les nuages sombres et menaçans dont il est environné, s'élever jusqu'au trône de l'Eternel (1) ; et ils y ont rencontré la foudre qui les a frappés, et qui a puni leur témérité.

Il n'est pas défendu sans doute de désirer, de demander à Dieu l'intelligence de ses saintes vérités : il est même recommandé de les étudier, de les méditer ; mais on ne doit s'en approcher

---

(1) Nubes, et caligo in circuitu ejus. *Psalm.* XCVI, 2.

Qui scrutator est majestatis, opprimetur à gloriâ. *Proverb.* XXV, 27.

qu'avec vénération. En rendant grâces à Dieu des connoissances qu'il daigne nous donner, nous devons respecter celles qu'il lui plaît de nous cacher. A l'école de Jesus-Christ, la première des dispositions est la soumission. Certains de sa sagesse, confians dans sa bonté, comptons que tout ce qu'il nous sera utile de connoître, il nous le découvrira; croyons, et un oracle sacré nous le garantit, que tout ce qu'il soustrait à nos regards, c'est qu'il ne nous est pas nécessaire de le voir (1). Sachons ignorer; c'est une grande et utile science : et dans tout ce qu'il ne nous est pas accordé de pénétrer, ayons la sagesse de dire comme les apôtres : *Nous ne savons pas de quoi il parle.*

Mais Jesus sachant qu'ils vouloient l'interroger, leur dit : Vous vous demandez entre vous ce que j'ai voulu dire par ces paroles : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me reverrez. Nous avons ici deux choses à observer : la puissance de Jesus-Christ, et sa bonté.

(1) Non est enim tibi necessarium ea, quæ abscondita sunt, videre oculis tuis. *Eccli.* III, 23.

C'étoit un spectacle admirable pour les apôtres de voir continuellement leur divin Maître répondre à ce qu'on ne lui disoit pas, et dévoiler les pensées les plus secrètes. Ce miracle si fréquemment renouvelé, en les frappant d'étonnement, devoit fortifier de plus en plus leur foi. Ils ne pouvoient à un trait aussi frappant méconnoître celui qui, selon sa propre expression, sonde tous les cœurs, et connoît toutes les pensées des esprits (1). C'est pour que nous y fassions une attention particulière, que le livre sacré nous présente souvent ce prodige de la puissance de Jesus-Christ. Ce que le Sauveur faisoit visiblement sur la terre, il ne cesse pas de le faire invisiblement dans le ciel. Du trône de sa gloire, non-seulement il voit toutes nos actions, et entend toutes nos paroles; mais il pénètre au fond de nos esprits, et il sait mieux que nous-mêmes ce qui s'y passe : jusqu'à ces mouvemens secrets dont nous ne pouvons nous rendre compte, tout est à découvert devant lui. Aucune ame n'a pour lui de profondeurs, aucune

(1) Omnia enim corda scrutatur Dominus, et universas mentium cogitationes intelligit. 1. *Paral.* XXVIII, 9.

conscience de replis. Cette pensée que je conserve renfermée dans mon intérieur, Dieu la connoît, Dieu la jugera. Et j'ose en sa présence ce dont je rougirois devant les hommes! Vérité effrayante, mais bien salutaire, qui, en arrêtant le vice au premier pas qu'il fait dans l'esprit, en tarit la source, et en étouffe le germe.

L'usage que fait ici Jesus-Christ de sa science des pensées, est de calmer l'inquiétude qui agitoit ses apôtres. Retenus par le respect, ils n'osoient s'adresser à lui; mû par sa bonté, il les prévient: il épargne à leur timidité la question qui les embarrassoit; et il va leur répondre avant même qu'ils l'aient interrogé. Ce sont beaucoup moins nos demandes et nos sollicitations qui attirent ses grâces, que la disposition dans laquelle nous les faisons. Nos prières tirent leur efficacité des sentimens qui les accompagnent. Ce que Dieu écoute principalement, c'est, selon son prophète, la préparation des cœurs (1). Souvent il rejette nos vœux, parce qu'ils ne sont pas assez purs pour lui être offerts;

(1) Præparationem cordis eorum audivit auris tua. *Psalm.* X, 17.

quelquefois il exauce nos simples désirs, parce qu'ils partent d'un fond qui lui est agréable. Quand nous nous approchons de Dieu, apportons-lui les dispositions qu'il demande : préparons, c'est l'Esprit saint qui nous donne cette instruction, préparons notre ame avant l'oraison (1); et que notre première prière soit pour obtenir, de celui de qui descend tout don parfait, la grâce de bien prier.

En vérité, en vérité je vous le dis : Vous pleurerez, et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira ; vous serez dans l'affliction, mais votre tristesse sera changée en joie. Lorsqu'une femme enfante, elle est dans la douleur, parce que son heure est venue ; mais quand elle a mis au monde un fils, elle ne se souvient plus de ses douleurs, par la joie qu'elle ressent de ce qu'il est venu au monde un homme. Et vous, vous éprouvez maintenant de la tristesse ; mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. La réponse du Sauveur ne paroît pas être directe à l'objet de la

(1) Ante orationem præpara animam tuam. *Eccli.* XVIII, 23.

curiosité de ses apôtres; elle ne leur explique pas ce qu'ils avoient le désir de savoir : et cependant elle calme leur inquiétude, et les détourne de l'envie de l'interroger plus amplement. Il persiste à ne pas vouloir annoncer clairement les douloureux événemens; mais il prédit à ses apôtres, qu'une grande tristesse va inonder leurs cœurs, et qu'elle sera suivie d'une joie vive. Ainsi, tout-à-la-fois il les prépare à la peine qu'il va leur causer, et il leur en présente la consolation. Il donne même ici une plus grande étendue à ce qu'il leur avoit dit précédemment. Pour tempérer leur douleur de sa mort, non-seulement il leur annonce sa résurrection, mais il leur prédit le bonheur auquel il les réserve après leur propre martyre : bonheur suprême, bonheur pur, bonheur infini, bonheur éternel que personne ne pourra jamais leur ravir. Outre la consolation, ces paroles de notre Seigneur renferment une source abondante d'instructions pour ses apôtres, et en même temps pour nous, à qui elles s'appliquent avec la même vérité.

Jesus-Christ marque aux apôtres une grande différence entre leur sort et celui du monde. Ils doivent bien, de même

que lui, avoir un temps de joie et un temps d'affliction; mais ils diffèrent de lui en ce qu'ils doivent commencer par la peine, et finir par la joie : le monde au contraire commence par le plaisir, et finit par la douleur. Tel est donc le sort que la Providence fait à tous les hommes : une alternative nécessaire de bien et de mal. L'affliction est la route du bonheur, et le plaisir le chemin du malheur. Le choix nous est donné de commencer, et de finir par l'un ou par l'autre. Tandis que le chrétien, en proie aux tribulations, souffre et gémit, le mondain se livre aux divertissemens et aux fêtes; mais par un juste et terrible retour, lorsque ce fidèle, ainsi éprouvé sur la terre, jouira de l'impérissable félicité, le mondain expiera ses folles joies et ses criminels plaisirs dans des pleurs et un désespoir éternels. Méditons cette grande vérité, qui est une des principales bases de la morale chrétienne.

Les apôtres devoient dans très-peu de momens éprouver un grand chagrin par la perte de leur Maître, et quelques heures ensuite recevoir une abondante consolation par sa résurrection. Mais après peu de temps, lorsque Jesus-Christ

se seroit entièrement séparé d'eux, pour retourner à son père, une nouvelle carrière de travaux, de fatigues, de peines, de persécutions, de douleurs, de souffrances, devoit s'ouvrir devant eux. L'esprit s'effraie en contemplant tout ce qu'ils ont eu à essuyer de maux de tout genre dans leur ministère, qui a été terminé par leur mort sanglante et douloureuse. Mais ils supportoient avec un courage inébranlable cette multitude de tribulations, parce qu'ils en contemploient le principe et la fin : ils se rappeloient les prophéties que leur avoit faites leur divin Maître; ils envisageoient la récompense qu'il leur avoit montrée. Ainsi, soutenus dans leur marche pénible du double appui de ses oracles et de ses promesses, animés par la foi dans les uns, par l'espérance dans les autres, ils s'avançoient à grands pas, supportant tous les travaux, surmontant toutes les contradictions, franchissant tous les obstacles, bravant tous les dangers. Nous n'aurons probablement pas dans le cours de notre vie d'aussi terribles traverses à essuyer; il est donné à peu d'hommes de souffrir autant pour le nom de Jesus-Christ : mais quelque soit la mesure des tribulations que la

Providence nous réserve, nous avons de même que les apôtres, quoique peut-être dans un moindre degré, la prédiction, et des souffrances que nous endurerons, et du prix que nous en retirerons.

Nous sommes assurés de souffrir : comme hommes, c'est une nécessité; comme chrétiens, une obligation. Race d'Adam, nous naissons infectés de son péché, enveloppés dans son arrêt. A son entrée dans le monde, l'enfant trouve ce funeste héritage qui l'attend, et dont à ce moment même il entre en possession : sa première sensation est la douleur; son premier accent, un cri plaintif. De cet instant commence la longue suite de ses maux, qui n'aura de terme que sa mort, le plus terrible de tous, quoiqu'il le délivre de tous les autres. Si Dieu, en accordant à un homme, un fils, lui en découvroit les destinées, et lui révéloit, comme il le montra à saint Paul, tout ce que dans le cours de sa carrière cet enfant va avoir à souffrir, quel homme ne déploreroit pas le malheur d'être devenu père? Nous sommes sur cette terre des coupables rassemblés dans un vaste atelier, et condamnés à des travaux pénibles et continuels. Ce n'est pas seulement de nos

sueurs que notre pain est arrosé, c'est souvent de nos larmes. Hors de nous, nous rencontrons une multitude d'objets de contradiction ; au dedans de nous, nous portons une quantité de sujets de chagrin. Tous nos efforts pour fuir les maux ne servent souvent qu'à nous en attirer de plus douloureux. En contemplant cette longue suite de peines, qui remplissent l'intervalle de la naissance à la mort, on est tenté de se plaindre d'avoir reçu l'être. Combien d'hommes se sont plus d'une fois dans leur vie écriés avec Job : Périsse le jour où je suis *né*, et la nuit où il a été dit : Un homme vient d'être conçu (1) !

Réprimons ces murmures téméraires. Dieu a justifié sa providence en manifestant ses vues. La religion qui nous découvre le principe de nos maux, nous en révèle aussi l'usage. Elle nous apprend à les supporter, et c'est-là son moindre bienfait ; elle nous apprend de plus à les convertir en biens, à faire de nos infortunes un principe de bonheur, de nos afflictions une cause de joie, de nos souffrances une récolte de plaisirs, de nos pri-

---

(1) Pereat dies in quâ natus sum, et nox in quâ dictum est : Conceptus est homo. *Job.* III, 3.

vations une source de jouissances, de nos pertes un trésor de richesses. Il falloit toute la puissance, toute la sagesse, toute la bonté d'un Dieu, pour faire de notre péché même une occasion de mérites, de notre punition un titre aux récompenses.

Gardons-nous d'imaginer que nos afflictions, nos tribulations, nos douleurs nous donnent par elles-mêmes droit aux récompenses célestes. Ce n'est pas la souffrance, c'est le motif pour lequel on l'endure, c'est la manière dont on la supporte, qui sont agréables à Dieu. S'il suffisoit de souffrir pour avoir droit à la gloire céleste, nul homme n'en seroit exclu; et les plus grands pécheurs y auroient souvent la plus grande part. Ce n'est que ceux qui souffrent pour lui, que Jesus-Christ dédommage de leurs peines, et récompense de leurs travaux. Ainsi, il est essentiel de connoître ce que c'est que souffrir pour Jesus-Christ. En y réfléchissant attentivement nous en découvrirons quatre manières différentes.

La première et la plus directe est celle qu'il annonce à ses apôtres, et qui consiste à être persécuté pour la foi. L'église, dans ses premiers temps, fut en butte à une suite presque continue de persécutions. C'étoit le moyen par lequel Dieu

vouloit l'établir et la répandre; il falloit que dans sa religion tout fût divin, jusqu'à sa propagation. Mais depuis que le christianisme a fait la conquête du monde, il a presque toujours joui paisiblement du fruit de ses victoires. Des siècles s'étoient écoulés sans qu'il eût été exposé à d'aussi terribles combats. Aurions-nous pu imaginer que nous étions destinés à les voir se renouveler? Il y a encore peu d'années, quand nous contemplions l'église brillante de toute sa splendeur, aurions-nous pu prévoir qu'au bout de si peu de temps nous la verrions si violemment attaquée, si cruellement déchirée? et qu'un siècle, qui ne parle que de tolérance et d'humanité, ressusciteroit contr'elle les atrocités des Néron et des Domitien? Réservés à ces terribles calamités, élevons-nous à la hauteur de nos destinées. L'enfer a ramené parmi nous les persécutions qui agitèrent les premiers jours de l'église: rappelons les vertus qui en triomphèrent, opposons aux persécuteurs de nos jours le courage qui lassa, et qui finit par désarmer ceux d'alors. Déjà parmi nous un grand nombre de nos frères nous ont tracé par leur sang la route que nous avons à suivre. Les maux que les fureurs de l'impiété ont

accumulés sur nos têtes, n'égalent pas encore ceux qu'elle a fait souffrir à ces respectables modèles. Nous n'avons pas, comme eux, ainsi que le disoit l'Apôtre, résisté jusqu'à la mort (1). N'hésitons pas de les suivre jusque-là; et mêlant, si nous y sommes appelés, notre sang au sang des martyrs anciens et des martyrs nouveaux, méritons de rendre à l'église les beaux jours que lui avoit procurés les morts nombreuses de ses généreux défenseurs.

Une seconde manière de souffrir pour Jesus-Christ, est d'endurer les maux qu'attire son service. Outre les persécutions violentes auxquelles le christianisme est quelquefois exposé, le chrétien est sujet à des tribulations particulières moins effrayantes sans doute, mais plus difficiles peut-être à supporter à raison de leur continuité. La vertu a de grandes consolations, il est vrai; mais elle a en même temps ses peines. Tant qu'elle reste sur la terre elle y est dans une guerre continuelle: des ennemis de tout genre, tantôt se succèdent, tantôt se réunissent pour la combattre. Elle ne se soutient que dans

(1) Nondùm enim usque ad sanguinem restitistis, adversùs peccatum repugnantes. *Hebr.* XII, 4.

les combats ; elle ne s'avance que par les victoires. Au dehors le monde, dans lequel elle vit, l'attaque sans cesse de ses contradictions, de ses railleries plus dangereuses encore, de ses séductions plus funestes que tout le reste ; au dedans elle a sans cesse à résister aux inclinations qui l'attirent, aux passions qui l'entraînent. L'édifice du salut ne s'élève comme les remparts de Jérusalem, qu'en employant une main à l'avancer, et l'autre à le défendre. Justes, qui avez déjà parcouru une partie de la route étroite et pénible qui conduit au ciel, vous connoissez les difficultés dont elle est semée, et que votre courageuse patience a surmontées ; ne vous lassez pas dans votre carrière laborieuse : et après avoir franchi les plus grands obstacles, ne vous laissez pas abattre par les travaux bien moins rudes qu'il vous reste à terminer. Ce sont les peines même de votre marche qui en font le mérite : chaque effort vous vaut un nouveau prix ; chaque succès ajoute un fleuron à la couronne que l'on vous prépare. Et vous pécheurs, qui, touchés de la grâce, repentans de vos fautes, honteux de vos désordres, entreprenez le grand ouvrage de votre retour à Dieu ; plus éloignés de lui, vous devez attendre

plus de difficultés à vous en rapprocher. Vos inclinations fortifiées, vos habitudes invétérées, vos passions exaltées par l'usage du péché, élèvent contre votre avancement dans la vertu des obstacles particuliers : mais ne désespérez pas. Les peines que vous aurez à surmonter seront la portion la plus méritoire de votre pénitence : plus la pratique des vertus contraires à vos vices vous coûtera d'efforts, plus elle vous attirera de bénédictions. Si l'aspect des barrières dont est hérissée la route de la pénitence, vous effraie, levez les yeux vers la main qui daigne vous guider, et qui vous aidera à les franchir. Assurés du secours céleste, entreprenez, et vous réussirez. Le pas le plus difficile est le premier; et à mesure que vous avancerez, vous sentirez la route s'aplanir sous vos pieds.

Souffrir pour Jesus-Christ, c'est encore supporter pour lui, et en vue de lui plaire, les traverses et les tribulations dont est semée cette misérable vie. Lorsqu'elles viennent fondre sur nous, considérons que c'est Dieu qui nous les envoie, et nous les recevrons avec soumission ; qu'elles sont la loi de notre nature, et nous les recevrons avec patience; qu'elles sont la peine du premier péché, et nous

les recevrons avec résignation; qu'elles sont des châtimens paternels de nos propres fautes, pour nous en épargner de plus sévères, et nous les recevrons avec reconnoissance; qu'elles sont des épreuves auxquelles nous met la Providence, et nous les recevrons avec courage; qu'elles sont le creuset où la Bonté divine nous épure pour nous rendre dignes d'elle, et nous les recevrons avec joie. O vous, qui gémissez accablés sous le poids de vos douleurs, il n'est pour vous qu'une consolation solide; mais il en est une: sachez vous la procurer. C'est Jesus-Christ qui vous la promet, qui vous l'offre. Heureux, dit-il, ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés (1). Allez à ce consolateur tout-puissant; portez-lui vos larmes, il les essuiera : offrez-lui vos peines, et vous les sentirez adoucies par l'espérance certaine qu'elles vous seront une source de récompenses et de grâces. Et vous, infortunés, qui, dans les maux dont vous êtes tourmentés, en méconnoissez ou refusez d'en aller chercher le remède, vous êtes doublement malheureux de souffrir, et de souffrir sans but

(1) Beati, qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur. *Matth.* V, 5.

et sans utilité (1). Vos souffrances douloureuses dans ce monde, stériles pour l'autre, vous laissent sans consolation, comme sans ressource.

Une quatrième et dernière manière de souffrir pour Jésus-Christ, consiste dans les mortifications volontaires, et dans les peines que le chrétien s'impose à lui-même. Nous ne pouvons aller au ciel qu'à la suite de ce divin Sauveur; et pour le suivre, c'est lui qui nous le déclare, il faut comme lui porter sa croix. (2). Il a souffert pour nous, non pour nous en dispenser, mais pour nous apprendre à souffrir comme lui; il a voulu être, non-seulement notre rédempteur, mais notre modèle, comme le dit l'apôtre saint Pierre, afin que nous marchassions sur ses traces (3). Considérez tous les saints qui ont passé avant vous sur la terre, et qui sont allés vous précéder dans la patrie bienheureuse : en verrez-vous un seul qui

(1) Tanta passi estis sine causâ ? si tamen sine causâ. *Galat.* III, 4.

(2) Si-quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidiè, et sequatur me. *Luc.* IX, 23.

(3) Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus. 1. *Pet.* II, 21.

s'y soit élevé autrement que par les mortifications ? Tous sont parvenus par les humiliations, à la gloire; par l'abnégation, au bien suprême; par les souffrances, au bonheur. Cherchez de tous côtés, vous ne pourrez jamais découvrir d'autre route : demandez au ciel des préceptes, à la terre des exemples, il ne vous en sera pas donné d'autres. Mortifier sa chair par le retranchement des plaisirs, et son esprit par l'assujettissement des passions, voilà le moyen véritable, le moyen assuré, le moyen nécessaire de la sanctification, et il faut malheureusement ajouter, le moyen bien peu connu, et sur-tout bien mal pratiqué. Rien de plus commun, même parmi les personnes qui se piquent de religion, qui prétendent à la régularité, que la vie molle et sensuelle, si contraire à l'esprit, aux maximes, aux préceptes, aux exemples de Jesus-Christ. Parce qu'il y a peu de mortifications spécialement ordonnées, on affecte de croire qu'il n'est pas ordonné en général de se mortifier; et même le peu de pratiques auxquelles astreignent les lois de l'église, on s'occupe beaucoup moins de les observer, que de les adoucir : on y apporte des tempéramens, des modifications qui, en leur ôtant leur sévérité, en retran-

chent ce qu'elles ont de méritoire; on recherche avec attention, non jusqu'à quel degré on est tenu de se mortifier, mais jusqu'à quel point on peut s'en dispenser. Le secret de la conduite chrétienne paroît être de concilier les commandemens de Dieu avec les plaisirs, et les dissipations du monde; et on croit avoir satisfait aux préceptes, quand, au lieu de les violer ouvertement, on a eu la malheureuse adresse de les éluder.

Après avoir annoncé à ses apôtres la longue suite d'afflictions qui les attend, Jesus-Christ leur promet qu'elles se changeront en joie. La perspective de cette félicité qui devoit remplacer leurs traverses, les animoit, et les soutenoit dans leur pénible et périlleuse carrière. Si nos espérances, disoient-ils, étoient bornées à cette vie transitoire, nous serions les plus misérables des hommes (1); mais nous souffrons sans relâche, et nous ne sommes jamais abattus, parce que nous regardons nos souffrances comme un trésor que nous déposons, à mesure qu'il s'amasse, dans des mains sûres qui nous

(1) Si in hâc vitâ tantùm in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus. 1. *Cor*. XV, 19.

le conservent avec fidélité, et que nous sommes certains de retrouver avec abondance dans le grand jour (1). Si, à l'exemple de ces grands personnages, à chaque tribulation qui nous survient, à chaque chagrin que nous éprouvons, à chaque douleur que nous ressentons, nous élevions nos pensées vers celui qui nous les envoie, loin d'en être abattus, nous en serions comme eux encouragés; loin d'en être attristés, nous en serions consolés; loin d'en murmurer, nous bénirions la main paternelle qui nous éprouve, ou nous châtie, ou nous épure, et qui sait bien mieux que nous ce qui nous est convenable. C'est notre peu de foi qui cause nos foiblesses, nos découragemens, nos afflictions, nos désespoirs dans l'adversité. Aux yeux de la foi, il n'y a d'autre mal que le péché, parce qu'il n'y a que le péché dont elle ne puisse pas faire un bien. Un ancien philosophe trouvoit que le plus beau des spectacles, est le sage aux prises avec le malheur. C'est le chrétien qu'il faut y voir. Quelle différence

(1) Ob quam causam etiam hæc patior, sed non confundor. Scio enim cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem. 2. *Timoth.* 1, 12.

immense entre la sagesse humaine la plus pure, la plus parfaite, et la sagesse chrétienne! L'une fuit les peines, l'autre les recherche; l'une les reçoit quand elles arrivent, l'autre va au-devant et les appelle; l'une se console de les subir, l'autre gémiroit de n'en pas avoir; l'une a pour motif l'impossibilité d'éviter le mal, l'autre est excitée par l'espoir du bien suprême. Ainsi, l'une est patiente par impuissance, l'autre résignée par sentiment; et par conséquent la première pourra quelquefois être tranquille dans les douleurs, la seconde s'y montrera constamment satisfaite et joyeuse.

Jesus-Christ assimile les alternatives de douleur et de joie que doivent éprouver ses apôtres, et après eux, tous ses fidèles disciples, à celles que ressent une mère qui met au monde un fils. Les douleurs de l'enfantement sont vives et aiguës, comme celles qui attendoient les apôtres, et qui sont aussi destinées à un grand nombre de chrétiens; mais les unes et les autres sont d'une durée bien courte, en comparaison des temps qui doivent suivre. Le travail de l'enfantement n'est pas sans danger; le ministère des apôtres les jetoit dans les plus grands périls; et les justes peuvent, dans beaucoup d'occasions, s'y trouver

trouver exposés. Les souffrances sont nécessaires à la délivrance de la femme, qui ne peut devenir mère sans en être atteinte; et nous n'avons pas non plus d'autre moyen d'être délivrés de nos péchés, et de parvenir au salut. Les douleurs de l'enfantement sont désirées et préférées à la stérilité ; de même le vrai chrétien désire avec ardeur de souffrir pour Jesus-Christ : le vrai malheur seroit pour lui de n'en éprouver aucun. Dans son travail pénible, la femme souhaite ardemment d'en voir la fin, pour avoir la satisfaction d'être mère; le disciple de Jesus-Christ sollicite de tous ses vœux la fin de ses épreuves, et attend avec impatience le moment qui les couronnera. Enfin, comme le dit le divin Sauveur, la femme qui a donné au monde un fils, oublie tout ce qu'elle a souffert; elle ne s'occupe plus que de sa joie. Il en sera de même dans le séjour heureux, où nous aurons conduit nos tribulations passagères ; où, comme dit l'apôtre saint Jean, toutes nos larmes ayant été essuyées de la main de Dieu même, nous ne connoîtrons plus ni la mort, ni le chagrin, ni les gémissemens, ni la douleur (1).

(1) Et absterget Deus omnem lachrymam ab oculis eorum ; et mors ultrà non erit, neque luc-

Ayons constamment les yeux fixés sur ce terme de nos vœux, et nous sentirons beaucoup moins les difficultés et les peines qui nous en séparent. Le désir de l'arrivée tempérera la fatigue de la route ; l'espoir du bonheur futur adoucira la douleur des maux présens ; et ces maux, de pénibles et d'affligeans qu'ils étoient, nous deviendront précieux et désirables, quand ils seront le gage et le prix d'une éternelle félicité.

ÉVANGILE

Du quatrième dimanche après Pâques.

Jesus-Christ prédit à ses apôtres qu'il va s'éloigner d'eux, pour leur envoyer le saint Esprit.

JESUS dit à ses disciples : Je vais à celui qui m'a envoyé, et personne d'entre vous ne me demande : Où allez-vous ? Mais parce que je vous ai parlé ainsi, votre cœur est rempli de tristesse. Cependant ce que je vous dis est la vérité. Il est utile

tus, neque clamor, neque dolor erit ultrà. *Apocal.* XXI, 4.

pour vous que je m'en aille; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra point à vous: mais si je m'en vais, je vous l'enverrai; et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice, et touchant le jugement. Touchant le péché, parce qu'ils n'auront pas cru en moi; touchant la jusice, parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus; touchant le jugement, parce que le Prince de ce monde est déjà jugé. J'aurois encore beaucoup de choses à vous dire, mais présentement vous ne pouvez pas les comprendre: mais lorsque cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses futures. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. (*Jean.* XVI, 5 *et* 14.)

EXPLICATION.

Jesus dit à ses disciples : Je vais à celui qui m'a envoyé, et personne d'entre vous ne me demande : Où allez-vous ? Mais parce que je vous ai parlé ainsi, votre cœur est rempli de tristesse. Est-ce, comme le pensent la plupart des

interprètes; un reproche que fait Jesus-Christ à ses apôtres, ou bien, comme le croient plusieurs autres, approuve-t-il le silence qu'ils gardent dans cette circonstance? Sans entrer dans cette question, nous pouvons observer que si c'est un reproche, il est du moins bien doux et bien paternel. C'est une plainte d'amitié et de tendresse; c'est la bonté miséricordieuse du Sauveur qui s'épanche avec ses disciples chéris. En leur faisant ses adieux, il s'efforce de les consoler. Affligés de son absence, ils ne pensent pas, dans la douleur qui les absorbe, à lui demander où il va, à s'informer pourquoi il les quitte; c'est lui qui les y fait penser: il détourne leurs esprits de la tristesse inutile qui les occupoit entièrement, et les porte à la contemplation salutaire des consolations et des encouragemens. L'affliction dont étoient pénétrés les apôtres à l'approche de cette séparation, étoit bien naturelle, et en elle-même elle n'avoit rien que de très-louable; mais leur attachement pour Jesus-Christ étoit encore trop humain, et tenoit trop à sa présence sensible. Il se propose ici, non de leur ôter ce sentiment, mais de l'épurer. En leur donnant dans ses dernières instructions de nouveaux sujets de l'aimer, il leur apprend

la manière dont il veut être aimé. L'amour de charité n'est pas une vaine affection humaine, un mouvement expansif de sensibilité. Ainsi, il devoit être aussi vif dans les apôtres, après que leur divin Maître se seroit séparé d'eux, que lorsqu'ils le possédoient, et qu'ils jouissoient continuellement de sa présence. Mais c'est là ce que leurs cœurs encore charnels ne pouvoient pas sentir, et ce qu'ils ne connurent qu'après qu'ils eurent été éclairés d'abord par Jesus-Christ après sa résurrection, ensuite par l'Esprit saint après l'ascension. Si ce bon Maître leur reproche la tristesse dans laquelle ils sont plongés, son intention n'est pas de l'augmenter; il veut au contraire les consoler, et leur faire sentir combien elle est déplacée. Ils ne doivent s'affliger de son départ, ni pour lui qui va rentrer dans sa gloire, ni pour eux-mêmes, à qui il va en préparer les voies, pour les y amener à sa suite.

Nous n'avons pas été mis à l'épreuve où étoient alors les apôtres, nous ne sommes pas comme eux dans l'incertitude sur le lieu où a dû aller Jesus-Christ; nous n'éprouvons pas leur douleur de son absence; ce qu'ils ignoroient, nous est manifesté. Nous savons que remonté à la droite de son Père, il l'invoque continuel-

lement en notre faveur ; et qu'il n'a cessé d'être notre rédempteur, que pour se rendre notre intercesseur ; nous savons que nos foibles mérites ne peuvent avoir de prix, que par leur réunion avec ses mérites infinis ; mais aussi que ses mérites ne peuvent nous devenir profitables, si nous négligeons de nous les appliquer par les nôtres ; que nos mérites, sans les siens, sont insuffisans ; et que les siens, sans les nôtres, restent étrangers à nous. Instruits de ces grandes et essentielles vérités, savons-nous en profiter ? nous occupons-nous d'unir nos prières à ses prières, nos œuvres à ses œuvres, nos souffrances à ses souffrances, nos satisfactions à sa satisfaction ? Il semble que tout ce qu'il a supporté de travaux pour notre salut, soit une dispense d'y travailler nous-mêmes. La tristesse des apôtres étoit légitime, et cependant Jesus-Christ la reprend. Quel jugement doit-il porter de notre coupable indifférence ?

Cependant ce que je vous dis est la vérité. Il est utile pour vous que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Pour pénétrer plus intimement ses apôtres de ce qu'il va leur annoncer, Jesus-

Christ commence par leur en affirmer spécialement, et avec force, la vérité. Nous le voyons souvent employer cette formule, ou d'autres semblables ; et il est bon d'observer que c'est dans les occasions où il révèle des vérités plus importantes, où il dicte des commandemens plus pénibles. Mais remarquons encore que même dans ces circonstances il ne se permet pas d'employer le serment. Il nous présente continuellement l'exemple de ce dont il avoit donné le précepte (1) ; il affirme souvent, il ne jure jamais. Formé sur ce modèle, le chrétien s'abstient constamment des expressions qui offrent des formes de jurement. Il ne faut pas croire cependant que tout serment soit par lui-même et essentiellement criminel ; c'est une erreur où sont tombés quelques-uns de ceux qui se sont séparés de l'église. Quand on s'est révolté contre

(1) Ego autem dico vobis, non jurare omninò, neque per cœlum, quia thronus Dei est ; neque per terram, quia scabellum est pedum ejus ; neque per Jerosolymam, quia civitas est magni Regis ; neque per caput tuum juraveris, quia non potes unum capillum album facere, aut nigrum. Sit autem sermo vester, est, est. Non, non. Quod autem his abundantius est, à malo est. *Matth.* v, 34, 35, 36 et 37.

l'autorité sacrée que Dieu a établie pour fixer la foi, et rendre sa loi invariable, il n'est plus resté d'autre règle qu'une imagination aveugle; et on est nécessairement, tantôt entraîné à méconnoître les saintes vérités, tantôt emporté à les outre-passer. Ce qu'interdit le commandement divin, ce n'est pas précisément de jurer; c'est de jurer en vain; c'est-à-dire, ou de profaner la sainteté du serment par le mensonge, ou de prostituer sa dignité à des choses légères ou mauvaises. L'autorité a droit de le prescrire, et par conséquent ses sujets ont le devoir de le prononcer sur ses ordres. Il est outre cela d'autres occasions où il est permis, et le grand Apôtre nous en donne plusieurs fois l'exemple, lorsqu'écrivant à ses disciples, il prend Dieu à témoin de son amour pour eux, et de son zèle pour leur salut (1). Le Seigneur nous instruit par le prophète Jérémie, des conditions qu'il

(1) Testis enim mihi est Deus..... quòd sine intermissione memoriam vestrî, facio semper in orationibus meis. *Rom.* 1, 9 *et* 10.

Ego autem Deum testem invoco in animam meam, quòd parcens vobis non veni ultrà Corinthum. II. *Cor.* 1, 23.

Testis enim mihi est Deus, quomodò cupiam omnes vos in visceribus Jesu-Christi. *Philip.* 1, 8.

exige pour qu'un serment soit légitime; c'est qu'il soit fait avec vérité, avec jugement, avec justice (1). Avec vérité, pour ne pas appeler l'Etre essentiellement vrai, en témoignage du monsonge; avec justice, ne jurant que ce qui est équitable et honnête; avec jugement, en faisant précéder le jurement d'une mûre et prudente réflexion qui repousse le serment léger et inutile, et qui soit le garant de sa vérité et de sa justice; avec vérité, parce que la véracité suprême abhorre le serment faux; avec justice, parce que la sainteté infinie réprouve le serment inique; avec jugement, parce que la sagesse éternelle condamne le serment téméraire, et le serment superflu.

Considérons l'extrême bonté avec laquelle le divin Sauveur daigne compatir à l'affliction de ses apôtres, et s'occuper de leur consolation. Voulant les prévenir de son absence prochaine, et leur faire part des motifs qui l'y engageoient, il pouvoit leur prédire que la rédemption du genre humain étant près

(1) Et jurabis: Vivit Dominus in veritate, et in judicio, et in justitiâ. *Jerem.* IV, 2.

d'être consommée, sa mission alloit expirer, et que la terre n'ayant plus rien qui le retînt, il étoit temps qu'il retournât prendre sa place à la droite de son Père; mais cette déclaration, qui eût pu satisfaire leurs esprits, n'eût pas consolé leurs cœurs; ils auroient connu plus clairement la convenance et la justice de son départ; ils n'en auroient pas senti moins vivement la douleur. Ce Maître plein de condescendance se proportionne à leur foiblesse, se prête à leurs idées encore grossières et charnelles; il ne leur parle que de leur propre intérêt; il se contente de les assurer que son éloignement leur sera avantageux. Sa présence les avoit instruits; son absence devoit les perfectionner; continuellement autour de lui, se reposant de tout sur lui, ils n'avoient occasion, ni d'essayer, ni d'exercer leur force; ils étoient comme des enfans timides sous la main qui les élève, qui n'ont, ni le courage d'entreprendre, ni la force d'exécuter, et qui, pour se rendre capables des choses auxquelles ils sont destinés, ont besoin d'être abandonnés au moins quelque temps à eux-mêmes.

Mais, que dis-je? Réformons cette

erreur. Jamais la bonté infinie de Jesus-Christ ne devoit abandonner ses chers apôtres à eux-mêmes. S'il les quitte, il se fera remplacer par un autre lui-même; il leur enverra un consolateur aussi grand, aussi puissant, aussi compatissant, aussi bienfaisant que lui, Dieu comme lui; qui restera constamment avec eux, qui les suivra dans tous les lieux où les transportera leur ministère, qui les éclairera, les soutiendra, les animera, les fortifiera continuellement; qui, après eux, continuera d'assister les successeurs qui les perpétueront. Jesus-Christ appelle l'Esprit saint, qu'il doit envoyer à ses apôtres, le Consolateur, parce que c'est sous ce point de vue qu'il veut en ce moment le leur faire considérer. Ils ne comprenoient pas encore pleinement ce qu'il leur disoit, et dans le fort de leur tristesse ils ne concevoient pas qu'aucun autre pût jamais les consoler de la perte d'un tel maître; mais ils le comprirent parfaitement, lorsqu'après sa résurrection, Jesus-Christ leur eût développé le plan de la Providence, et l'économie de la religion. Nous les voyons aujourd'hui accablés de douleur à la seule annonce de sa séparation; et lorsqu'elle s'effectuera dans quelques semaines, ils en seront trans-

portés de joie (1). Mais dans ce court intervalle, ils auront vu beaucoup d'événemens; ils auront reçu beaucoup de leçons; ils connoîtront alors quel est ce maître nouveau que Jesus-Christ se substituera, ce consolateur qu'il leur enverra; ils seront instruits et convaincus de la double nécessité que Jesus-Christ les quitte, et que le saint Esprit vienne tenir sa place au milieu d'eux.

Il étoit dans les décrets éternels que le divin Sauveur remontât dans les cieux avant que le saint Esprit en descendît, et que la première de ces deux missions fût terminée avant que la seconde s'ouvrît. L'arrivée du saint Esprit avoit pour objet de consommer le grand ouvrage que Jesus-Christ avoit commencé, d'établir la religion qu'il avoit fondée. Il devoit venir se placer au milieu de l'église pour continuer de la régir, comme avoit fait Jesus-Christ pendant sa vie, afin que dans aucun temps elle ne fût privée de la présence et de l'assistance de Dieu. Ainsi, dans les vues de la Sagesse suprême, le

---

(1) Et factum est, dùm benediceret illis recessit ab eis, et ferebatur in cœlum. Et ipsi adorantes regressi sunt in Jerusalem cum gaudio magno. *Luc.* XXIV, 51 *et* 52.

départ de Jesus-Christ étoit nécessaire à la venue du saint Esprit ; il falloit qu'il retournât auprès de son Père pour l'envoyer, et qu'il lui laissât la terre pour qu'il vint l'occuper. C'est ce que déclare Notre-Seigneur à ses apôtres. Tant qu'il restera avec eux, ils n'auront pas le saint Esprit ; ils ne posséderont point les dons admirables qu'il doit apporter, ni les dons extérieurs nécessaires pour autoriser et accréditer leur mission, ni les dons intérieurs qui seuls peuvent les rendre capables de la remplir. Mais rentré dans les cieux, Jesus-Christ en fera partir aussitôt ce Consolateur puissant, accompagné du brillant cortège de tous ces dons précieux. En descendant dans eux, l'Esprit saint les en remplira : il les pénétrera intérieurement de la sagesse, qui, les détachant de toutes les pensées, de toutes les affections terrestres, ne leur laissera de goût que pour les choses de Dieu ; de l'intelligence, qui, répandant sa lumière dans leurs esprits, leur découvrira toutes les vérités célestes ; de la science, qui, en leur enseignant la route qu'ils doivent suivre, leur en fera connoître les obstacles ; du conseil, qui, les dirigeant dans cette route difficile, leur en fera éviter les dangers ; de la force, qui, les rendant

supérieurs à toute terreur, à toute résistance, leur fera braver et vaincre tous les ennemis de Jesus-Christ ; de la piété, qui, les attachant entièrement au service de Dieu, leur fera recevoir avec une joie religieuse tous les maux qu'ils auront à essuyer ; de la crainte, qui, leur inspirant un saint respect, les retiendra constamment dans la pratique de la loi qu'ils doivent enseigner. Ces sept dons, que l'Esprit saint répandra dans les apôtres au jour de la Pentecôte, il les communiquera encore dans toute la suite des siècles à ceux qui le recevront dans son sacrement. Mais à ces grâces internes et invisibles, il en ajoutera encore, particulièrement pour les apôtres, d'autres visibles et frappantes qui leur seront propres, et qui seront relatives à la mission dont ils seront chargés. Il leur faudra une lettre de créance de leur ambassade auprès du genre humain ; ce sera le don des miracles : ils auront besoin d'interprètes de toutes les nations qu'ils seront chargés d'instruire ; ce sera le don des langues. A ces caractères que leur aura imprimés l'Esprit saint, ils se feront reconnoître par l'univers entier et par toutes les générations futures, comme les envoyés du Très-Haut. Voilà à quoi le re-

tour de Jesus-Christ dans les cieux leur est nécessaire ; voilà la consolation qu'il leur annonce de son absence, le dédommagement qu'il leur promet de sa perte.

Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice, et touchant le jugement. Touchant le péché, parce qu'ils n'auront pas cru en moi ; touchant la justice, parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus ; et touchant le jugement, parce que le Prince de ce monde est déjà jugé. Le saint Esprit venoit dans le monde pour le combattre, le confondre, le désabuser de ses fausses et funestes préventions, lui montrer la vérité, et le convaincre de tout ce qu'il lui est utile de croire. Notre-Seigneur rapporte à trois points principaux les choses dont le saint Esprit doit convaincre le monde.

D'abord il doit donner au monde la conviction du péché ; et Jesus-Christ explique que le péché dont il parle est de ne pas croire en lui. C'est ce qu'opéra en effet l'Esprit saint par le ministère des apôtres, en répandant la foi sur la terre, et en amenant à la connoissance et à la croyance du vrai Dieu toutes les nations. Le monde reconnut enfin le péché de

l'incrédulité, lorsque vaincu par la seule arme de la persuasion, il déposa la sienne, se soumit à la religion que pendant trois siècles il avoit persécutée, et adora le Dieu qu'il avoit si long-temps blasphémé. Hélas! nous rappelons avec une douce satisfaction ce magnifique prodige de la conversion du monde à la foi chrétienne; ne seroit-il pas redevenu nécessaire dans nos malheureux jours, que le saint Esprit descendit une seconde fois visiblement sur la terre, pour la convaincre de nouveau du péché de son incrédulité? Ce n'est plus, comme autrefois, pour aller adorer de fausses divinités, que l'on abandonne les autels du vrai Dieu. Plus audacieuse et plus criminelle encore, l'incrédulité moderne voudroit bannir de la terre tout culte, toute religion, tout Dieu. Fier de quelques progrès dans les sciences, et d'un petit nombre de connoissances qu'il a ajoutées à celles que lui avoit transmises les siècles précédens, le dix-huitième siècle ose citer au tribunal de sa raison les vérités révélées, et soumettre à son jugement ce qui fut l'objet des profonds respects de tous les âges qui l'ont devancé. Enorgueillie de ses déplorables succès, l'incrédulité menace d'envahir le monde entier; et elle

nous feroit trembler sur la religion elle-même, si nous ne savions que la religion est fondée sur la parole divine. Réservés à ce déplorable temps, qui semble être celui qu'a prédit le Sauveur, où il sera accordé à des prophètes de mensonge de prévaloir au point d'induire en erreur même les élus, s'il étoit possible (1), craignons de devenir les victimes de ce monstre, dont la rage a déjà dévoré tant d'autres personnes. Attachons-nous fermement à la foi de nos pères, pour ne pas être entraînés par ce torrent qui, après avoir brisé la digue sacrée qui le contenoit, s'est répandu avec fureur, ravageant et emportant tout ce qui se trouve sur son passage; opposons-nous de toute la force qui nous a été accordée, à ses épouvantables dévastations. Ministres du Seigneur, tribu sainte, milice sacrée, à qui la garde du sanctuaire est confiée, défendez-le avec vigueur contre les terribles attaques que lui livre l'incrédulité. Et vous, peuple fidèle, tandis que vos pasteurs combattront avec un géné-

(1) Surgent enim pseudochristi, et pseudoprophetæ; et dabunt signa magna, et prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi. *Matth.* XXIV, 24.

reux courage les combats du Seigneur, élevez vers le ciel des mains pures, pour en faire descendre sur eux les bénédictions qui les feront triompher ; appelez par vos vœux cet Esprit de force qui, déjà une fois, a soumis le monde à la foi : son secours tout-puissant est redevenu aussi nécessaire qu'il l'étoit alors.

Un second effet de la descente du saint Esprit, a été de convaincre le monde touchant la justice. Dans le style de l'écriture, le mot justice n'exprime pas toujours cette vertu particulière qui consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient ; il signifie souvent, et spécialement en cet endroit, la justification, qui est la réunion de toutes les vertus. L'Esprit saint, qui a éclairé le monde sur son incrédulité, en lui donnant la foi, lui a aussi apporté sur la justification de nouvelles lumières, en lui faisant connoître une morale supérieure à tout ce qui lui avoit jamais été présenté. Sans doute, avant sa venue, il existoit déjà parmi les nations quelques principes moraux, soit qu'ils fussent des vestiges des anciennes communications avec la Divinité, que le cours des siècles n'avoit pu détruire, soit que la main bienfaisante du Créateur les eût gravés si profondément dans le cœur

humain, qu'il étoit impossible qu'ils s'effaçassent entièrement. Mais, comme l'avoit prédit le roi prophète, Dieu a envoyé son Esprit, et le monde moral a été créé, et la terre étonnée a vu renouveler sa face (1). A cette morale imparfaite, qui ne présentoit qu'un petit nombre de préceptes généraux épars çà et là dans les écrits de quelques philosophes, a été substitué un code universel de préceptes, qui comprend toutes les vertus, embrasse tous les devoirs, atteint sur tous les points la perfection, et ne la passe jamais. Cette morale bornée, qui ne pouvoit être connue que de la classe peu nombreuse des hommes éclairés, et qui surpassoit l'intelligence du vulgaire, a fait place à une morale universelle, qui est à la portée de tous les esprits, dont l'homme de génie admire la profondeur, et où l'homme borné trouve avec plaisir sa simplicité. Au lieu de cette morale sans autorité, qui ne pouvoit donner que des conseils, le monde possède une morale qui a toute la force de la loi, et qui, tombant du ciel, écrase de son poids tout ce qui oseroit lui résis-

(1) Emittes Spiritum tuum, et creabuntur : et renovabis faciem terræ. *Psalm.* CIII, 30.

ter. De cette morale incertaine, qui dans les écoles de la philosophie étoit un sujet continuel de disputes, le monde a passé à une morale fixe et précise, dont une autorité infaillible, perpétuellement subsistante, détermine l'étendue et les limites. Pour cette morale impuissante, qui n'offroit que des intérêts passagers, et qui devoit conséquemment être violée toutes les fois qu'elle contrarioit de plus grands intérêts, ou réels, ou imaginaires, le monde a reçu une morale appuyée sur les plus puissans motifs qui meuvent les hommes, et sur des intérêts toujours infiniment supérieurs à ceux qui peuvent porter à l'infraction. Cette morale vicieuse, qui autorisoit les passions les plus dangereuses, élevoit des temples à l'impudicité, mettoit la vengeance au rang des vertus, arrosoit de sang humain les autels, a disparu devant une morale pure, qui captive toutes les passions, écrase tous les vices, et à laquelle ses plus ardens ennemis n'ont jamais osé intenter le reproche, non-seulement de favoriser, mais de souffrir le plus léger mal. En un mot, entre la morale de l'univers païen, et celle de l'univers régénéré par l'Esprit saint, il y a toutes les différences qui doivent nécessairement être entre

une morale humaine et une morale divine. Jesus-Christ avoit commencé ce grand ouvrage, d'éclairer et de convaincre le monde touchant la justification, l'Esprit saint l'a consommé ; il avoit posé les fondemens, l'Esprit saint a élevé l'édifice ; il avoit dans le cours de sa mission établi les principes, c'est l'Esprit saint qui les a répandus, et qui les a fait adopter par l'univers.

Un troisième point, sur lequel l'Esprit saint a instruit et convaincu le monde, est le jugement. Elle ne s'étoit pas encore effacée dans la mémoire des hommes, la loi primitive qui les soumet tous à un jugement sévère ; le paganisme même reconnoissoit des juges des enfers, qui examinoient la vie de tous ceux qui y descendoient : mais cette terrible et salutaire vérité, universellement obscurcie par des fables, étoit encore contredite par quelques sectes philosophiques, et rendue incertaine dans presque toutes. L'Esprit saint est descendu, et l'a fait connoître aux hommes dans toute sa pureté, la leur a fait sentir dans toute sa force. Il a fait retentir dans tout l'univers, par la voix de son grand Apôtre, cette maxime redoutable : il est prescrit à tous les hommes une mort, et ensuite

un jugement (1). Qu'auroit donc la mort de si terrible, si elle étoit uniquement le passage de l'être au néant? Mais l'Auteur de la nature a placé dans nos cœurs un sentiment plus fort que nous, et contre lequel nos plus profondes réflexions ne peuvent nous rassurer, pour nous faire craindre, non la mort en elle-même, mais ses épouvantables suites. Je vois expirer un malheureux : déjà il a été cité, jugé, exécuté; et je me dis : Aujourd'hui c'est lui, demain ce sera moi (2). Et quel sera donc ce jugement, qu'au sortir de notre corps notre ame ira subir? Pécheurs, Jesus-Christ vous le déclare ici; c'est celui qui a été prononcé, qui s'exécute, qui s'exécutera éternellement sur le Prince de ce monde. Pensée horriblement effrayante, mais en même temps profondément salutaire! Plus elle répugne à notre esprit, plus nous devons la méditer. Quel préservatif plus efficace contre le péché, que la contemplation de ses affreuses conséquences? Quelle arme plus puissante pour repousser la

(1) Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium. *Hebr.* IX, 27.

(2) Memor esto judicii mei : sic enim erit et tuum; mihi heri, et tibi hodiè. *Eccli.* XXXVIII, 23.

tentation, que la comparaison de la satisfaction momentanée qu'elle procure, avec l'éternité de tourmens qu'elle entraîne?

J'aurois encore beaucoup de choses à vous dire, mais présentement vous ne pourriez pas les comprendre. Admirons la bonté et la prudence du divin Sauveur : il met ses leçons à la portée de ses apôtres; il les proportionne à leur mesure. Soit qu'à raison de la tristesse qui inondoit leurs cœurs, ils ne fussent pas en état de l'entendre, soit que leur peu d'intelligence, et leurs pensées encore charnelles et grossières les rendissent incapables de le comprendre, Jesus-Christ, qui connoissoit bien mieux qu'eux-mêmes l'étendue et la nature de leurs esprits, juge convenable de remettre à un autre temps les instructions plus profondes et plus difficiles, qu'il a encore à leur donner. Ce sera après sa résurrection, lorsqu'il aura fortifié leur foi par ce grand prodige, et que, dissipant le nuage qui obscurcit leur intelligence, il leur aura fait connoître le sens des écritures, l'objet des prophéties; ce sera alors qu'il jettera dans leurs esprits les grandes vérités qu'ils seront devenus capables de recevoir. Nous le voyons en effet, et le

texte sacré nous le fait positivement observer, dans l'intervalle qui s'écoula entre sa sortie du tombeau, et son retour dans les cieux, conversant souvent avec ses apôtres, et les entretenant de ce qui concerne le royaume de Dieu (1). Ce royaume de Dieu, c'est son église, dont il alloit leur confier, sous la direction du saint Esprit, l'établissement, la propagation et le gouvernement. Avant de la remettre à leur sollicitude, il leur en développa l'économie, leur en traça la discipline, leur en dicta les règles. Ce fut, selon les saints pères, dans ces apparitions qui suivirent sa résurrection, qu'il institua plusieurs sacremens, et qu'il établit diverses saintes pratiques, dont le précepte primitif ne nous est pas connu; mais qui, étant en vigueur dès le temps des apôtres, l'ont certainement pour auteur.

Cette sage indulgence du Sauveur pour la foiblesse de ses apôtres, est une leçon importante pour tous ceux qu'il a chargés de l'instruction de leurs frères : ils

(1) Quibus et præbuit seipsum vivum post passionem suam in multis argumentis, per dies quadraginta apparens eis, et loquens de regno Dei. *Act.* 1, 3.

doivent la proportionner à l'intelligence de leurs auditeurs; l'accommoder à leurs dispositions. Ce n'est pas seulement un ministère de charité que Jesus-Christ leur confie, c'est aussi un ministère de prudence. Toute semence ne convient pas à toute terre, ni toute instruction à tout esprit. Le cultivateur inexpérimenté, qui, dans un terrain foible et léger, sème des plantes qui demandent des terres grasses et fortes, n'en retire aucun fruit. Quel succès peut attendre le ministre de la parole, dont les discours sont au-dessus de l'intelligence de ses auditeurs; qui leur présente des vérités qu'ils ne peuvent concevoir; qui emploie des expressions qu'ils ne sont pas en état d'entendre? Il doit d'autant moins espérer la bénédiction de Dieu, que c'est presque toujours l'orgueil qui emporte à ces discours trop relevés pour la capacité du vulgaire. On cherche, non le bien de ceux que l'on instruit, mais sa propre satisfaction; on travaille, non à gagner des ames à Dieu, mais à s'attirer des éloges; on désire, non de faire valoir pour le ciel le talent qu'on a reçu, mais de faire briller dans le monde ceux dont on se croit pourvu. Ce sont-là ces coupables pasteurs d'Israël, que le saint Esprit, par la bouche d'Ezé-

chiel, frappe de ses anathèmes; qui, au lieu de paître leurs troupeaux, se repaissent eux-mêmes d'une vaine fumée de louanges (1). Qu'ils considèrent le grand Apôtre vis-à-vis de ses chers Corinthiens encore foibles, commençant par leur donner le lait de la parole; nourriture propre à leur foi qui est dans l'enfance, et réservant à d'autres temps la nourriture plus substantielle, qu'ils ne seroient pas en état de supporter (2). Ou plutôt qu'ils contemplent le Prince et le Modèle des pasteurs. Comme ses paroles doivent être la leçon de tous les hommes, elles sont à la portée de tous; ses comparaisons sont constamment tirées des objets les plus communs; toute la sublimité de ses discours est dans la substance des choses qu'il enseigne; il révèle à la terre les plus admirables vérités d'une manière simple et presque triviale. Quel autre annonça jamais d'aussi grandes choses d'un ton aussi familier et aussi naturel? Cette simplicité de ses expres-

---

(1) Væ pastoribus Israël, qui pascebant semetipsos. *Ezech.* XXXIV, 2.

(2) Tanquàm parvulis in Christo, lac vobis potum dedi, non escam: nondùm enim poteratis; sed nec nunc quidem potestis: adhuc enim carnales estis. *Cor.* III, 1 *et* 2.

sions forme un contraste frappant avec la magnificence de ses œuvres. Dans ses actions, c'est un Dieu qui déploie toute sa puissance; dans ses paroles, c'est encore un Dieu, qui, par un effort de bonté, plus étonnant peut-être, se rabaisse à la mesure des créatures qu'il daigne instruire.

Mais lorsque cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. Jesus-Christ avoit commencé à disposer ses apôtres aux grandes fonctions auxquelles il les dest.noit; pendant le peu de temps qu'il lui restoit à passer sur la terre, il devoit continuer de les y former. Mais c'étoit à l'Esprit saint qu'il étoit réservé de les en rendre entièrement capables, et de les élever au niveau de leurs hautes destinées. Ce ne sera point par de longues instructions, par de profondes méditations, par des études pénibles, qu'il leur donnera les vastes connoissances nécessaires à leurs fonctions si multipliées et si difficiles; en un moment il fera des apôtres les docteurs les plus profonds que le monde ait jamais connus. Pour renouveler l'univers par leur ministère, il commencera par les transformer eux-mêmes en des hommes nouveaux; ils seront son pre-

mier miracle. Ces hommes si bornés, qui, peu de semaines auparavant, ne comprenoient pas les paroles les plus simples de leur divin Maître, aussitôt qu'ils ont reçu le saint Esprit, vont audacieusement à Jérusalem disputer contre les plus habiles docteurs de la loi; dans la Grèce, à Rome, sur toute la terre, contre les plus savans philosophes: ils les étonnent de leur érudition, ils les confondent par la force de leurs raisonnemens. Quelle est cette puissance de parole, subitement arrivée à ces pauvres et simples pêcheurs? Aux premières prédications de Pierre, trois mille, cinq mille sont convertis. Et ce ne sont-là que les prémices de leurs succès. Dans tout l'univers leur voix va retentir (1): dans les Indes, au fond des déserts de la Scythie, sur les sables brûlans de l'Ethiopie, dans l'aréopage, jusque dans le palais des Césars, par-tout elle formera des saints. Non, d'aussi éclatantes merveilles ne peuvent être l'ouvrage des hommes. Je reconnois la voix du Seigneur, dans toute sa force, dans toute sa magnificence; c'est-là cette voix puis-

(1) In omnem terram exivit sonus eorum; et in fines orbis terræ verba eorum. *Psalm.* XVIII, 5.

sante qui brise les cèdres du Liban (1). Ne soyez en peine, avoit dit le divin Sauveur à ses apôtres, ni de ce que vous direz, ni comment vous parlerez; ce ne sera pas vous qui parlerez, mais ce sera l'Esprit du Père céleste qui parlera en vous (2). Ce sera cet Esprit vivificateur qui donnera à leurs paroles la force, à leurs auditeurs la persuasion.

Il leur enseigne toute vérité. Ne prenons pas cette expression dans son sens strict et le plus étendu. Toutes les vérités sans exception nous seront révélées dans la vie heureuse vers laquelle nous tendons, et où dans Dieu que nous verrons face à face, nous verrons tout clairement et sans nuage. Mais une connoissance aussi universelle n'appartient point à cette vie. Il est des vérités placées au-dessus de toute intelligence humaine, et auxquelles il nous est défendu d'aspirer. Et même par rapport à celles que Dieu a mises à notre

---

(1) Vox Domini in virtute; vox Domini in magnificentiâ. Vox Domini confringentis cedros; et confringet Dominus cedros Libani. *Psalm.* XXVIII, 4 *et* 5.

(2) Nolite cogitare quomodò, aut quid loquamini...... Non enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri, qui loquitur in vobis. *Matth.* X, 19 *et* 20.

portée, nous ne pouvons pas prétendre à les embrasser toutes; il n'a été donné à aucun esprit humain une aussi vaste étendue. L'Esprit saint enseigne aux apôtres toute vérité qui leur sera utile, d'abord pour eux-mêmes, et pour diriger leur propre conduite; ensuite pour le genre humain, qu'ils doivent instruire, et pour les éclairer et les soutenir dans la vaste et pénible carrière qu'ils vont parcourir. Il préserve de toute erreur leurs personnes et leurs instructions.

Cet enseignement si précieux n'a pas fini avec les apôtres. Ils ont péri, mais leur ministère subsiste; et tant qu'il durera, l'Esprit saint continuera de l'instruire. C'est lui qui par eux a fondé l'église; c'est encore lui qui la conserve par leurs successeurs; jusqu'à la consommation du siècle, ce sera toujours lui qui la maintiendra par les pasteurs, qu'il ne cessera de renouveler et d'éclairer. Ses salutaires instructions, son assistance tutélaire se perpétueront d'âge en âge, et suivront de génération en génération les successions d'évêques qui se remplaceront sur les sièges apostoliques. Ce que disoient les apôtres dans le premier des conciles, les pères de tous les conciles généraux le répéteront avec la même confiance et le

même droit ; il a plu au saint Esprit et à nous (1). Mais ce n'est qu'avec les légitimes successions des apôtres que se trouve le saint Esprit ; tandis qu'il les assiste de son influence, il accable de ses anathèmes les sectes de tout genre, hérétiques, schismatiques, qui ont eu le malheur de s'en séparer.

Il y a cependant sur cette assistance continue de l'Esprit saint, une observation importante à faire. Elle n'est pas absolument la même que du temps des apôtres. Par ses divines inspirations il garantissoit chacun d'eux de l'erreur ; maintenant c'est le corps entier des premiers pasteurs que son influence en préserve. L'infaillibilité étoit l'apanage personnel de chaque apôtre ; elle est la prérogative de l'universalité de leurs successeurs. Ce n'est plus l'évêque, c'est l'épiscopat qui est infaillible ; mais il jouit de ce privilège nécessaire au maintien de la foi catholique, soit que rassemblé en commun, il publie ses sacrés décrets, soit que dispersé il adhère à ceux qui ont été prononcés par son chef ou par ses conciles particuliers, et les corrobore de son suf-

(1) Visum est enim Spiritui sancto, et nobis. *Act.* XV, 28.

frage. Luther étoit déjà foudroyé des anathèmes lancés contre lui, par Léon X, auquel s'étoient réunis tous les évêques catholiques, quand le concile de Trente prononça sa condamnation; et les novateurs, qui, marchant sur ses traces, osent demander un concile qui juge leur doctrine, ne peuvent ignorer qu'elle est déjà jugée et condamnée par l'irréfragable autorité de l'église et du saint Esprit.

Ce ne sont pas seulement les apôtres, ce ne sont pas seulement leurs successeurs que l'Esprit saint doit instruire. Chrétiens de tout état, cette promesse du divin Sauveur vous regarde comme eux. Toutes les vérités qu'il vous est nécessaire de connoître, l'Esprit saint vous les enseignera; et il ne se bornera pas à vous en donner une connoissance spéculative, en éclairant vos esprits pour les connoître, il échauffera vos cœurs pour les chérir, il soutiendra vos volontés pour les pratiquer. Pensées salutaires, pieux désirs, saints mouvemens, affections louables, résolutions fortes, discours édifians, actions méritoires, tout bien est produit en vous par le saint Esprit; aucun bien ne peut être produit que par lui. Qui possédera votre science, ô mon Dieu, si ce n'est celui à qui vous aurez donné votre

sagesse, et sur qui vous aurez envoyé votre Esprit du haut des cieux (1)? Adressons-nous donc avec une religieuse confiance, à cet Auteur de tout don parfait. Ce n'est que par nos prières que nous mériterons qu'il descende sur nous. Ce fut ainsi, ce fut en l'invoquant, que Salomon obtint qu'il lui fût donné (2); et nous lisons au livre sacré qui contient l'histoire des apôtres, que retirés dans le cénacle, ils se préparèrent à le recevoir, et l'attirèrent sur eux, en persévérant unanimement dans l'oraison (3).

Car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses futures. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Jesus-Christ engendré par son Père, envoyé par lui sur la terre, avoit formellement déclaré que sa doctrine n'étoit pas la sienne, mais celle de son Père; que celui qui parle de lui-même, cherche

(1) Sensum autem tuum quis sciet, nisi tu dederis sapientiam, et miseris Spiritum sanctum tuum de altissimis? *Sap.* IX, 17.

(2) Optavi, et datus est mihi sensus: et invocavi, et venit in me Spiritus sapientiæ. *Sap.* VII, 7.

(3) Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione. *Act.* I, 14.

sa propre gloire ; mais que quiconque cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est véridique, et ne connoît point l'injustice (1). C'est dans le même sens que doit s'entendre ce que dit ici le divin Sauveur, de l'Esprit saint. Cet Esprit divin procède du Père et du Fils ; il est envoyé aux hommes par le Fils, comme le Fils l'avoit été par le Père. Ainsi, la doctrine qu'il leur enseigne n'est pas proprement la sienne ; c'est la doctrine du Fils qui étoit celle du Père. Il reçoit de ce qui est au Fils, comme le Fils a reçu de ce qui est au Père. Ce que Jesus-Christ avoit annoncé à son siècle, l'Esprit saint continue de le prêcher à tous les siècles suivans. La Trinité toute entière concourt à notre instruction ; c'est le même enseignement descendu du Père céleste, apporté par le Fils, perpétué par le saint Esprit. Il fait, cet Esprit divin, retentir dans l'église sa voix puissante, par la bouche des premiers pasteurs qui sont ses organes ; mais il ne fait que répéter,

(1) Mea doctrina non est mea, sed ejus, qui misit me.... An ego à me ipso loquar. Qui à semetipso loquitur, gloriam propriam quærit. Qui autem quærit gloriam ejus, qui misit eum, hic verax est, et injustitia in illo non est. *Joan.* VII, 16, 17 *et* 18.

comme le dit notre évangile, ce qu'il a entendu. Ses décisions sacrées ont pour objet unique d'expliquer, de développer, de répandre, de fixer les oracles du divin Sauveur. Jesus-Christ et l'Esprit saint ne sont qu'un même maître; l'évangile et les conciles qu'une seule loi. Hérétiques, vous vous vantez de vous attacher uniquement à la pure doctrine évangélique. Vous ne la possédez pas, puisque vous n'avez point parmi vous l'Esprit saint chargé de l'enseigner, et de la déterminer. Et vous, fidèles enfans de l'église catholique, comprenez combien sont admirables les enseignemens qu'elle vous donne. Les pasteurs dont vous les tenez ne parlent pas d'eux-mêmes; ce qu'ils vous annoncent est ce que l'Esprit saint leur a inspiré, ce qu'il avoit entendu de Jesus-Christ, ce que Jesus-Christ tient de son Père.

L'objet de la mission du Fils de Dieu avoit été de glorifier son Père; c'est-à-dire, de faire connoître aux hommes la nature de Dieu méconnue, son unité oubliée, sa miséricorde dédaignée, sa justice bravée, sa sainteté profanée par un culte criminel et infame. L'objet de la misssion du saint Esprit est de glorifier le Fils; c'est-à-dire, de nous apprendre

à adorer sa divinité, à chérir son humanité, à admirer ses merveilles, à reconnoître ses bienfaits sans nombre, à suivre son incomparable loi. Ce n'est pas Jesus-Christ qui a besoin d'être glorifié; c'est nous, pour qui c'est tout-à-la-fois un devoir et un bonheur de le glorifier. Un devoir, parce qu'il le prescrit; un bonheur, parce qu'il le récompense : un devoir sur la terre, un bonheur dans le ciel. L'église militante glorifie Jesus-Christ par ses œuvres; l'église triomphante, par ses continuelles acclamations. C'est notre route et notre terme; c'est notre destination du temps et de l'éternité.

ÉVANGILE

Du cinquième dimanche après Pâques.

Jesus-Christ prescrit la prière. Il est près de retourner à son Père.

JESUS dit à ses disciples : En vérité, en vérité je vous le dis; si vous demandez à mon Père quelque chose en mon nom, il vous l'accordera. Jusqu'à présent vous

n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, et votre joie sera parfaite. Je vous ai dit toutes ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus avec obscurité; mais où je vous annoncerai avec clarté ce qui concerne mon Père. En ce temps-là vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que je prierai mon Père pour vous; car mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde : de nouveau je vais quitter le monde, et aller à mon Père. Ses disciples lui dirent : Vous nous parlez maintenant avec clarté, et vous n'employez point de paraboles. Nous savons à présent que tout vous est connu, et qu'il n'est pas besoin que personne vous interroge; et par cette raison nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. (*Jean* XVI. 23 *et* 30).

EXPLICATION.

Jesus dit à ses disciples : En vérité, en vérité je vous le dis; si vous demandez à mon Père quelque chose en mon nom, il vous l'accordera. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en

mon nom. Demandez, et vous recevrez, et votre joie sera parfaite. Ce n'est pas seulement à ses apôtres que Jesus-Christ adresse cette exhortation ; elle doit retentir dans tous les pays et dans tous les siècles où son nom sera invoqué : elle s'étend à tout ce qui doit jamais exister de chrétiens. Nous en sommes l'objet autant que les apôtres. Magnifique promesse ! qu'il n'appartenoit qu'à un Dieu de faire, parce que lui seul peut l'accomplir. Tout, sans exception, sans restriction, tout ce que nous demanderons au nom de Jesus-Christ nous sera accordé. Il donne à sa munificence toute l'étendue de nos vœux. Tel est l'effet infaillible de la prière. Les pères n'ont pas craint de comparer sa force irrésistible, à celle de la parole toute-puissante de Dieu. Ils lui trouvent même une sorte de supériorité. Dieu n'exerce son pouvoir que sur des créatures. La prière agit sur Dieu même, et, ce que nous n'oserions dire, si l'Esprit saint n'avoit consacré cette expression, Dieu obéit à la voix de l'homme (1).

Si la prière est un moyen certain de salut, elle en est aussi le moyen néces-

(1) Obediente Domino voci hominis. *Jos.* x, 14.

saire. Nous avons dans notre religion deux vérités essentielles et fondamentales : nous ne pouvons nous sauver que par la grâce ; nous ne pouvons obtenir la grâce que par la prière. Prétendre atteindre le ciel par nos propres forces, ou compter sur le secours divin sans l'implorer, sont deux présomptions également criminelles et extravagantes. La même voix qui a dit : Sans moi vous ne pouvez rien faire (1), a dit aussi : Il faut toujours prier, et n'y jamais manquer (2). Et puisque la grâce est un besoin, la prière est nécessairement un devoir ; devoir essentiel qui n'admet, ni excuse, ni supplément. Toutes les autres pratiques peuvent devenir impossibles. Il n'existe pas de circonstance où le cœur de l'homme ne puisse s'élever vers Dieu. Tous les autres devoirs peuvent être remplacés : le jeûne, par l'aumône ; les bonnes œuvres, par des œuvres d'un prix égal ; la pénitence, par la contrition parfaite ; le baptême, par le désir ardent ou par le martyre. Rien ne peut être substitué à la prière, parce qu'elle

---

(1) Sine me nihil potestis facere. *Joan.* XV, 5.
(2) Oportet semper orare, non deficere. *Luc.* XVIII, 1.

est elle-même le remplacement de tout le reste, et le devoir nécessaire pour faire remplir tous les autres. Et ne devroit-elle pas être aussi un plaisir? N'est-ce pas pour l'amitié un bonheur de s'entretenir avec ce qu'elle aime; et pour la reconnoissance, la plus douce satisfaction de s'épancher en actions de grâce? N'est-il pas, et bien étonnant, et bien déplorable qu'il faille exhorter des chrétiens à la prière; et bien plus encore, qu'on soit obligé de leur en justifier la nécessité?

Mais dans notre malheureux siècle, c'est-là où nous en sommes réduits. Ennemie née de tout bien, l'incrédulité s'acharne à détruire celui que fait continuellement la prière. Non contente d'en détourner les fidèles, par ses dissipations, par ses railleries, par ses exemples, elle l'attaque par système et par raisonnement. Elle prétend que Dieu connoissant nos besoins, il est inutile de les lui exposer; qu'étant souverainement bon, il ne sert à rien de les lui demander; et que la prière est une injure tout-à-la-fois, et à sa science, et à sa miséricorde infinie.

Pour confondre ce vain sophisme, il suffiroit de répondre ce que répondoit

saint Jérôme à Vigilantius, dont les incrédules de nos jours ressuscitent la vieille erreur expirée depuis long-temps : Dieu l'a voulu. Maître de ses dons, il ne nous les doit pas : il est donc libre, quand il veut bien nous les accorder, de les attacher aux conditions qu'il lui plaît. Nous n'avons pas droit de les exiger : nous ne pouvons donc pas nous plaindre du prix qu'il y met. Et ne valent-ils pas bien au moins la peine d'être demandés? Il fait avec nous un pacte qui est tout à notre avantage : Demandez, et vous recevrez. Nous l'invoquons, et il nous exauce. Nous lui présentons quelques prières ; voilà notre obligation : il répand sur nous les plus abondans bienfaits ; voilà son engagement. Mais nous n'avons pas besoin de recourir à la toute-puissance de Dieu, pour justifier son précepte. L'utilité de la prière n'est pas un mystère. Quand la foi ne nous découvriroit pas ses avantages, notre raison suffiroit pour nous les faire connoître. La prière nous rapproche de Dieu ; nous met en communication avec lui ; nous rappelle son idée salutaire ; nous ramène au sentiment de sa grandeur et de notre dépendance, de sa bonté et de nos besoins. La prière

est un lien commun. C'est elle qui unit l'église de la terre à celle du ciel ; et dans l'église militante même, c'est la prière qui rassemble tous les fidèles. Elle est, et le moyen de leur communion, et un signe de leur unité. Dans la prière nous professons la foi, nous ranimons l'espérance, nous réchauffons la charité, nous exprimons l'humilité, nous nous excitons à la pénitence. La prière est tout-à-la-fois la pratique et le soutien de toutes les vertus chrétiennes. Elle les exerce, et les alimente. Grâces, grâces immortelles à ce Dieu si bon, qui a daigné nous faire une obligation de ce qui nous est si utile, et attacher les dons de sa miséricorde à ce qui nous procuroit déjà tant de biens.

Le chrétien est par vocation, par devoir, par intérêt, par reconnoissance, par goût, un homme de prière. Tous les saints l'ont été, et Jesus-Christ lui-même, ne le voyons-nous pas presque continuellement en oraison ? Ce n'étoit surement pas pour lui-même, c'étoit pour nous qu'il prioit. En implorant en notre faveur les grâces célestes, il nous apprenoit à les demander. En même temps que notre intercesseur, il se faisoit notre modèle. Hélas ! pourquoi est-il

si peu imité? Au sein du christianisme, combien peu de vrais chrétiens! Parmi ceux-mêmes qui se piquent d'avoir de la religion, combien à qui Jesus-Christ pourroit adresser le reproche qu'il fait à ses apôtres : Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom. Il y a sur ce devoir deux abus déplorables : les uns négligent la prière, les autres la font mal. Il y a deux prétextes funestes : ceux-là prétendent ne pas savoir prier, ne rien trouver à dire dans l'oraison; ceux-ci se plaignent que leur prière est inutile, et qu'ils n'obtiennent point leurs demandes. Désabusons les premiers; instruisons les seconds. Prouvons aux uns que la prétendue ignorance qui les éloigne de la prière est chimérique; montrons aux autres comment il faut prier pour rendre leurs demandes efficaces.

Vous dites que vous ne savez pas prier; mais c'est que vous vous faites une fausse idée de la prière. Il ne s'agit pas de vous élever à ces états sublimes d'oraison, à ces extases, où l'ame intimement unie à Dieu, se confond entièrement en lui. Ce sont des grâces particulières que Dieu accorde à un petit nombre de saints. Que Paul, transporté d'avance dans le ciel, y entende des paroles mystérieuses qu'il

n'est pas permis à une bouche humaine de répéter (1) ; que Moyse, reçu dans la nuée miraculeuse, y converse avec Dieu face à face, comme un ami avec son ami (2); ce sont des faveurs extraordinaires que peu d'ames privilégiées ont obtenu de partager. Dieu a fait de la prière une obligation universelle; il l'a donc mise à la portée de tout le monde. Considérez la plus excellente de toutes les prières, celle que Jesus-Christ nous a donnée, et que d'après ses instructions nous répétons tous les jours. La plus parfaite prière est en même temps la plus simple. La prière n'est point un art, elle est un sentiment; elle n'exige pas de talens, il ne faut que de la volonté; elle ne demande pas de connoissances, elle ne suppose que de la foi; ce n'est point une science que l'on acquiert par des études, nous y naissons tout formés. Le livre qui en contient les règles est notre propre cœur.

(1) Scio hujusmodi hominem, sive in corpore, sive extra corpus nescio, Deus scit : quoniam raptus est in paradisum ; et audivit arcana verba, quæ non licet homini loqui. II. *Corinth.* XII, 3 *et* 4.

(2) Loquebatur autem Dominus ad Moysen facie ad faciem, sicut solet loqui homo ad amicum suum. *Exod.* XXXIII, 11.

Vous dites que vous ne savez pas prier, et que c'est là ce qui vous retire de la prière. Vous vous abusez sur vos dispositions; vous confondez l'effet avec la cause. C'est au contraire parce que vous vous retirez de la prière que vous ne savez pas prier. On ne devient savant dans l'oraison que par la pratique. L'esprit saint l'a dit: C'est aux pieds de Dieu que l'on acquiert sa science (1). Priez, et vous saurez prier. Plus vous prierez, et plus vous le saurez.

Vous dites que vous ne savez pas prier. Quand vous êtes malade, faut-il vous apprendre à demander votre guérison? Est-il nécessaire de vous instruire à demander votre nourriture, quand vous êtes pressé de la faim? Ce n'est pas la science qui vous manque, c'est le sentiment de votre besoin. Si vos besoins spirituels, bien plus multipliés, bien plus nécessaires, se faisoient sentir aussi vivement que ceux de votre corps, vous ne seriez pas embarrassé de la manière de prier. Le paralytique désire ardemment de recouvrer les sensations qu'il a perdues; mais l'ame paralysée ne se soucie pas que le sentiment dont elle est privée lui revienne.

---

(1) Qui appropinquant pedibus ejus, accipient de doctrinâ illius. *Deuter.* XXXIII, 3.

Vous dites que vous ne savez pas prier, que vous ne trouvez rien à dire au Seigneur. Et ne voyez-vous pas que dans vous, autour de vous, tout est un objet de prière? N'avez-vous pas à rendre grâce d'une infinité de bienfaits, à en solliciter une multitude d'autres? N'avez-vous pas de saintes pensées à concevoir, de pieux désirs à former, de fortes résolutions à prendre, des inclinations à rectifier, des liaisons à rompre, des passions à combattre, des tentations à surmonter, des habitudes à réformer, des occasions à éviter? Etes-vous pécheur? implorez le pardon. Avez-vous le bonheur d'être juste? demandez la persévérance. Priez dans la prospérité, pour n'en pas être enflé; dans l'adversité, pour n'en pas être abattu; dans la richesse, pour n'en pas être corrompu; dans l'indigence, pour n'en pas être aigri; dans les plaisirs, pour n'en pas être séduit; dans les œuvres saintes, pour n'en pas être enorgueilli; dans le monde, pour n'en pas être dissipé; dans la solitude, pour n'en pas être dégoûté; dans la vie active, pour n'en pas être rebuté; dans le repos, pour n'en pas être amolli; dans la santé, pour n'en pas abuser; dans la maladie, pour la supporter. Priez pour l'église, dont vous êtes

l'enfant, et qui ne cesse de prier pour vous. Priez pour cette autre église, qui, des flammes expiatoires, implore par ses larmes le secours de vos prières. Priez pour la société dont vous êtes membre ; pour le souverain qui vous gouverne ; pour ceux à qui le sang vous unit, à qui l'amitié vous attache ; pour ceux qui vous haïssent ; pour ceux que vos séductions ou vos exemples ont pu entraîner dans le péché. Ne voilà-t-il pas une matière assez abondante à vos prières ? Ah ! dites, si vous le voulez, que dans l'immensité des choses que vous avez à solliciter, vous ne savez par où commencer ; que vos besoins sont si étendus, vos misères si nombreuses, vos maux si multipliés, que vous êtes dans l'impuissance de tout exposer. Alors je vous comprendrai sans peine. Mais vous ne pouvez être embarrassé que sur le choix des prières ; et prétendre qu'ayant tant à demander à Dieu, vous n'avez rien à lui dire, c'est une illusion des plus inconcevables.

Vous dites que vous ne savez pas prier. Et n'est-ce pas là même un objet de prière ? Que votre ignorance soit réelle ou affectée, qu'elle soit simplicité excessive ou mauvaise volonté, conjurez l'Auteur de tout bien de la faire cesser. Dites,

lui, comme ses disciples : Seigneur, enseignez-nous à prier (1). La prière attire les grâces ; mais la première des grâces, qui est purement gratuite, est celle qui nous engage à demander les autres. Jamais elle ne manque à celui qui veut la recevoir. Elle est comme la clef du trésor céleste. En l'employant, on peut aller y puiser toutes les richesses spirituelles. Le don de prière, l'esprit de prière, le goût de la prière, sont des bienfaits divins qu'on obtient en les sollicitant. Tout le secret des saints, pour s'élever aux plus hautes contemplations, a été d'en implorer la grâce. C'est de la prière, comme de tous les autres dons, que Jesus-Christ a dit : Demandez, et vous recevrez. Chose étonnante ! ce sont ceux qui sembleroient avoir le moins besoin de prier, qui passent leur vie dans une oraison presque continuelle. Comblés des faveurs divines, ils n'en sentent que plus vivement la nécessité d'en demander la conservation, le besoin d'en implorer de nouvelles. Et ceux à qui la prière seroit si nécessaire pour cesser de croupir dans le péché, ou de languir dans la tiédeur, négligent cet exercice essentiel, et pour justifier

(1) Domine, doce nos orare. *Luc.* XI, 1.

leur

leur éloignement, allèguent qu'ils ne savent pas prier! S'ils l'ignorent, c'est qu'ils veulent l'ignorer. Achevons de les désabuser; et parlant en même temps à ceux qui se plaignent de l'impuissance de leurs prières, montrons aux uns et aux autres quelles qualités doit avoir la prière pour être exaucée, et à quelles conditions le divin Sauveur a attaché leur efficacité.

Jesus-Christ a dit : En vérité, si vous demandez à mon Père quelque chose en mon nom, il vous l'accordera. Pourquoi donc tant de prières restent-elles sans effet? Pourquoi tant d'oraisons impuissantes, tant de vœux stériles? Nous entendons tous les jours ces plaintes. L'inefficacité de la prière, malgré la promesse du Sauveur, est le scandale de plusieurs personnes. Nous voyons souvent la piété en être altérée, quelquefois même la foi en être ébranlée. Ce n'est pas moi qui répondrai à ces murmures, ce sera l'Esprit saint, par la bouche de l'apôtre saint Jacques : Vous demandez, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal (1). Jesus-Christ a promis d'exaucer

(1) Petitis, et non accipitis : eo quòd malè petatis. *Jac.* IV, 3.

la prière, mais non pas toute prière. Il s'est engagé à tout envers la prière bien faite; il ne doit rien à la prière défectueuse. Bien loin de là, au lieu d'être un remède à nos maux, souvent la prière est un mal de plus. De même que la potion salubre devient quelquefois un poison pour le sujet mal disposé, de même la prière corrompue par des dispositions vicieuses, dégénère souvent en péché. C'est là le comble du malheur, que dans ses imprécations le prophète annonce aux ennemis de Dieu (1). Car quelle ressource peut rester à ceux qui ont tourné contre eux-mêmes leur dernière ressource? Il nous importe donc extrêmement de connoître quelle est cette prière chrétienne, objet de la promesse du Sauveur; et d'examiner quelles sont les qualités qui la font exaucer, quels sont les vices qui la font rejeter.

Le premier caractère qu'elle doit avoir, et auquel les saints pères rapportent tous les autres, est celui que Jesus-Christ indique ici; c'est qu'elle soit faite en son nom. Prier au nom de Jesus-Christ, c'est, dans le sens strict et littéral, demander par sa médiation, avec son intercession,

(1) Oratio ejus fiat in peccatum. *Psalm.* CVIII, 7.

en vertu de ses mérites. Il n'y a que ce divin Sauveur dont on puisse dire avec saint Paul, qu'il a été exaucé par le respect dû à sa personne (1). Nous ne sommes par nous-mêmes que péché, et nous ne méritons que la colère. Ainsi, quand Dieu daigne nous exaucer, ce n'est pas en vue de nous, c'est en considération de Jesus-Christ. Médiateur puissant entre Dieu et les hommes, intercesseur éternel auprès de son Père, il lui offre continuellement nos vœux, et les lui fait agréer. Rien n'est agréable à Dieu, que ce qui passe par son Fils. Mais présentées par lui, unies, et comme incorporées aux siennes, nos prières deviennent en quelque sorte des prières divines. Ce n'est pas nous proprement que Dieu exauce; c'est Jesus-Christ qui le prie pour nous et avec nous. Et voilà d'où vient l'efficacité de la prière faite en son nom; c'est que Dieu, qui ne nous doit rien, ne peut rien refuser à son Fils. Ainsi est renouvelé à chaque instant, et appliqué à chacune de nos actions, le bienfait de la rédemption. Rédempteur sur la terre, intercesseur dans le ciel, Jesus-Christ consomme

(1) Exauditus est pro suâ reverentiâ. *Hebr.* V, 7.

sur son trône céleste le grand ouvrage qu'il commença sur la croix ; et il n'a cessé de répandre son sang pour nous, pour l'offrir continuellement en notre faveur ; dogme consolant à-la-fois, et encourageant, qui nous montre notre Sauveur placé entre son Père et nous, d'une main lui présentant nos vœux, de l'autre nous apportant ses grâces; également puissant, et auprès de lui pour faire valoir nos mérites, et sur nous pour nous en faire acquérir. Les apôtres ne le connoissoient pas encore ce dogme précieux de Jesus-Christ médiateur. Ils avoient jusque-là prié, comme tous les juifs, dans la foi du Messie. Leur divin Maître leur ordonnant de prier désormais en son nom, commence à leur révéler un peu obscurément encore sa qualité de médiateur. Ils la connoîtront plus pleinement dans la suite. Ils en instruiront toutes les générations, et donneront à l'église cette formule solennelle, constamment répétée, par laquelle elle termine toutes ses oraisons, en déclarant qu'elle fait ses demandes par Notre-Seigneur Jesus-Christ, qui vit et règne avec son Père, dans l'unité du saint Esprit, pendant tous les siècles.

Outre ce sens simple et littéral du pré-

cepte de prier au nom de Jesus-Christ, les saints pères en remarquent un autre moins strict, et beaucoup plus étendu. Prier au nom de Jèsus-Christ, ce n'est pas seulement prononcer de bouche ce nom sacré; c'est l'invoquer, et l'appeler à son aide, du fond du cœur; c'est prier comme Jesus-Christ veut que l'on prie; de la maniere qu'il le prescrit, d'après les règles qu'il a tracées. Peut-on espérer que des prières faites dans un esprit contraire au sien, l'auront pour médiateur? Peut-on imaginer qu'il présentera à son Père des prières vicieuses dans leur objet, dans leur motif ou dans leur mode? Ce n'est pas implorer ce saint nom, c'est le profaner que de le mêler à de semblables prières. Avocat des pécheurs, il ne peut pas l'être des péchés. Loin de protéger et d'appuyer, il condamne et rejette deux sortes de prières; celles par lesquelles nous ne demandons pas ce qu'il faut; celles par lesquelles nous ne demandons pas comme il faut. Que devons-nous demander? comment devons-nous demander pour prier véritablement au nom de Jesus-Christ, pour être soutenus de sa puissante intercession, pour être assurés du succès de nos supplications?

Comme il y a deux sortes de biens, les

spirituels et les temporels, il y a deux sortes d'objets légitimes de nos demandes; et les règles sur la prière ne sont pas les mêmes relativement aux uns et aux autres. Il n'est pas défendu sans doute de solliciter auprès de Dieu les biens terrestres. Jesus-Christ dans la prière qu'il nous a dictée, nous fait demander notre pain quotidien (1). Son apôtre nous prescrit de prier spécialement pour les souverains, afin que nous menions une vie tranquille et paisible (2). Et l'église n'implore-t-elle pas sans cesse la fertilité des terres, la régularité des saisons, la salubrité de l'air, la prospérité des états, la paix de l'univers? Demandons avec elle tous ces biens; mais demandons-les comme elle. Observons dans nos prières l'ordre qu'elle suit, le but qu'elle se propose. L'ordre qu'elle suit; d'après le précepte de son divin Fondateur, elle commence par demander le royaume de Dieu et sa justice (3); ses

(1) Panem nostrum quotidianum da nobis hodiè. *Luc.* XI, 3.

(2) Obsecro igitur primùm omnium fieri obsecrationes, orationes, postulationes, gratiarum actiones, pro omnibus hominibus; pro regibus, et omnibus qui in sublimitate sunt, ut quietam et tranquillam vitam agamus. 1, *Timoth.* II, 1 *et* 2.

(3) Quærite.... primùm regnum Dei, et justitiam ejus. *Matth.* VI, 33.

demandes pour les biens de cette vie, ne sont que secondaires. Le but qu'elle se propose : elle ne demande les faveurs de la vie présente, qu'en vue du salut, qu'autant qu'elles peuvent y contribuer. Ce sont là les seules prières de l'ordre temporel, qui soient faites au nom de Jesus-Christ. Ses apôtres lui avoient fait plusieurs demandes : saint Pierre, de demeurer sur le Thabor; les fils de Zébédée, d'être assis à ses côtés dans son royaume. Et cependant il leur dit qu'ils n'ont rien demandé en son nom. C'est que dans leurs idées, ce qu'ils sollicitoient étoit purement de l'ordre temporel. Ce qui n'a pas rapport à la vie éternelle, n'est rien à ses yeux. Saint Pierre désiroit goûter une douceur sensible; les fils de Zébédée, satisfaire une ambition mondaine. Ils ne furent pas exaucés; ils ne devoient pas l'être, parce qu'ils ne prioient pas au nom de Jesus-Christ. La mission de ce divin Sauveur, ses travaux, ses souffrances, ses prières, étoient uniquement pour notre sanctification. C'est une erreur grossière de prétendre appliquer à des objets étrangers au salut, des mérites qui n'ont pour objet que le salut. Pour être faite au nom de Jesus-Christ, la demande des biens temporels doit avoir

la vie éternelle pour principal objet et pour dernière fin.

Vous vous plaignez que vos prières de ce genre ne soient pas exaucées; et vous êtes tentés d'accuser Dieu d'infidélité dans ses promesses. Leur inexécution peut provenir de deux causes : la première, que l'objet de votre prière soit, non pas utile, comme vous le croyez, mais contraire à votre sanctification. Alors Dieu, qui sait mieux que vous ce qui vous est profitable ou nuisible, par bonté ne vous exauce pas. Son refus est une faveur. Il vous accorde, non la chose que vous demandez, mais celle pour laquelle vous la demandez. Le motif et l'objet de votre demande étant en opposition, il préfère de vous accorder le plus avantageux; et il ne vous refuse le moyen, que pour vous procurer l'effet.

La seconde cause, et malheureusement la plus commune, du peu de succès de nos prières de l'ordre temporel, est la préférence que nous leur donnons sur celles de l'ordre spirituel. Nous désirons avec vivacité la graisse de la terre : à peine nous occupons-nous de la rosée du ciel. Qu'un malheur soit prêt de fondre sur nous, nous prions avec ferveur pour le détourner. Avons-nous la même

ardeur pour l'extirpation de nos vices? Voyez à la menace d'une calamité publique, d'une famine, d'une contagion, d'une guerre, les temples se remplir, et retentir de vœux et de gémissemens. L'impiété dévaste l'église, le libertinage la déshonore; et combien peu de fidèles élèvent la voix pour implorer la cessation de ces désastres. Ce sont les choses inutiles au salut, que l'on demande avec le plus de désir d'obtenir; hélas! quelquefois même celles qui y sont préjudiciables. Par l'aveuglement le plus inconcevable et le plus funeste, on imagine de faire servir Dieu à ses péchés (1). Malheureux, qui formez de tels vœux, tremblez qu'ils ne soient exaucés! Le comble de votre infortune sera la faveur que vous sollicitez.

Les prières de l'ordre spirituel peuvent être générales ou particulières. On peut demander en général le salut et les grâces qui y conduisent, ou solliciter spécialement une grâce distincte. La première sorte de prière est en tout temps, dans toute circonstance, assurée de son effet. La promesse de Jesus-Christ s'y applique

(1) Servire me fecisti in peccatis tuis. *Isa.* XLIII, 24.

dans toute son étendue et sans restriction. Dieu veut notre salut autant et plus que nous. Ainsi, quand nous lui demandons au nom de Jesus-Christ ce qui doit nous y conduire, nous sommes certains de l'obtenir. Quelquefois la demande d'une grâce spéciale n'est pas exaucée; mais c'est que vous ne savez pas avec certitude ce qui vous est avantageux. Ce que vous désirez comme votre plus grand bien, peut, ou s'opposer à un bien plus grand que vous ignorez, ou vous porter un préjudice que vous n'apercevez pas. Alors c'est encore la bonté infinie qui vous refuse. En vain saint Paul demande jusqu'à trois fois au Seigneur, d'être délivré de l'ange de Satan, de l'aiguillon de la chair qui le tourmente. Cette épreuve lui est utile pour que les magnifiques révélations dont il a été favorisé ne l'enorgueillissent pas. Il lui est répondu que la grâce divine lui suffit, et qu'il faut que sa vertu se perfectionne dans les tentations (1).

(1) Et ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ, angelus Satanæ, qui me colaphizet. Propter quod ter Dominum rogavi ut discederet à me; et dixit mihi: Sufficit tibi gratia mea; nam virtus in infirmitate perficitur. II. *Cor.* XII, 7, 8 *et* 9.

Pour prier au nom de Jesus-Christ, et pour être exaucé à ce titre tout-puissant, il ne suffit pas de ne demander que ce qui est directement ou indirectement utile au salut ; il faut encore le bien demander. Les qualités de la prière sont aussi nécessaires que son objet.

La première de ces qualités, est qu'elle parte d'un cœur pur et exempt de péché. Ne m'offrez plus, dit le Seigneur par son prophète, à son peuple devenu coupable, des sacrifices désormais inutiles. Votre encens est pour moi une abomination. Je ne reçois plus votre sabbat et vos fêtes. Mon ame déteste vos calendes et vos solennités ; elles me sont devenues à charge. En vain étendrez-vous les mains ; je détournerai les yeux. Vous aurez beau multiplier vos prières ; je ne les exaucerai pas (1). Le pécheur a perdu

(1) Ne offeratis ultra sacrificium frustrà. Incensum abominatio est mihi. Neomeniam, et sabbatum, et festivitates alias non feram, iniqui sunt cœtus vestri : calendas vestras, et solemnitates vestras odivit anima mea : facta sunt mihi molesta laboravi sustinens. Et cùm extenderitis manus vestras, avertam oculos meos à vobis ; et cùm multiplicaveritis orationem, non exaudiam. *Isa.* 1, 13, 14 *et* 15.

tout le droit que les mérites de Jesus-Christ lui avoient acquis aux grâces du salut. Objet infortuné de la haine de son Dieu, il appelle la miséricorde, et c'est la colère qui lui répond. A Dieu ne plaise cependant que nous tombions dans l'erreur condamnée par l'église, que la prière du pécheur est un nouveau péché ; elle est au contraire sa seule ressource. Malheureux, qui languissez dans ce funeste état, vous n'avez qu'une prière qui peut vous servir, c'est celle de la pénitence : il ne vous reste qu'une grâce à implorer, c'est le pardon. Toute autre demande sera rejetée avec indignation ; tout autre bienfait refusé avec sévérité. Ah ! ne négligez pas de solliciter celui qu'il est encore en votre pouvoir d'obtenir. Implorez par vos supplications les plus ardentes, la grâce salutaire qui vous rendra dignes d'en recevoir d'autres. Le même prophète qui, au nom de Dieu a proscrit si solennellement les vœux du peuple prévaricateur, ajoute immédiatement après : Allez vous laver de vos péchés ; rendez-vous purs ; ôtez de devant mes yeux le vice de vos pensées ; cessez de faire le mal ; apprenez à faire le bien, et revenez ensuite m'invoquer avec con-

fiance. Votre, ame fût-elle toute noire de crimes, deviendra blanche comme la neige (1).

Une seconde condition nécessaire à la prière, c'est qu'elle soit humble. La prière de celui qui s'humilie, pénétrera à travers les nuées (2). Achab, ce prince pervers, dont il est écrit qu'entre tous les impies qui s'assirent sur le trône d'Israël, il n'en fut pas un aussi corrompu que lui (3), Achab s'est enfin humilié devant le Seigneur; et par ce seul acte il obtient que les carreaux de la colère céleste, déjà amassés sur sa tête, en soient détournés (4). Et peut-on avoir une idée de la prière, et ignorer cette règle fondamentale? L'arrogance dans la prière, n'est

---

(1) Lavamini, mundi estote, auferte malum cogitationum vestrarum ob oculis meis : quiescite agere perversè, discite benefacere.... et venite, et arguite me, dicit Dominus. Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix deàlbabuntur. *Isa.* I, 16, 17 *et* 18.

(2) Oratio humiliantis se, nubes penetrabit. *Eccli.* XXXV, 21.

(3) Non fuit alter talis sicut Achab, qui venundatus est ut faceret malum in conspectu Domini. III. *Reg.* XXI, 25.

(4) Nonne vidisti humiliatum Achab coram me? Quia igitur humiliatus est mei causâ, non inducam malum in diebus ejus. III. *Reg.* XXI, 29.

pas seulement un vice; c'est une contradiction, une démence. Un simple grand de la terre accueilleroit-il des demandes qui lui seroient faites avec hauteur? Et le besoin même qui nous amène aux pieds du Roi des rois, ne doit-il pas nous faire sentir notre immense dépendance?

L'humilité dont nos prières doivent être pénétrées, ne préjudicie point à la confiance qui doit les animer, et qui est leur troisième qualité. L'une est fondée sur le sentiment de notre néant; l'autre a pour base la promesse divine. Rien ne vous est dû; soyez humble: tout vous est promis; soyez confiant. Vous êtes incapable de mériter; comment auriez-vous de l'orgueil? Jesus-Christ a mérité pour vous; quelle défiance pourroit vous rester? Approchez-vous donc du trône céleste avec une confiance modeste, mais ferme. Priez, vous dit l'apôtre saint Jacques, avec foi, et sans nulle hésitation (1). Un homme trouveroit injurieux que vous doutassiez de sa parole; vos doutes sont un outrage à Dieu. De quoi pouvez-vous être incertain? Est-ce de sa fidélité?

(1) Postulet autem in fide nihil hæsitans. *Jac.* 1, 6.

est-ce de sa puissance? Ne donnez pas plus de bornes à votre espérance, qu'il n'en a données à son engagement. Ce n'est point par des demandes réservées et timides que vous lui plairez. Demandez hardiment les dons les plus excellens. Si c'est une vertu, qu'elle soit parfaite; si c'est une victoire, qu'elle soit complète; si c'est la rémission des péchés, qu'elle soit entière. La munificence divine est le contraire de la libéralité humaine : plus on lui demande, plus on a droit d'obtenir.

Une quatrième qualité nécessaire à la prière pour la rendre efficace, c'est la persévérance. Jesus-Christ promet que les vœux faits en son nom seront exaucés; mais il n'en fixe pas le moment. Il s'engage à vous accorder toutes vos demandes; mais non pas aussitôt qu'il vous plaira de les faire. Souvent au contraire il paroît ne pas vous écouter. Il semble recevoir vos empressemens avec indifférence. Il oppose à vos prières les plus légitimes, une rigueur apparente. Ame chrétienne, ah! gardez-vous de vous rebuter. Cette dureté feinte est encore un rafinement de sa bonté. Il veut tout-à-la-fois éprouver et exercer votre patience, votre foi, votre humi-

lité, votre ferveur. Le peu de succès de vos premiers vœux, loin de les ralentir, est un motif de les renouveler avec plus d'ardeur. Et les grâces du Seigneur ne sont-elles donc pas assez précieuses pour être sollicitées souvent et long-temps? Le moment où vous cessez votre prière est celui où elle alloit être exaucée. Vous désespérez du succès à l'instant où votre espoir étoit le mieux fondé. Dieu étoit prêt à céder à vos instances, et c'est vous qui cédez à sa résistance simulée. Vous perdez tout votre mérite sur le point d'en recueillir le prix; et vous abandonnez la carrière, lorsque vous touchez à la palme.

Enfin une cinquième et dernière condition, à laquelle est attaché le succès de la prière, est l'attention. Sans attention il n'y a pas de prière. L'acte le plus nécessaire de la religion ne peut pas être une pratique purement extérieure. Peut-on de bonne foi se persuader qu'on loue Dieu, qu'on l'implore, qu'on lui rend grâces, sans y penser? Ce qui constitue essentiellement la prière, ce que Dieu écoute, ce qu'il exauce, ce n'est pas le son qui sort de la bouche, et qui se perd dans l'air; c'est le sentiment, qui du cœur s'élève jusqu'à lui. De l'instant

où vous cessez de vous appliquer, vous cessez de prier. L'attention dans la prière est de précepte, comme la prière même. C'est un égal péché de ne pas prier, ou de prier sans réflexion. Ainsi, et tous les docteurs en conviennent, dans les prières commandées spécialement, et sous peine de péché, l'attention est aussi impérativement commandée; et les distractions notables auxquelles on se laisse volontairement aller, deviennent dans ce cas des offenses grièves et mortelles. Prenons garde cependant, en présentant la morale sainte dans toute son étendue, de l'exagérer. En prévenant des prévarications, craignons d'engendrer de vains scrupules. Ce qui est coupable dans les distractions, n'est pas la légèreté qui y est entraînée; c'est la volonté qui s'y prête. L'Auteur de notre nature en connoît la foiblesse. L'indulgence suprême ne s'offense pas des négligences que nous ne voulons point commettre. C'est le moment où nous nous apercevons de la distraction dans laquelle nous sommes tombés, qui décide si elle sera vicieuse ou innocente. Coupable si nous y persévérons, elle ne nous est pas imputée, si nous revenons à Dieu avec une nouvelle ferveur. Que ces épreuves fréquentes de

notre fragilité, servent à nous retenir dans l'humilité, et dans la défiance de nous-mêmes. Demandons à Dieu de nous délivrer de ces divagations, auxquelles notre esprit est emporté par sa légèreté; mais ne les regardons pas comme des crimes. Ne nous croyons pas obligés, comme certaines ames non saintement timorées, mais vainement scrupuleuses, à répéter les parties de nos prières auxquelles nous n'aurions pas donné une attention formelle.

Je vous ai dit toutes ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus avec obscurité, mais où je vous annoncerai avec clarté ce qui concerne mon Père. Le temps étoit très-voisin où Jesus-Christ devoit cesser d'employer le langage des paraboles. Trois jours après ce discours, le soir de sa résurrection, il communiqua à ses apôtres, avec le saint Esprit, l'intelligence des écritures. Pendant les quarante jours qu'il resta encore avec eux, il ne cessa de leur révéler en termes clairs tout ce qui concerne son Père. Enfin, lorsque l'Esprit saint fut descendu sur eux, peu de semaines après, transformés en d'autres hommes, ils se trouvèrent pleinement instruits de toutes les vérités qu'ils devoient aller

répandre sur la terre. Ainsi la Sagesse suprême les conduisoit par degrés de l'état de simplicité, d'ignorance, de grossièreté où elle les avoit pris, aux talens, à la science, au génie qui devoient étonner les peuples, confondre les philosophes, convertir l'univers. Qu'à travers les nuages qui couvroient encore en ce moment l'aurore du christianisme, les apôtres ne découvrissent que foiblement la lumière qui commençoit à poindre; que dans les termes énigmatiques employés par leur divin Maître, ils ne saisissent pas tout le sens qui y étoit caché, cela ne doit ni nous étonner, ni nous scandaliser. Mais maintenant que le Soleil de vérité brille de tout son éclat, comment se trouve-t-il des yeux qui n'en soient pas frappés? Quand les vérités du salut nous sont enseignées sans obscurité, sans allégories, comment se fait-il que tant de personnes en soient aussi peu instruites? L'étude de la religion occupe à peine quelques momens de l'enfance. On croit posséder suffisamment la science du salut, parce qu'on a bien ou mal retenu les courtes et familières instructions que l'on reçut dans ses premières années. L'un des prétextes les plus communs pour se dispenser des lectures pieuses, pour s'absenter de

la parole divine, est que l'on sait surabondamment tout ce qu'y s'y enseigne. Erreur grossière et funeste. L'art de se sauver n'est pas une simple spéculation. Il en est de celui-là comme de tous les autres; c'est par la pratique que l'on s'instruit. Interrogez tous les saints personnages qui ont consumé leur vie dans la contemplation des vérités célestes. Tous vous répondront que dans cette inépuisable science, il reste toujours plus de pas à faire qu'on n'en a fait. Ce n'est que l'ignorance qui se croit habile, et sa présomption vient de ce qu'elle ne se doute pas même en quoi la science consiste. La présomption nous séduit, parce que l'ignorance nous aveugle. Ainsi, d'une part, plus on a appris, plus on éprouve le besoin d'apprendre; et de l'autre, moins on est instruit, moins on sent la nécessité de s'instruire.

En ce temps-là vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que je prierai mon Père pour vous. Il s'est accompli, il s'accomplit encore cet oracle de Jesus-Christ. Du nord au midi, du couchant à l'aurore, par-tout où la religion chrétienne a pénétré, s'est répandu avec elle ce dogme que prêchèrent les apôtres dès le premier jour de leur mission : Qu'il

n'y a de salut que par Jesus-Christ, et qu'il n'a pas été donné aux hommes sous le ciel, un autre nom par lequel ils puissent se sauver (1). C'est ce nom sacré, retentissant dans tous les cantiques de l'église, dans ses adorations, dans ses gémissemens, dans ses supplications, dans ses actions de grâces, qui en fait la force et le mérite. Il n'est pas nécessaire que Jesus-Christ ajoute qu'il y unira ses propres prières. Ses apôtres ne doutoient point de son amour. Il leur en avoit donné les preuves les plus multipliées; ils alloient en recevoir de plus abondantes et de plus magnifiques encore. Sur la terre il avoit sans cesse prié pour eux; ils ne pouvoient pas croire qu'au sein de la gloire, il les abandonneroit.

Car mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que j'étois sorti de Dieu. Il y a dans Dieu deux sortes d'amour pour nous; l'un, général pour tous les hommes; l'autre, particulier pour les justes. Le premier est le principe de notre amour pour lui; le second en est la récompense.

(1) Non est in alio aliquo salus. Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. *Act.* IV, 12.

Tel est, selon l'apôtre saint Jean, si profond dans cette matière, l'ordre de la charité. Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés le premier (1); et cet amour de notre Dieu doit exciter le nôtre (2). Il en est tout à la fois, et la cause par la grâce qu'il répand dans nos cœurs, et le motif par la reconnoissance qu'il nous inspire. Mais cette charité, par laquelle nous répondons à celle de Dieu, augmente encore la sienne. Il nous aimoit comme ses créatures; il nous chérit comme ses enfans. C'est de cet amour que Jesus-Christ parle ici à ses apôtres, et dans eux, à tous ceux qui leur ressembleront. Tous ceux qui croient en Jesus-Christ, et qui l'aiment, Dieu a pour eux un amour de prédilection. La foi et la charité sont les deux titres qui nous acquièrent cet amour de notre Dieu. Ces deux vertus, indispensablement nécessaires, sont intimement unies. La foi sans la charité est morte; sans la foi la charité est nulle. Chacune des deux

(1) In hoc est charitas : non quasi nos dileximus Deum, sed quoniam ipse prior dilexit nos. I. *Joan.* IV, 10.

(2) Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos. *Ibid.* 19.

est la première des vertus chrétiennes; l'une dans l'ordre du temps, l'autre dans celui du mérite. La foi précède la charité; la charité surpasse la foi. La charité est produite par la foi; la foi est fortifiée par la charité. C'est la foi qui inspire à la charité ses sentimens; c'est par la charité que la foi opère. Examinons-nous soigneusement sur ces deux vertus si essentielles. Considérons avec toute l'attention que demande un si grand intérêt, si les paroles que Jesus-Christ adresse à ses apôtres, pourroient nous être appliquées. Avons-nous cette foi ferme, cette charité ardente qui méritent et attirent l'amour distingué de notre Dieu? Notre foi n'est-elle pas souvent ébranlée par les sophismes de l'incrédulité, déconcertée par les railleries du libertinage? Notre charité n'est-elle pas plus souvent encore refroidie par les dissipations, par les suggestions, par les exemples du monde; altérée par nos propres négligences, par nos affections étrangères, par nos inclinations terrestres, par notre respect humain? Pour conserver pures et intactes ces deux grandes vertus, ayons sans cesse devant les yeux le prix immense que Jesus-Christ y attache: c'est l'amitié de Dieu, le plus solide, comme le plus pré-

cieux de tous les biens, qui nous suit au-delà même du trépas, qui est notre soutien dans cette vie, notre éternelle félicité dans l'autre.

Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde : de nouveau je vais quitter le monde, et aller à mon Père. Jesus-Christ revient souvent, dans son évangile, sur cette vérité. Il exige spécialement qu'on la croie. Il loue les apôtres d'en être persuadés, parce qu'étant l'objet de notre foi, elle en est en même temps le fondement. Le Verbe fait chair, le Fils de Dieu sorti du sein de son Père, et descendu parmi les hommes pour les racheter et les instruire, devenu homme sans cesser d'être Dieu ; voilà le mystère qui nous fait croire sans difficulté tous les autres. Jesus-Christ est Dieu. Dès-lors toutes ses paroles sont pour moi les oracles de la vérité suprême. Qu'il s'élève dans mon esprit des tentations contre la foi, je les repousserai toutes avec cette seule pensée : Jesus-Christ est Dieu, et c'est lui qui est l'auteur de ma croyance. Que l'hérétique essaye de m'entraîner dans ses opinions erronées, je m'en garantirai par cette seule réflexion : Jesus-Christ est Dieu, et il a promis l'infaillibilité à son église. Jesus-Christ est Dieu ; voilà le

le principe, le garant, le boulevart de ma foi.

Ses disciples lui dirent : Vous nous parlez maintenant avec clarté, et vous n'employez point de paraboles. Nous savons à présent que tout vous est connu, et qu'il n'est pas besoin que personne vous interroge ; et par cette raison nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. Les apôtres comprenant quelque chose à la fin du discours de leur divin Maître, croient déjà être au moment où tout leur sera clairement expliqué. Ils croient voir à découvert les vérités célestes ; et cependant combien la profession de foi qu'ils font est elle-même foible et imparfaite ! Ne les imitons pas en ce point. Défions-nous beaucoup de nous-mêmes et de nos prétendues connoissances. Demandons à Dieu les lumières qui nous manquent, et méritons de les obtenir par notre humilité.

ÉVANGILE

Du jour de l'Ascension.

Jesus-Christ remonte dans le ciel.

Les onze apôtres étant à table, Jesus leur apparut; et il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leurs cœurs, parce qu'ils n'avoient pas cru ceux qui l'avoient vu depuis sa résurrection. Et il leur dit : Allez dans le monde entier prêcher l'évangile à toute créature. Quiconque croira, et recevra le baptême, sera sauvé; mais celui qui ne croira point sera condamné. Voici les prodiges qui accompagneront ceux qui croiront : ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront des langues nouvelles; ils manieront les serpens, et s'ils boivent quelque poison mortel, ils n'en recevront aucun mal; ils imposeront les mains aux malades, et ceux-ci seront guéris. Et le Seigneur Jesus, après leur avoir parlé ainsi, fut élevé dans le ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Les apôtres étant partis, allèrent prêcher en tout lieu, le Seigneur coopé-

rant avec eux, et confirmant leur parole par ses miracles dont elle étoit accompagnée. (*Marc.* XVI, 14 *et* 20).

EXPLICATION.

Les onze apôtres étant à table, Jesus leur apparut; et il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leurs cœurs, parce qu'ils n'avoient pas cru ceux qui l'avoient vu depuis sa résurrection. Les quatre saints personnages qui, sous l'inspiration du saint Esprit, ont écrit les actions de Notre-Seigneur Jesus-Christ, ne se sont pas attachés à observer l'ordre des faits et des temps. L'un raconte ce que les autres ont omis; celui-ci réunit des événemens que celui-là sépare. Leur récit, le même quant au fond, est varié dans la manière. Ce sont toujours les mêmes actions, mais diversement racontées. Il n'y a point entre les évangélistes de contradiction; il y a des différences. La Providence l'a voulu ainsi pour la confirmation de notre foi. L'accord des quatre évangélistes est un garant de leur sincérité. Leurs variations prouvent que cet accord n'est pas l'effet d'un concert. Ayant écrit à des époques, et dans des lieux très-éloignés, on sent qu'ils n'ont eu d'autre lien

commun que la vérité; et leurs différences mêmes dans la narration, donnent aux faits sur lesquels ils sont constamment d'accord, un nouveau degré de certitude.

Saint Marc rapproche ici deux discours, que, selon les interprètes, le Sauveur a probablement tenus dans des temps différens. Le reproche fait aux apôtres de n'avoir pas cru la résurrection, se rapporte naturellement à l'apparition dans laquelle Jesus-Christ se manifesta à eux, le soir même de sa résurrection, lorsqu'ils étoient à table dans le cénacle. La mission qui leur est donnée, et les promesses qui leur sont faites, paroissent, d'après le récit même de l'évangéliste, précéder immédiatement l'ascension qui, selon saint Luc, s'opéra au bourg de Béthanie (1).

Le reproche d'incrédulité et de dureté de cœur, que Jesus-Christ fait à ses apôtres, ne le méritons-nous pas plus qu'eux? Nous avons pour croire, les mêmes motifs qu'ils avoient, et nous en avons d'au-

(1) Eduxit autem eos foras in Bethaniam; et elevatis manibus suis benedixit eis. Et factum est, dùm benediceret illis, recessit ab eis, et ferebatur in cœlum. *Luc.* XXIV, 50 *et* 51.

tres encore : d'abord leur témoignage, scellé de leur propre sang; ensuite le témoignage de l'univers entier, et sa conversion miraculeuse. Appuyée sur de tels fondemens, notre foi est-elle aussi solide qu'elle devroit l'être ? Ne prêtons-nous pas une oreille facile aux discours, maintenant si communs, de l'impiété? ne nous est-il jamais arrivé de les encourager, ou par le sourire de la complaisance, ou par le silence de l'approbation ? Si nous avons le bonheur que notre foi soit sincère, est-elle aussi active ? Si elle n'est pas feinte, n'est-elle pas languissante? Si elle n'est pas ébranlée par des doutes, se manifeste-t-elle par des œuvres? Hélas! qu'est devenue la foi dans notre malheureux temps; cette foi si chère à nos pères, cette fois autrefois si pure et si vive? Eteinte dans un grand nombre de cœurs, elle n'est plus dans les autres qu'une foible étincelle sans lumière et sans chaleur.

Et il leur dit : Allez dans le monde entier prêcher l'évangile à toute créature. Saint Matthieu rapporte cette dernière mission donnée aux apôtres, d'une manière un peu plus étendue. *Toute puissance,* leur dit Jesus-Christ, *m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les*

baptisant au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit; leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé : et voilà que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle (1). Le Sauveur, dans sa dernière cène, avoit revêtu ses apôtres du sacerdoce; ici il les élève à une plus haute dignité. Prêt à rentrer dans les splendeurs éternelles, il veut laisser à la terre, privée désormais de sa présence, le ministère qu'il y a exercé; et il crée l'épiscopat. Par cette réunion de préceptes, de pouvoirs et de promesses, il établit ses apôtres les chefs suprêmes de sa religion, et substitue à sa personne, eux et leurs successeurs, revêtus en commun de sa puissance et de son infaillibilité. Tout ce qui a été, tout ce qui sera opéré dans l'administration de l'église de Jesus-Christ, c'est cette parole céleste qui l'aura produit. A cette parole commence ce minis-

(1) Et accedens Jesus locutus est eis, dicens : Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ. Euntes ergo docete omnes gentes; baptisantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti; docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi. *Matth.* XXVIII, 18, 19 et 20.

tère perpétuel, qui, se renouvelant sans cesse, reste toujours le même, et qu'à son second avénement Jesus-Christ trouvera subsistant tel qu'il le fonda. C'est par cette parole divine que l'église catholique a continuellement confondu les diverses sectes qui se sont élevées de son sein pour le déchirer; et celles qui ont osé soutenir qu'il fût des jours où elle étoit privée de l'assistance divine, et où elle connoissoit l'erreur; et celles qui ont imaginé de transférer à la totalité du peuple fidèle, la puissance que Jesus-Christ n'a confiée qu'à ses ministres; et celles qui ont tenté d'élever dans l'ordre sacerdotal un pouvoir rival de l'autorité épiscopale; et celles qui ont entrepris de briser la chaîne sacrée de la succession, et de substituer aux légitimes héritiers de la puissance apostolique, un ordre tout nouveau d'usurpateurs. Contre cette parole toute-puissante sont venues se briser en écumant, toutes les hérésies, depuis Simon le magicien, jusqu'à notre siècle; tous les schismes, depuis Novatien, jusqu'à celui qui désole l'église gallicane.

Quel magnifique commandement Jesus-Christ fait à ses apôtres! C'est toutes les nations qu'il leur ordonne d'instruire;

c'est l'univers entier qu'il leur donne à convertir. Quel autre eût osé imaginer de donner une pareille mission ? Il charge ses apôtres d'opérer la révolution la plus vaste, la plus extraordinaire, dont l'histoire des siècles fasse mention. Les hommes avoient vu plusieurs fois des états changer de face, des empires s'écrouler, et d'autres empires s'élever sur leurs débris. Mais qu'étoient ces événemens auprès de celui que Jesus-Christ charge ses apôtres d'exécuter ? Il est bien plus difficile de changer les nations, que de les soumettre. Vous compterez vingt conquérans pour un réformateur. Et ici ce ne sont pas seulement quelques peuples qu'il s'agit de conquérir ; c'est l'universalité des peuples qu'il faut assujettir à un joug nouveau. Ce ne sont pas quelques bornes d'états à reculer, quelques formes de gouvernemens à changer ; c'est la totalité des pensées humaines à réformer. Il faut apporter aux hommes, et leur faire recevoir à tous, d'autres principes, une autre morale, d'autres dogmes, un autre culte, un autre Dieu. Il faut soumettre la raison orgueilleuse de ses lumières, alors dans leur plus brillant éclat, à des dogmes qu'elle ne peut comprendre ; réprimer par une morale austère les passions qu'exal-

tent les jouissances les plus immodérées, et que consacre l'exemple des divinités; dissiper devant un culte tout spirituel des superstitions ornées de tous les charmes de l'imagination, et accréditées par le respect de vingt siècles. Il faut en un mot, du monde actuel faire un monde tout nouveau.

Et quels sont les hommes que Jesus-Christ envoie mettre à fin cette immense entreprise? Choisit-il parmi ceux qui ont reçu sa doctrine, des hommes doués de génie, puissans en éloquence, ornés de connoissances; un Joseph d'Arimathie, un Nicodême, qui sont entre les chefs du peuple, et dont le nom pourra donner du poids à leur enseignement? Ainsi raisonneroit la sagesse humaine. Mais la sagesse divine a des vues absolument différentes. Plus l'entreprise est difficile, plus les moyens seront foibles. C'est des comptoirs de péagers, des barques de pêcheurs, que vont partir pour l'exécution du plus grand dessein qui fut jamais conçu, des hommes sans éducation, sans connoissances, sans lettres, sans expérience, sans talens, sans force. Ils n'ont jamais rien appris; leur esprit épais ne comprend pas les choses les plus claires: et ils iront disputer contre les philosophes les plus

profonds, confondre leurs raisonnemens et leur éloquence. Timides, et peu de semaines auparavant, au premier danger de leur Maître, l'abandonnant lâchement, ils devront désormais pour lui se précipiter dans les plus grands périls, affronter tous les genres de persécution, braver les supplices et la mort. Quel projet, et quels moyens ! Quelle disproportion entre l'un et les autres! D'un côté, quelle immense étendue ? de l'autre, quelle prodigieuse foiblesse ! L'intention de Jesus-Christ est-elle donc de rendre son grand dessein, déjà hérissé de si énormes difficultés, plus impraticable encore ? Oui, ce sont-là véritablement ses vues. Il veut que, soit dans ses projets, soit dans ses moyens, soit dans la combinaison des uns et des autres, l'esprit humain ne voit qu'absurdités et extravagances. Mais ce que notre foible raison juge le plus insensé, est précisément l'effet de la plus profonde sagesse. En donnant à la terre sa religion, Jesus-Christ se propose non-seulement de la répandre dans tous les pays, mais de la perpétuer dans tous les siècles. Pour cela il veut que la propagation de sa doctrine soit elle-même un miracle. Nous disons aux incrédules de nos jours, ce que disoient à ceux des premiers siècles les

pères de l'église : L'établissement du christianisme n'a pu être l'ouvrage des hommes ; il a donc été l'œuvre de Dieu. Nous défions l'impiété, et de nier la propagation rapide de la doctrine évangélique, et d'indiquer une cause humaine qui ait pu l'opérer. Ainsi, une providence infiniment sage et bienfaisante nous a fait de l'établissement de la foi, une preuve incontestable de la foi ; et la promulgation de l'évangile nous est un garant de sa vérité.

Quiconque croira, et recevra le baptême, sera sauvé ; mais celui qui ne croira point sera condamné. Quand le divin Sauveur promet le paradis à ceux qui croiront en lui, il ne faut pas croire qu'il assure cette grande récompense à toute espèce de foi, de quelque genre et de quelqu'étendue qu'elle soit. Il l'avoit déclaré précédemment en propres termes. Tout homme qui me dit : Seigneur, Seigneur, n'entrera pas pour cela dans le royaume des cieux (1). C'est la foi qui

(1) Non omnis, qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum ; sed qui facit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum. *Matth.* VII, 21.

ouvre la porte du ciel ; cette vérité est incontestable : mais ce n'est pas la foi foible, languissante, incertaine, toujours voisine du doute, qu'ébranlent les difficultés de l'incrédulité, que déconcertent les railleries du libertinage. C'est la foi ferme qui ne connoît point d'objections ; la foi constante qui n'éprouve point de variations ; la foi courageuse qui brave les contradictions ; la foi généreuse qui dédaigne les vaines considérations du respect humain. Ce n'est pas la foi superbe qui ose interroger Dieu, lui demander compte de ses vues, qui établit des distinctions entre les vérités révélées, consentant à adopter celles dont elle voit la vérité, se permettant des difficultés sur celles qu'elle ne comprend pas. C'est une foi humble, pénétrée de la véracité divine et de la foiblesse humaine, qui se soumet avec une égale sincérité, et aux dogmes qui lui sont clairement manifestés, et à ceux qui sont au-dessus de sa portée ; admirant les uns, respectant les autres ; éclairée dans ses motifs, mais ne se permettant aucun raisonnement sur ses objets. Enfin la foi qui opère le salut, n'est point une simple spéculation. Une foi stérile, l'Esprit saint nous le déclare,

est une foi morte, semblable à un corps sans ame (1). La foi qui sera reçue dans le royaume des cieux, est la foi féconde qui s'y présentera accompagnée du cortège de ses œuvres, offrant à Dieu ces fruits précieux de ses travaux, et en demandant avec une sainte confiance la récompense.

Jesus-Christ déclare que ceux qui ne croiront point en lui seront condamnés; et cette sentence est devenue un sujet de scandale pour quelques personnes qui, la prenant dans un sens trop étendu, la trouvent excessivement rigoureuse. Que des incrédules, placés au milieu des lumières du christianisme, et y fermant volontairement les yeux, soient condamnés au jour des justices, on ne peut en douter : ces esprits rebelles se sont condamnés eux-mêmes d'avance, et l'arrêt céleste ne sera en quelque sorte que l'exécution de l'anathème qu'ils ont prononcé contre leur propre personne. Que des idolâtres, des hérétiques, à qui la vraie foi est présentée, et qui la rejettent avec dédain, pour persévérer dans leurs erreurs, portent la peine de leur opiniâ-

(1) Sicut enim corpus sine spiritu mortuum est, ita et fides sine operibus mortua est. *Jac.* II, 26.

treté; on le conçoit encore facilement : ces prévaricateurs endurcis ont résisté à la volonté de Dieu qui leur étoit manifestée. C'est de ces hommes que Jesus-Christ a dit : Celui qui ne croit pas a déjà été jugé (1). Mais que des malheureux, à qui la lumière de l'évangile n'a pas été apportée, soient éternellement punis pour ne l'avoir pas crue; que tant d'hommes, qui ne se sont égarés que parce qu'on ne leur a pas indiqué leur chemin, arrivent à l'enfer ; que cette immense multitude d'infidèles qui ignorent l'église de Jesus-Christ, d'enfans qui n'ont point reçu le sacrement de la régénération, soient livrés aux flammes vengeresses ; voilà ce qui révolte beaucoup d'esprits : et les ennemis de la religion, profitant du trouble que jette cette idée dans quelques consciences, représentent le Dieu des chrétiens comme un juge inique qui punit des fautes involontaires, comme un père cruel qui se plaît à tourmenter ses enfans.

Pour dissiper cette illusion devenue de nos jours très-dangereuse, distinguons le

---

(1) Qui autem non credit, jam judicatus est: quia non credit in nomine unigeniti Filii Dei. *Joan.* III, 18.

dogme de l'opinion; ce que nous sommes obligés de croire, de ce dont nous devons douter. On ne parvient au salut que dans l'église; on n'entre dans l'église que par le baptême. De ces principes fondamentaux de la catholicité, il résulte que quiconque n'a pas été admis au sacrement de baptême, ne sera pas reçu dans le royaume céleste : le péché originel dont il reste chargé lui en ferme l'entrée. Mais la foi qui nous enseigne cette vérité ne nous dit pas que ceux qui ont été privés du baptême, seront livrés aux impérissables tourmens de l'enfer : c'est une simple opinion; et quoiqu'elle soit appuyée du suffrage infiniment respectable de plusieurs saints pères, il ne nous est pas permis de l'ériger en dogme. Quel sera donc le sort de ces hommes de tout âge et de tout pays, qui n'auront pas été régénérés dans les eaux du baptême? Il n'a pas plu à Dieu de nous le révéler. Tout ce qu'il nous est donné d'en connoître, c'est qu'ils ne seront pas admis dans la gloire céleste, où l'on n'entre qu'en vertu des mérites de Jesus-Christ, lesquels nous sont appliqués par le baptême. Mais pourquoi croirions-nous que l'enfer soit rempli de tous ceux qui, n'ayant pu se conduire d'après les lois

de l'évangile, ont suivi les principes naturels de la raison? Dieu n'est-il pas assez puissant pour leur faire un sort qui les exempte du malheur? C'est de l'apôtre perfide qui devoit le trahir, que Jesus-Christ a dit : Il vaudroit mieux pour lui n'être pas né. Dieu est juste; il ne fera point d'injustice à ses créatures : voilà ce dont nous sommes assurés. Quelles sont les règles de sa justice? nous l'ignorons. Nous ne pouvons donc pas savoir quels en seront les effets. Sachons ignorer ce que la sagesse suprême n'a pas jugé à propos de nous apprendre, et révérons l'impénétrable mystère de la justice divine, comme tous les autres que la foi nous fait connoître, et ne nous fait pas comprendre.

Voici les prodiges qui accompagneront ceux qui croiront : ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront des langues nouvelles; ils manieront les serpens, et s'ils boivent quelque poison mortel, ils n'en recevront aucun mal; ils imposeront les mains aux malades, et ceux-ci seront guéris. Telle est la lettre de créance que le Tout-Puissant donne à ses ambassadeurs. Il est nécessaire que ceux à qui ils sont adressés, reconnoissent leur caractère.

Pourra-t-on méconnoître leur mission, quand on verra sortir de leurs mains des œuvres qui ne peuvent être faites que par Dieu? Pourra-t-on douter que c'est le Maître de la nature qui les envoie, quand on verra la nature soumise à leurs ordres? Ne nous étonnons plus que Jesus-Christ ait choisi, pour être les prédicateurs de sa doctrine, des hommes sans lettres et sans éloquence. Avoient-ils besoin d'éloquence, ceux qui avoient le pouvoir d'ordonner aux boiteux de marcher, aux aveugles de voir, aux morts de ressusciter? Il ne peut y avoir sur la terre de langage aussi énergique, que celui des miracles. Il est, et le plus digne de Dieu, puisque lui seul peut le tenir, et le plus convenable pour les hommes, puisqu'il est à la portée de tous. Il convainc avec la même facilité, et l'esprit le plus épais, et le génie le plus puissant. Il se fait entendre clairement à l'homme le plus grossier, et subjugue fortement le plus rebelle. Il ne faut pour en reconnoître la force, que les plus simples lumières du sens commun; et plus on a d'esprit, plus on en sent l'autorité.

Le miracle, nous dit l'incrédule, est impossible. Dieu seroit contraire à lui-

même, s'il renversoit de sa propre main l'ordre qu'il a établi. Supposer un changement dans les lois que Dieu a données à la nature, c'est le supposer dans Dieu même.

Incrédules, pour sentir toute la futilité de votre difficulté, suivez-moi dans les profondeurs de l'éternité. Remontez avec moi au-delà de l'origine des temps. Considérez le Très-Haut, existant encore seul, se disposant à exercer son autorité sur le néant, et préparant dans sa sagesse, des lois au créatures que sa puissance devoit faire éclorre. Pouvez-vous douter que sa prescience infinie, embrassant d'un coup d'œil toute la succession des temps, ne prévît les dérogations qu'il jugeroit à propos de faire à ses lois? Il prescrivoit dès-lors toutes ces dérogations; et les suspensions de la loi furent contemporaines de la loi même. C'étoit dès le temps où il traçoit au soleil son cours, et où il régloit sa marche constante, qu'il lui ordonnoit de s'arrêter, à tel jour, à telle heure, à tel moment, sur l'ordre de Josué. Est-il jamais venu dans l'esprit de qui que ce soit, qu'un législateur est contraire à lui-même, et qu'il change de volonté quand, en dictant sa loi, il y appose en même temps

une exception? Non, Dieu ne cesse pas d'être immuable quand il fait un miracle, puisque dans les décrets divins le miracle est aussi ancien que l'ordre qu'il interrompt. Il n'y a pas en lui deux volontés différentes, puisque sa volonté éternelle a été que sa loi fût suspendue aux temps assignés par sa providence.

En annonçant qu'ils ont reçu le pouvoir de faire des miracles, les apôtres prennent solennellement l'engagement de l'exercer. Ils donnent aux peuples, à qui ils apportent l'évangile, un moyen également facile et assuré de connoître s'ils sont les envoyés du Très-Haut. Qu'ils pussent en imposer en racontant les miracles de leur Maître, cela même est inimaginable. Mais ce qui seroit bien plus incroyable encore, ce qui seroit le comble de l'absurdité, c'est que les apôtres eussent prétendu tromper le monde sur leurs propres miracles; c'est qu'ils donnassent pour preuve de la divinité de leur mission, les prodiges qu'ils opéreroient, quoiqu'ils connussent parfaitement leur impuissance à opérer un seul prodige. En promettant des merveilles ils attiroient sur eux les regards, et l'attention sur leurs œuvres. Il ne falloit que des oreilles pour s'assurer s'ils parloient toutes sortes de

langues. On n'avoit besoin que d'yeux pour vérifier si les malades auxquels ils imposoient les mains étoient guéris. Et parmi les observateurs qui les environnoient, combien n'y avoit-il pas de contradicteurs! combien d'ennemis de leur Maître et de sa doctrine! combien d'hommes animés contr'eux par préjugé, par passion, par intérêt! Un seul miracle infructueusement tenté, une seule fraude découverte, et leur ministère est anéanti, et un opprobre universel devient leur partage, et ils sont livrés aux supplices que méritent les imposteurs. La déclaration publique qu'ils font de leur pouvoir miraculeux, est tout à la fois, et une invitation à tous les peuples d'examiner, d'observer, de scruter, de juger leurs œuvres, et un défi qu'ils portent à l'incrédulité de les trouver en faute.

Il y a plus encore. Ce n'est pas seulement à ses douze apôtres que Jesus-Christ confie ce grand pouvoir; ce seront aussi ceux qui croiront en lui, qu'accompagneront les prodiges; et nous voyons cette promesse souvent effectuée dans l'histoire apostolique (1). Le grand apôtre, dans

---

(1) Tunc Simon et ipse credidit; et cùm baptisatus esset, adhærebat Philippo. Videns etiam

ses épîtres aux Romains (1), aux Galates (2), aux Ephésiens (3), aux Thessaloniciens (4), et sur-tout dans celle aux Corinthiens (5), leur parle des merveilles

---

signa, et virtutes maximas fieri, stupens admirabatur. *Act.* VIII, 13.

Adhùc loquente Petro verba hæc, cecidit Spiritus sanctus super omnes qui audiebant verbum. Et obstupuerunt ex circumcisione fideles, qui venerant cum Petro; quia et in nationes gratia Spiritûs sancti effusa est. Audiebant enim illos loquentes linguis, et magnificantes Deum. *Ibid.* X, 44, 45 *et* 46.

Et cùm imposuisset illis manus Paulus, venit Spiritus sanctus super eos, et loquebantur linguis, et prophetabant. *Ibid.* XIX, 6.

(1) Habentes autem donationes secundùm gratiam, quæ data est nobis, differentes : sive prophetiam secundùm rationem fidei. *Rom.* XII, 6.

(2) Qui ergo tribuit vobis Spiritum, et operatur virtutes in vobis : ex operibus legis, an ex auditu fidei? *Galat.* III, 5.

(3) Et ipse dedit quosdam quidem apostolos, quosdam autem prophetas, alios verò evangelistas, etc. *Ephes.* IV, 11.

(4) Spiritum nolite extinguere. Prophetias nolite spernere. 1. *Thessal.* V, 19 *et* 20.

(5) Alii quidem per Spiritum datur sermo sapientiæ : alii autem sermo scientiæ secundùm eumdem Spiritum : alteri fides in eodem Spiritu; alii gratia sanitatum in uno Spiritu; alii operatio virtutum, alii prophetia, alii discretio spirituum, alii genera linguarum, alii interpretatio sermonum. 1. *Cor.* XII, 8, 9 *et* 10.

Et quosdam quidem posuit Deus in ecclesiâ pri-

qui s'opéroient parmi eux, du pouvoir miraculeux dont ils étoient revêtus. Pouvoit-il en imposer à tous ces peuples sur des faits qui se passoient journellement, et presque continuellement au milieu d'eux? Étoit-il possible qu'il les abusât sur une puissance qu'il leur attribuoit à eux-mêmes? Auroit-il imaginé de leur persuader qu'ils faisoient des miracles, quand ils n'en faisoient point? Ou ces fidèles de divers pays croyoient effectivement avoir les dons des langues, des prophéties, des miracles, ou ils ne le croyoient pas. S'ils ne l'avoient pas cru, de quel front l'apôtre auroit-il osé leur dire qu'ils en étoient investis? Avec quelle indignation ou quel mépris auroient-ils

mùm apostolos, secundò prophetas, tertiò doctores, deindè virtutes, exindè gratias curationum, opitulationes, gubernationes, genera linguarum, interpretationes sermonum. Numquid omnes apostoli? numquid omnes prophetæ? numquid omnes doctores? numquid omnes virtutes? numquid omnes gatiam habent curationum? numquid omnes linguis loquuntur? numquid omnes interpretantur? 1. *Cor.* XII, 28, 29 *et* 30.

Volo autem omnes vos loqui linguis : magis autem prophetare. Nam major est qui prophetat, quàm qui loquitur linguis.... Sic et vos, quoniam æmulatores estis Spirituum, ad ædificationem ecclesiæ quærite ut abundetis. Et ideò qui loquitur lingua; oret ut interpretetur. *Ibid.* XIV, 5, 12 *et* 13.

reçu ses lettres? Quel ridicule n'auroit-il pas imprimé à toute sa prédication? Mais si, comme il est évident, ils croyoient avoir ces dons extraordinaires, ils les avoient donc? On peut se tromper sur des faits étrangers; on ne se trompe pas sur ce que l'on peut faire soi-même, sur ce que l'on fait actuellement. L'incrédulité qui, au bout de dix-huit cents ans, s'avise de révoquer en doute les dons miraculeux des premiers siècles, est obligée de dire que tous les fidèles de ces temps, qui faisoient publiquement profession d'y croire, étoient, ou trompés par les apôtres, ou trompeurs avec eux. Entre ces deux absurdités nous lui laissons le choix. Qu'elle prétende, si elle veut, que saint Paul est venu à bout de persuader à la multitude des fidèles qu'ils avoient un pouvoir qu'en effet ils n'avoient pas, et qu'ils faisoient des miracles que réellement ils ne faisoient pas; ou qu'elle soutienne, si elle l'aime mieux, que les premiers chrétiens, après avoir été les objets et les dupes de la fraude des apôtres, en sont tous, après leur baptême, devenus subitement les instrumens et les complices, et qu'au moment où ils se sont aperçus qu'ils avoient été indignement abusés, tous unanimement, et sans une seule

exception, attachés plus fortement par-là même à leurs imposteurs, se sont associés à leur fourberie.

Mais pourquoi, demande l'incrédule, ces dons admirables ne subsistent-ils plus dans l'église? Ils ont cessé, parce qu'ils devoient cesser; et le grand apôtre qui en parle si souvent, en annonce clairement la fin (1). Ils ont cessé d'exister, parce qu'ils ont cessé d'être nécessaires. Avant que le monde ne crût, dit saint Augustin, ils étoient nécessaires pour que le monde crût. Celui qui pour croire exige encore des prodiges, est un prodige lui-même, puisque la foi du monde entier ne fixe pas la sienne (2). Mais l'évangile publié, la foi établie, l'univers converti, leur objet est rempli, et dès-lors leur terme arrivé. Il n'est pas dans l'ordre de la suprême Sagesse de multiplier les prodiges sans nécessité. En devenant com-

---

(1) Charitas numquàm excidit. Sive prophetiæ evacuabuntur, sive linguæ cessabunt. 1. *Cor.* XIII, 8.

(2) Cur, inquiunt, nunc illa miracula, quæ prædicatis facta esse, non fiunt? Possem quidem dicere, necessaria fuisse, priusquàm crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus. Quisquis adhùc prodigia ut credat inquirit, magnum est ipse prodigium, qui mundo credente non credit. *S. Aug. de Civit. Dei. Lib.* XXII, 8, 1.

muns,

muns, ils cesseroient d'être frappans; leur multiplicité les aviliroit, et l'habitude d'en jouir les confondroit avec cette multitude d'effets naturels dont la cause est inconnue. Après quelques années Israël ne s'émerveille plus du miracle journalier de la manne, et il finit par s'en lasser (1). De quoi nous serviroit-il qu'ils subsistassent encore? Sûrs qu'ils ont existé, avons-nous besoin de les voir pour établir notre foi? Nous avons de leur réalité la preuve la plus tranchante : c'est leur effet visible, certain, indubitable; c'est l'univers converti par leur moyen. Une révolution aussi contraire à toutes les idées humaines n'a pas pu s'opérer sans moyens surnaturels. Il n'est pas dans la nature des hommes de se dépouiller de leurs préjugés les plus enracinés, de leurs passions les plus chères, de leurs intérêts les plus précieux, sans avoir de puissans motifs. On ne se fait pas égorger sans savoir pourquoi. La propagation rapide et universelle de la foi, en prouvant la vérité des miracles qui l'ont établie, les rend désormais inutiles. Les incrédules prétendent que ce grand ouvrage a été

(1) Anima nostra jam nauseat super cibo isto levissimo. *Num.* XXI, 5.

opéré sans miracles. Mais leur assertion ridicule, et démentie par les ennemis mêmes du christianisme, les jette dans une difficulté plus insoluble que celle qui les embarrasse. Elle suppose un miracle plus grand encore que tous ceux qu'ils contestent, la conversion du genre humain sans miracles.

Et le Seigneur Jesus, après leur avoir parlé ainsi, fut élevé dans le ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Le miracle de l'ascension, qui met le sceau à la mission de Jesus-Christ, et qui la termine si glorieusement, est rapporté par saint Luc avec un peu plus de détail en deux endroits, à la fin de son évangile, et au commencement des actes des apôtres. Dans l'un il dit que le Sauveur, en bénissant ses apôtres, se sépara d'eux, et fut enlevé dans le ciel; et que les apôtres l'ayant adoré, s'en retournèrent à Jérusalem remplis de joie (1). Dans l'autre il ajoute les circonstances que, tandis que Jesus-Christ montoit au ciel à la vue des apôtres, une nuée le déroba à leurs

(1) Et factum est, dùm benedicerot illis, recessit ab eis, et ferebatur in cœlum. Et ipsi adorantes regressi sunt in Jerusalem cum gaudio magno. *Luc.* XXIV, 51 *et* 52.

regards; et que, comme ils continuoient à regarder, deux hommes vêtus de blanc parurent auprès d'eux, et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jesus qui, en vous quittant, s'est élevé au ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu monter (1).

La carrière évangélique de Jesus-Christ est terminée. Le grand ouvrage de la rédemption du genre humain est consommé. Le monde est instruit, et par ses leçons, et par ses exemples; sa résurrection constatée par toutes ses apparitions. La terre n'a désormais plus rien qui le retienne. Il rentre triomphant dans ses splendeurs éternelles, et retourne occuper à la droite de son Père la place dont l'intérêt de notre salut l'avoit fait descendre. Ce grand événement que l'église solennise aujourd'hui, présente à nos méditations spécialement deux vérités des plus importantes;

(1) Et cùm hæc dixisset, videntibus illis, elevatus est; et nubes suscepit eum ab oculis eorum. Cùmque intuerentur in cœlum euntem illum, ecce duo viri astiterunt juxtà illos in vestibus albis, qui et dixerunt : Viri Galilæi quid statis aspicientes in cœlum ? Hic Jesus, qui assumptus est à vobis in cœlum, sic veniet quemadmodùm vidistis eum euntem in cœlum. *Act.* 1, 9, 10 *et* 11.

l'une infiniment consolante, l'autre souverainement redoutable. Les portes du ciel fermées depuis si long-temps, s'abaissent aujourd'hui devant Jesus-Christ ; et ce n'est pas seulement pour le recevoir, c'est pour nous aussi qu'elles sont ouvertes. Il nous en traçoit la route pendant qu'il étoit parmi nous ; il nous en ouvre aujourd'hui l'entrée. Il a voulu y être notre précurseur (1). Il nous y attend, nous y appelle, nous y prépare nos places. De ce séjour de la gloire il nous tend les bras ; il y seconde nos efforts, et par ses vœux, et par ses grâces. Il quitte la terre, mais il ne l'abandonne pas. Il se réunit à son Père, mais sans se séparer de nous. Il vit toujours pour nous, pour être notre intercesseur (2). C'est par lui que nous avons accès auprès du Père céleste (3). Il lui présente nos vœux, et il y joint les siens. Ses prières donnent du prix à nos oraisons ; ses actions de grâces, à notre reconnoissance ; son oblation, à nos sacrifices ; ses douleurs, à notre pénitence ;

---

(1) Ubi præcursor pro nobis introivit Jesus. *Hebr.* VI 20.

(2) Semper vivens ad interpellandum pro nobis. *Ibid.* VII, 25.

(3) Quoniam per ipsum habemus accessum ambo in uno spiritu ad Patrem. *Ephes.* II, 18.

ses souffrances, à notre mortification; ses expiations, à notre satisfaction. C'est en s'unissant à ses mérites que nos foibles œuvres peuvent en acquérir. Médiateur éternel entre Dieu et les hommes (1), il continue dans le ciel le ministère qu'il exerçoit sur la croix. Nous voyons les apôtres, après que leur divin Maître est disparu à leurs regards, tenir encore les yeux fixes vers le ciel où il est rentré. Ils nous apprennent que c'est là où doivent être tournés les nôtres. Considérons sans cesse le terme de notre course, pour nous exciter à l'atteindre. Que la vue de la récompense soit l'aiguillon continuel du travail; mais sur-tout n'oublions jamais que pour suivre Jesus-Christ dans le ciel, il faut l'avoir suivi sur la terre. C'est s'abuser que de prétendre arriver au but, sans en avoir suivi la route; c'est s'égarer que de tenir une route différente de celle qu'a tracée Jesus-Christ.

En terminant son premier avénement, le divin Sauveur fait annoncer le second à ses apôtres, et à tous ceux qui seront instruits par leurs prédications. Il reviendra donc au milieu de nous, et la

(1) Unus et mediator Dei et hominum homo Christus-Jesus. 1. *Timoth.* II, 5.

terre reverra encore une fois son Dieu revêtu d'une forme humaine! Mais quelle immense différence entre la manière dont il s'est montré dans le cours de son ministère, et celle dont il apparoîtra alors! D'un côté, que d'humiliation et d'abaissement! de l'autre, que d'éclat et de grandeur! Là je le vois étendu dans une crêche; ici je le contemple porté sur une nuée lumineuse. Au lieu des vêtemens grossiers qui le couvroient, il s'avance revêtu de splendeur. Sa croix, instrument d'opprobre, est devenue un signe de gloire. Ce ne sont plus quelques personnes empressées d'entendre sa doctrine, et curieuses de voir ses miracles; c'est le genre humain entier, rassemblé à ses pieds pour y recevoir son arrêt. Nous y serons tous présens, à ce jour redoutable, le dernier des jours pour lequel tous les autres ont été faits. Nous entendrons cette voix tonnante qui fit sortir le temps du néant, lui ordonner d'y rentrer. Nous verrons le monde s'anéantir en un instant, au seul signe de la volonté qui l'avoit fait exister. Tout aura disparu; et de cette multitude d'être créés, dont l'immensité étonne notre esprit, il ne restera plus que des justes et des pécheurs, des saints et des damnés. Dans cette épou-

vantable catastrophe, que serons-nous devenus ? Dans cette séparation fatale, de quel côté nous trouverons-nous placés? Serons-nous élevés sur les ruines du monde, ou en serons-nous écrasés ? Pouvons-nous, sans frémir, arrêter notre pensée sur cette affreuse et inévitable alternative? Et cependant plus cette idée est terrible, plus elle doit nous occuper. Plus elle nous effraiera, plus elle nous sera salutaire. Il faut nous pénétrer dès à présent, de l'horreur qu'elle inspire, pour ne pas l'éprouver alors; et marcher vers ce grand jour avec la terreur de la religion, pour ne pas y arriver avec celle du désespoir.

Après l'ascension, les apôtres retournent à Jerusalem, pleins de joie. Et quel pouvoit donc être le sujet de cette grande alégresse, au moment où ils venoient de perdre le Maître qui leur étoit si cher ? Les apôtres n'étoient déjà plus ces hommes grossiers qui ne comprenoient qu'imparfaitement ce que Jesus-Christ leur disoit de plus clair. Il avoit ouvert leur esprit, et leur avoit donné l'intelligence des saintes écritures (1). Instruits alors par

(1) Tunc aperuit illis sensum ut intelligerent scripturas. *Luc.* XXIV, 45.

ses leçons, ils savoient que son retour dans les cieux étoit le complément nécessaire de sa mission, et alloit être le commencement de la leur. Pleins de confiance dans ses promesses, ils étoient assurés que ce Maître si bon n'étoit pas perdu pour eux ; qu'il seroit au milieu d'eux pour les éclairer, et les soutenir jusqu'à la consommation des siècles. Ils comprenoient alors ce qu'il leur avoit dit, que, s'il ne s'en alloit pas, l'Esprit saint ne viendroit point sur eux; mais que, retourné dans les cieux, il le leur enverroit (1). Ils attendoient avec une sainte impatience cet Esprit vivificateur qui achevant de dissiper les ténèbres de leurs esprits, devoit leur enseigner toute vérité (2), et les rendre capables du grand ouvrage auquel ils étoient appelés. La joie qui remplissoit les apôtres n'étoit pas un sentiment humain; c'étoit le mouvement d'une foi vive, éclairée par les instructions de Jesus-Christ, confirmée par sa résurrection, et qui venoit de l'être encore par sa miraculeuse ascension.

(1) Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos : si autem abiero, mittam eum ad vos. *Joan.* XVI, 7.

(2) Cùm autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. *Joan.* XVI, 13.

Les apôtres étant partis, allèrent prêcher en tout lieu, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant leur parole par les miracles dont elle étoit accompagnée. Au moment où finit la mission de Jesus-Christ, commence celle des apôtres. Il n'y a point d'interruption dans le ministère sacré qu'il a exercé et établi. Il est inébranlable comme la parole sur laquelle il l'a fondé. En butte depuis son principe aux contradictions de toute espèce, il en a constamment triomphé, et il en triomphera toujours. L'enfer l'a sans cesse attaqué par les persécutions, par les séductions, par les hérésies et par les schismes. Jamais on n'a pu, jamais on ne parviendra à prévaloir contre lui; et sa constante persévérance sera jusqu'à la dissolution du monde le désespoir de tous les ennemis de l'église, le point de ralliement de tous ses enfans.

ÉVANGILE

Du dimanche dans l'octave de l'Ascension.

Jesus-Christ annonce à ses apôtres la descente du saint Esprit, et les persécutions qu'ils auront à essuyer.

JESUS dit à ses disciples : Lorsque le Consolateur que je vous enverrai de la part de mon Père, cet Esprit de vérité qui procède du Père, sera venu, il rendra témoignage de moi; et vous aussi vous en rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement. Je vous ai dit ces choses, afin que vous ne soyiez point scandalisés. On vous chassera des synagogues, et l'heure va venir où quiconque vous fera mourir, croira rendre hommage à Dieu. Ils vous traiteront ainsi, parce qu'ils ne connoissent, ni mon Père, ni moi. Et je vous dis ces choses, afin que lorsque le temps en sera venu, vous vous rappeliez que je vous les ai prédites. (*Jean* XV, 26 *et* 27. XVI, 1 *et* 4).

EXPLICATION.

Jesus dit à ses disciples : Lorsque le Consolateur que je vous enverrai de la part de mon Père, cet Esprit de vérité qui procède du Père, sera venu, il rendra témoignage de moi ; et vous aussi vous en rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement. Jesus-Christ donne ici à l'Esprit saint, qu'il doit envoyer immédiatement après son retour dans les cieux, deux qualités : il l'appelle le Consolateur et l'Esprit de vérité. Ces deux titres sont relatifs aux effets que le saint Esprit devoit produire, d'abord dans les apôtres après quelques semaines, et ensuite dans les ames fidèles pendant toute la suite des siècles.

L'Esprit saint, descendu sur les apôtres, devoit les consoler de l'absence du divin Maître qui les avoit instruits jusque-là ; tenir auprès d'eux sa place ; le leur montrer assis à la droite de son Père, intercédant continuellement pour eux, et les attirant à sa suite dans le ciel, par les grâces qu'il ne cesseroit de faire descendre sur eux. Au milieu des peines, des contradictions, des travaux, des fatigues,

des humiliations, des souffrances de leur ministère, l'Esprit saint devoit être sans interruption avec eux, les consoler par son onction, les soutenir par sa force, les ranimer par ses admirables dons. Telles sont encore les fonctions qu'il exerce auprès des ames justes qui ont le bonheur de le posséder. Dans toutes les tribulations qu'elles éprouvent, et qui depuis le premier péché sont l'inséparable apanage de la race humaine, il est leur consolateur et leur appui. Il ne leur ôte pas entièrement le sentiment de leurs maux : il faudroit pour cela changer leur nature; mais il en adoucit l'amertume. S'il ne tarit pas leurs larmes, du moins il les essuie. O vous tous, qui gémissez dans le chagrin, dans les regrets, dans la souffrance! tournez-vous vers ce Consolateur tout-puissant. Lui seul peut soulager votre douleur. Tous les autres tempéramens, au lieu de la modérer, ne sont le plus souvent propres qu'à l'irriter encore. Vous êtes tous, disoit le saint homme Job au fort de ses afflictions, des consolateurs à charge (1). Toutes les consolations humaines se réduisent à exhorter à la pa-

---

(1) Consolatores onerosi omnes vos estis. *Job.* XVI, 2.

tience, par la nécessité de souffrir : vérité incontestable sans doute, mais vérité désespérante quand on la sépare de la religion ; parce qu'alors les souffrances n'ont plus, ni principe, ni but, ni dédommagement, et que l'attente de l'avenir aggrave de son affreuse perspective la sensation du présent : mais vérité consolante, quand elle est présentée par le saint Esprit, et quand elle s'unit à toutes les autres vérités que lui seul a pu révéler. J'adore la justice de cette nécessité, quand je reconnois que mes maux sont le châtiment de mes péchés (1). Je rends grâces à la miséricorde qui me l'impose, quand j'apprends qu'ils sont l'expiation de mes fautes (2). Je trouve glorieux de souffrir, quand par là je ressemble à mon divin Modèle (3). Mes peines me semblent

---

(1) Propterea quòd.... peccaveritis Domino : et non audieritis vocem Domini, et in lege, et in præceptis, et in testimoniis ejus non ambulaveritis : idcircò evenerunt vobis mala hæc. *Jerem.* XLIV, 23.

(2) Reputantes peccatis nostris hæc ipsa supplicia minora esse, flagella Domini, quibus quasi servi corripimur ad emendationem, et non ad perditionem nostram evenisse credamus. *Judith.* VIII, 27.

(3) Cohæredes autem Christi : si tamen compatimur, ut et conglorificemur. *Rom.* VIII, 17.

précieuses, quand je sens ma piété se dilater; ma force s'affermir; toutes mes vertus se purifier, comme l'or, dans le creuset de la tribulation (1). Je vois combien elles me sont avantageuses, quand je sais que ces courts momens d'une douleur légère, m'acquièrent pour l'éternité un poids immense de gloire (2). Il n'appartenoit qu'à l'Esprit divin de nous apporter ces sublimes consolations; et lui seul a le pouvoir de nous les faire sentir.

Jesus-Christ appelle l'Esprit saint, Esprit de vérité, parce que c'est lui qui d'abord est l'auteur de toute vérité; qui ensuite la propage et la répand; qui enfin la persuade et la fait recevoir. Il fut pour les apôtres l'Esprit de vérité, quand, descendant dans eux, il les remplit des vérités célestes si abondamment, que ne pouvant les contenir, ils les répandirent sur toute la terre; quand, leur imposant l'obligation de les publier, il leur en donna en même temps le courage et la force; quand il couronna leurs rapides

(1) Oportet contristari in variis tentationibus : ut probatio vestræ fidei multò pretiosior auro (quod per ignem probatur) inveniatur. 1. *Petr.* 1, 6 *et* 7.

(2) Id enim quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. 2. *Cor.* IV, 17.

prédications de cet étonnant succès qui a fait l'admiration et le salut de tous les siècles. Il est encore parmi nous l'Esprit de vérité : c'est lui qui, écartant toute erreur du corps des premiers pasteurs, et lui communiquant son infaillibilité, prononce par leurs bouches les oracles sacrés qui fixent la saine doctrine, et foudroie par leurs mains, de ses anathèmes, les hérésies qui la combattent. Ministres de la parole sainte, c'est lui, lui seul qui peut donner à vos discours, l'onction qui gagne les cœurs, la force qui les subjugue. C'est encore lui seul qui peut en procurer l'effet, et faire pénétrer dans les esprits la persuasion, objet de vos travaux. Gardez-vous d'attribuer les succès dont vous voyez vos efforts couronnés, à vos lumières, à vos talens, à votre éloquence. Le grand apôtre saint Paul, cet homme extraordinairement appelé à la prédication de l'évangile ; saint Paul, doué par la nature et par la grâce de tous les dons éclatans qui pouvoient en assurer le progrès ; saint Paul, qui par la puissance de la parole, confondoit les sages de l'Aréopage, les philosophes de la Grèce, les orateurs de Rome ; saint Paul s'indigne qu'on veuille attribuer, soit à lui, soit au savant

Apollo, le fruit de leurs instructions. Qu'est-ce que Paul, dit-il? qu'est-ce qu'Apollo? Ils ne sont que les ministres de celui à qui vous avez cru. J'ai planté, Apollo a arrosé; c'est Dieu qui a fait croître. Celui qui plante et celui qui arrose ne sont rien; Dieu seul est tout, puisque c'est lui qui donne l'accroissement (1). Prédicateurs évangéliques, à vos travaux unissez constamment la prière; attirez par vos vœux les lumières de l'Esprit saint sur vous, pour qu'il vous inspire sur vos auditeurs, pour qu'il les convainque. Les saints pères, ces personnages si éclairés, si éloquens, faisoient plus de chrétiens par leurs prières que par leurs discours. Et vous aussi, ames fidelles, lorsque vous vous présentez aux instructions de l'église, implorez l'Esprit de vérité, pour qu'il vous dispose à recevoir les vérités saintes que vous allez entendre, afin que tombant dans vos cœurs comme la rosée qui pénètre une terre fertile, elles y fassent germer toutes les

(1) Quid igitur est Apollo? Quid verò Paulus? Ministri ejus, cui credidistis... Ego plantavi, Apollo rigavit; sed Deus incrementum dedit. Itaquè neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat; sed qui incrementum dat, Deus. 1. *Cor.* III, 4, 5, 6 *et* 7.

ertus, et produisent dans vous des fruits bondans.

L'Esprit divin est essentiellement, et ar sa nature, l'esprit de vérité. Mais il a un autre esprit qui lui est diamé-'alement opposé, et dont nous devons ous garantir avec le plus grand soin; est l'esprit d'erreur et de mensonge, ui travaille de tout son pouvoir, et uvent avec trop de succès, à détruire bien qu'opère le saint Esprit. Pour ous attirer dans ses voies égarées, il ous présente, tantôt successivement, intôt en même temps, les sophismes l'incrédulité, les subtilités de l'hérésie, s illusions du monde, les séductions de tentation, le charme des plaisirs. Sou-ent même pour nous plonger dans les nèbres, il se tranforme en ange de lu-ière (1). Ici il nous présente un principe lui-même vrai et religieux, mais dont pplication seroit vicieuse; là il nous fre une action louable et méritoire, ais qu'il corrompt par une intention iminelle. Il faut souvent une attention ès-grande pour distinguer ses perfides ggestions, des saintes inspirations de

(1) Ipse enim Satanas transfigurat se in angelum is. 2. *Cor.* XI, 14.

l'Esprit divin. Mais ne nous laissons ni décourager par ses attaques, ni abuser par ses ruses. Confions notre conduite, non pas à nos idées et à nos goûts, conducteurs aveugles, plus propres à égarer qu'à conduire; mais à l'autorité, guide sûr, dirigé lui-même par l'Esprit saint. Suivons sans nous en écarter, sur la foi et sur la morale, les décisions sacrées de l'église. Sur les points qui ne nous paroissent pas décidés, tenons-nous-en aux opinions les plus probables dans la spéculation, les plus sûres dans la pratique. Ainsi, nous distinguerons la pure lumière que répand l'Esprit divin, des fausses lueurs que jette l'esprit de ténèbres; et marchant avec sureté à la vive clarté du fanal élevé pour diriger notre route, nous n'irons point errer après des feux incertains, dont la clarté funeste conduit à l'abyme.

L'Esprit saint doit rendre témoignage de Jesus-Christ; et le divin Sauveur ajoute à ses apôtres, qu'eux aussi lui rendront témoignage. Il unit ces deux témoignages, parce qu'en effet ils ne doivent jamais être séparés, et qu'ils n'en ont fait à proprement parler qu'un seul. Le saint Esprit intérieurement, les apôtres extérieurement, attestoient les

êmes vérités, aux mêmes personnes,
: la même part. Les apôtres parloient
ır l'inspiration du saint Esprit, le saint
sprit se manifestoit par l'organe des
ôtres. Quand saint Pierre étonnoit par
multiplicité des langues qu'il parloit,
ns avoir pu les apprendre, les Juifs de
us les pays, rassemblés à Jerusalem;
est ici, leur disoit-il, l'accomplissement
la prophétie de Joël : Je répandrai
ion Esprit sur mes serviteurs, et ils
rophétiseront (1). Quand saint Paul
onfondoit les plus beaux génies du pa-
anisme, il déclaroit que c'étoit non par
persuasion des paroles de la sagesse
umaine, mais par la manifestation du
aint Esprit et de sa vertu (2). Quand,
éunis en concile, les apôtres rendoient
urs décrets, et prescrivoient aux fidèles
s pratiques auxquelles ils seroient te-
us, ils disoient : Il a plu au saint Esprit

(1) Sed hoc est quod dictum est per prophetam oël : Et erit in novissimis diebus (dicit Domi-us) effundam de Spiritu meo super omnem car-em.... et quidem super servos meos, et super ncillas meas in diebus illis effundam de Spiritu ieo, et prophetabunt. *Act.* II, 16, 17 *et* 18.

(2) Et sermo meus, et prædicatio mea non in ersuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in stensione Spiritûs, et virtutis. I. *Corinth.* II, 4.

et à nous (1). Tel a été le plan de la divine Providence, que la loi fût publiée et reçue dans tout l'univers, non par la seule inspiration de l'Esprit divin, mais par cette inspiration unie au témoignage des apôtres, et comme authentiquée par lui. Ainsi qu'un souverain sage, pour que ses sujets ne soient pas abusés par des ordres supposés, et faussement présentés comme émanés de lui, ordonne qu'on n'ajoute foi qu'à ceux qui seront intimés par ses ministres ordinaires; ainsi pour prévenir l'abus des révélations imaginaires des prétendues inspirations particulières, Dieu a voulu qu'on ne reconnût comme inspiré par le saint Esprit, que ce qui seroit enseigné par les apôtres. Tout ce que les apôtres ont appris au monde, c'étoit l'Esprit saint qui le leur enseignoit. Tout ce que l'Esprit saint a donné au monde de vérités, c'est par les apôtres qu'il les a publiées. Et comme il n'y a de foi, que ce qui vient de l'Esprit saint, il n'y a de même d'articles de foi, que ceux qui ont été transmis par les apôtres.

Ils ont passé, ces saints fondateurs de

(1) Visum est enim Spiritui sancto, et nobis. *Act.* XV, 28.

religion; mais leur témoignage n'a pas
ɪri : et celui de l'Esprit saint n'a pas été
ɪn plus interrompu. En allant recevoir
récompense de leurs travaux, ils ont
ɪnfié aux successeurs qu'ils s'étoient
ɪnnés, le soin de les continuer. Ils ont
ɪposé sur eux, comme Elie sur son fidèle
sciple, avec leurs fonctions, l'Esprit qui
s y animoit. Cet Esprit divin, qui par-
it par leur bouche, continue de rendre
s oracles par leur ministère toujours
ɪrpétué. Le moyen par lequel il donna
. foi au monde, est le même par lequel
la conserve pure et intacte. Les apôtres
ɪnt nouveaux; mais c'est le même apos-
ɪlat, élevé dans les mêmes chaires, en-
ɪignant la même doctrine, muni de la
ɪême assistance. Ainsi la Sagesse éter-
elle fixe notre foi, et la défend; l'em-
êche de varier, et d'être détruite. Quelle
ɪabilité auroit-elle, livrée au sens privé
e chaque chrétien? Quelle résistance
ourroit-elle opposer aux erreurs, si cha-
un avoit droit de donner ses propres
ensées pour les révélations de l'Esprit
aint? Quand Luther nous ordonne
'ajouter foi aux inspirations dont il se
rétend favorisé, de quel droit nous in-
erdit-il la croyance à celles dont se
ante Arius? Mais le même Esprit divin,

qui par les mains des apôtres terrassoit les hérésies de Simon, de Nicolas, de Cérinthe, par celles de leurs successeurs, n'a cessé de foudroyer toutes les sectes qui se sont élevées depuis. Le corps des premiers pasteurs est pour lui, est pour nous, ce qu'étoit le collége apostolique. Ce sont les tentes magnifiques d'Israël qui renferment dans leur enceinte l'arche du Seigneur, continuellement desservie et défendue. Ce sont les infatigables et intrépides ouvriers, occupés d'une main à élever les murs de la Jérusalem céleste, armés de l'autre du glaive spirituel, pour repousser les assauts qu'on lui livre.

Jesus-Christ dit à ses apôtres qu'ils lui rendront témoignage, parce qu'ils sont avec lui depuis le commencement. Et en effet, cette circonstance qu'ils ne l'avoient pas quitté pendant tout le cours de sa mission, donnoit à leur témoignage un nouveau poids. Des hommes, qui n'auroient été témoins que d'un seul miracle, ou seulement d'un petit nombre, auroient pu être abusés par des subtilités que la fraude a trop souvent inventées et renouvelées; mais cette multiplicité, cette continuité de miracles opérés par le Sauveur, pendant plus de trois années, à la vue d'une multitude nombreuse, sans choix,

ns préparation, à mesure qu'on lui en
·ésentoit les occasions, ne peuvent être
ıe les œuvres d'une puissance divine.
est pour cela que lorsqu'il fut question
: remplir dans le collége apostolique, la
ace que la trahison et le désespoir de
ıdas avoient laissée vacante, saint Pierre
·oposa que l'on choisît le nouveau té-
oin parmi les disciples qui avoient suivi
:sus-Christ depuis son baptême jusqu'à
n ascension (1). Ainsi, tous les apô-
es, en publiant les miracles de leur
vin Maître, répétoient avec la même
›nfiance que l'apôtre saint Jean : Ce que
›us avons entendu, ce que nous avons
ı de nos propres yeux, ce que nos mains
ıt touché, voilà ce que nous vous an-
›nçons, ce que nous attestons (2).

*Je vous ai dit ces choses afin que vous
: soyiez pas scandalisés. On vous*

(1) Oportet ergo ex his viris, qui nobiscum
nt congregati, in omni tempore, quo intravit
exivit inter nos Dominus Jesus, incipiens à
ıptismate Joannis usque in diem, quâ assumptus
t à nobis, testem resurrectionis ejus nobiscum
:ri unum ex istis. *Act.* 1, 21 *et* 22.

(2) Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod
dimus oculis nostris, quod perspeximus, et
anus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ.... et
stamur, et annuntiamus vobis. 1. *Joan.* 1, 1 *et* 2.

chassera des synagogues, et l'heure va venir où quiconque vous fera mourir, croira rendre hommage à Dieu. Avant d'annoncer à ses apôtres les persécutions dont ils devoient être l'objet, Jesus-Christ les prévient qu'elles ne doivent pas être pour eux une occasion de scandale, c'est-à-dire, de chute et de péché. Les maux qui fondent à l'improviste, sont ceux qui font la plus vive impression. Comme ils ne sont pas attendus, on ne s'est pas mis en garde contre leur effet. Ce sont les ouragans subits qui déracinent les cedres sur le Liban. Si les apôtres s'étoient trouvés jetés au milieu des tribulations, des persécutions, des supplices, tout-à-coup, et sans les avoir prévus, leur foi auroit pu en être altérée, et leur constance ébranlée; mais leur divin Maître les prépare à ces douloureux momens, d'abord en les leur annonçant, ensuite en leur promettant le saint Esprit qui doit les y soutenir. Par ce double moyen il les prémunit contre tous les événemens. Le choc de l'adversité les trouvera soutenus de la prévoyance, et appuyés sur le secours tout-puissant du saint Esprit.

Ce que Jesus-Christ dit à ses apôtres, tous ceux qui leur ont succédé dans leurs hautes et pénibles fonctions doivent se l'appliquer.

'appliquer. Un grand nombre des foiblesses et des chutes où se laissent aller es ministres du Seigneur, viennent de ce u'ils n'ont pas réfléchi sur les conditions uxquelles ce ministère leur est confié. esus-Christ l'a prédit. Ils doivent s'attendre à des contradictions, à des déoûts, à des traverses, à des tribulations e tout genre. Jesus-Christ l'a prédit, our que ces maux inévitables ne fussent as des occasions de péché, mais devinsent au contraire des moyens de salut; our qu'ils fussent reçus, non avec murnures, mais avec résignation; et souferts, non avec aigreur, mais avec paience.

Prévenus par la prophétie de leur divin Maître, et préparés à tout par ses saluaires instructions, les apôtres soutinrent vec une constance plus qu'héroïque tout e que le ministère auquel ils étoient onsacrés leur attira de malheurs. Rien e les surprenoit, parce que rien ne leur rrivoit qu'ils ne l'eussent attendu; rien e les abattoit, parce qu'ils réunissoient ans leur esprit, l'annonce des peines vec celle des récompenses. Voyant une artie des prédictions de Jesus-Christ déjà ccomplie, ils en devenoient plus cerains encore de l'accomplissement du

reste. Leurs maux présens étoient pour eux un gage de leur félicité future. Au milieu des tourmens qu'ils enduroient, ils levoient les yeux sur les douze trônes qui leur avoient été promis pour juger les douze tribus d'Israël (1). De ce souvenir ils tiroient leur espoir; et ils puisoient dans leurs souffrances mêmes la force de les supporter. De là leur fermeté devant les tribunaux, leur douceur dans les humiliations, leur intrépidité sur les échafauds, leur joie au milieu des supplices. Ce ne sont pas seulement les apôtres que les prédictions et les promesses de Jesus-Christ ont soutenus dans ces terribles épreuves: trois siècles consécutifs ont vu cette lutte inimaginable de la patience contre la férocité. Pendant trois siècles la fureur persécutrice s'est acharnée contre l'église naissante, tantôt avec plus, tantôt avec moins de violence, ne paroissant se ralentir par intervalles, que pour se rallumer ensuite avec plus de barbarie. Les inculpations les plus injurieuses, les opprobres les plus humilians, les traitemens les plus durs, les tortures les plus

(1) Cùm sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israël. *Matth.* XIX, 28.

froces, les morts les plus cruelles, toient pendant tout ce long intervalle le artage de quiconque se déclaroit chréien. Et on voyoit continuellement une nultitude d'hommes y courir avec areur, s'y dévouer avec joie; et non-seuement des hommes, mais des femmes, es enfans, désirer les souffrances, ambiionner le martyre. C'étoient les paroles u Sauveur, qui, animant d'une sainté erveur jusqu'aux ames les plus foibles, es élevoient au-dessus de l'humanité. Nous avons vu, disoient, du temps de Marc-Aurèle, les fidèles de Vienne et de Lyon, racontant aux églises d'Asie la nort glorieuse de leur évêque saint Pothin et de plusieurs autres martyrs, nous vons vu s'accomplir l'oracle de Jesus-Christ : Le temps viendra où quiconque vous fera périr, croira rendre hommage à Dieu (1).

Tous les siècles de l'église n'ont pas été agités par d'aussi violentes tempêtes. Les idèles de tous les temps et de tous les pays n'ont pas été exposés au péril de

(1) Tunc vidimus compleri illud quod à Domino lictum est : Quia veniet tempus in quo omnis qui occiderit vos, putet se obsequium offerre Deo. *Epist. eccles. Vienn. et Lugdun. ad eccles. Asiæ, et Phrygiæ, apud Eusebium, hist.* lib. v, cap. 1.

souffrir la spoliation, le bannissement, l'emprisonnement, les supplices, la mort, pour la conservation de leur foi. Depuis les premiers temps, où pour manifester sa puissance, et pour donner une preuve évidente de la vérité de sa religion, Dieu a voulu qu'elle s'élevât au milieu des plus violentes persécutions, les exécutions sanguinaires des chrétiens ont été fort rares, et toujours resserrées dans quelques régions particulières. Mais lorsque l'ennemi de la religion a cessé de tourner contr'elle le glaive des souverains, il a employé pour la combattre d'autres armes moins violentes, et par là plus dangereuses peut-être. Ce n'est plus la foi, c'est la piété contre laquelle il a dirigé ses attaques. Ce nouveau genre de danger avoit été aussi annoncé. Tous ceux qui veulent vivre dans la piété, avoit dit le grand Apôtre, seront en butte à la persécution (1). Persécutions bien moins barbares que celles des tyrans, mais bien plus adroites, bien plus variées, bien plus multipliées. Persécutions de la part du monde; persécutions de la part des impies; persécutions de la part des liber-

(1) Omnes, qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. 2. *Timoth.* III, 12.

tins; persécutions même quelquefois de la part des hommes vertueux, abusés et séduits; persécutions par les traverses que l'on suscite aux personnes pieuses; persécutions par les calomnies dont on les charge; persécutions par les railleries dont on les accable. Il est plus difficile, peut-être, de résister à ce genre de persécution sourde, mais continuelle, qu'à la persécution ouverte et sanguinaire. Le courage intrépide, qui brave la mort pour la défense de la foi, est peut-être plus commun que le courage constant et de tous les momens qui supporte, sans en être ébranlé, les contradictions, les dégoûts, les chagrins, les humiliations qui accompagnent si souvent la pratique de la piété. Et cependant l'un et l'autre est absolument nécessaire dans la carrière de la religion. L'exercice de l'un, la disposition à l'autre sont des conditions essentielles de la vie chrétienne. La vertu est continuellement combattue par les tribulations qu'on lui suscite; il faut sans cesse leur résister. La foi peut être attaquée par de vives persécutions; il faut être prêt à la sceller de son sang. Le martyre n'est un moyen de salut, que de quelques circonstances; mais la soumission au martyre est la vertu de tous les

temps. On n'est pas toujours forcé à souffrir la mort pour se préserver du péché; mais on est toujours obligé de la préférer au péché.

Nous disons que les temps des violentes persécutions ne sont pas communs. C'étoit donc à nos tristes jours qu'elles étoient réservées! Lorsqu'il y a peu d'années nous voyions notre église gallicane si florissante, pouvions-nous imaginer qu'en si peu de temps nous la verrions abattue? Quand nous contemplions tant de magnifiques temples élevés de tous côtés, décorés par la munificence des fidèles de pompeux ornemens, où retentissoient à toute heure les louanges du Seigneur, où un culte solennel lui étoit journellement rendu; quand nous jetions les yeux sur cette multitude de monastères, où un grand nombre d'ames religieuses de l'un et de l'autre sexe avoient consacré leur vie à la contemplation des vérités célestes, à l'instruction chrétienne de la jeunesse, au soulagement de l'humanité infirme, à toutes les œuvres de la religion et de la charité, aurions-nous pu penser qu'après un si petit nombre d'années, de tous ces biens il ne resteroit plus rien? Douloureuse et effrayante conformité de notre église, avec cette malheureuse église

l'Afrique, dont nous avions retenu les
maximes, et dont les canons étoient un
des principaux fondemens de notre dis-
cipline. Lorsque le cinquième siècle com-
mençoit son cours, cette célèbre église
donnoit au monde les Augustin, les Optat,
les Aurele, et tant d'autres pontifes d'im-
mortelle mémoire : lorsqu'il le termina,
elle avoit disparu de dessus la terre. Au
commencement de ce siècle, l'église galli-
cane se glorifioit de posséder les Bossuet,
les Fénelon. Le dix-huitième siècle va
finir; et qu'est devenue l'église gallicane?
Le sort épouvantable de l'église d'Afrique
lui est-il réservé? A-t-elle péri pour tou-
jours? La justice divine inflige-t-elle à
nos crimes cette affreuse punition, de
retrancher à jamais la France du nombre
des lieux où son saint nom est invoqué?
La destinée future de notre patrie est
encore renfermée dans le secret de la Pro-
vidence; mais ses déplorables malheurs
ont éclaté aux yeux de toutes les nations.
Parmi les persécutions dont les tyrans du
paganisme ont désolé l'église naissante,
y en a-t-il eu de plus atroce que celle
qu'ont excitée les cruels usurpateurs de
la France? D'une extrémité de ce beau
royaume jusqu'à l'autre, tous les tem-
ples qui le décoroient sont, ou abattus,

ou dépouillés de leurs ornemens, et livrés à des usages profanes, souvent même criminels. Des fêtes dont l'idolâtrie auroit rougi, ont remplacé les saintes solennités qui s'y célébroient ; et sur les autels, où Dieu avoit été si souvent immolé, on a élevé des prostituées. Tandis qu'on proclame avec emphase, comme un droit essentiel de l'homme, la liberté indéfinie de tous les cultes, on punit comme un crime d'état tout exercice de la religion catholique ! Les pieux solitaires, arrachés avec violence de leurs asiles, sont livrés aux horreurs de l'indigence, et à l'horreur plus douloureuse pour eux d'être témoins de toutes les profanations et de tous les crimes. Les vierges chrétiennes, plus fidelles encore, et plus fermes dans l'orage, ont aussi été l'objet d'une haine plus envenimée. On a poussé les indignes traitemens jusqu'à les faire outrager dans leur vertu la plus chère, par ceux mêmes qui avoient été les objets de leur charité compatissante. C'est sur-tout sur les pasteurs, sur ces hommes bienfaisans, qui ne cessoient de répandre tous les genres de biens sur la classe la plus infortunée, que s'est déployée la fureur des ennemis de tout bien. Ne pouvant accuser aucun d'eux d'un seul crime, ils les ont déclarés tous indistinc-

ement coupables ; et dans l'impuissance 'en condamner un seul, ils les ont proscrits en totalité. Ceux qu'ils ont le moins ruellement poursuivis, ils les ont déouillés de tout, arrachés à leurs troueaux, à leurs familles, chassés de leurs ays, et contraint d'aller dans des terres trangères mendier l'hospitalité et les ecours de la charité : ce sont là les objets e leur indulgence. Leur rage s'est bien ılus cruellement exercée sur les autres. ..es uns, tels que des troupeaux que l'on nferme pour les égorger, resserrés en rand nombre dans des prisons, y ont té massacrés en masse par les brigands âchés sur eux ; les autres, traînés sur es échafauds, y ont subi la mort des célérats ; quelques-uns, condamnés à ller finir leurs jours sous un ciel brûant, dans un air pestilentiel, sur des erres qui dévorent leurs habitans, ont té submergés avant que d'y parvenir ; a cruauté ingénieuse a imaginé pour juelques autres le supplice lent de l'inection, et sur les navires où elle les avoit ntassés, les a fait expirer de misère, déjà orrompus avant leur mort. Cette fuieuse et atroce persécution a encore un aractère propre qui la distingue de toutes es autres. Quand les tyrans du paganisme

faisoient périr les premiers chrétiens, c'étoit un zèle religieux qui les poussoit. Ils imaginoient, comme l'avoit prédit le Sauveur, rendre hommage à Dieu. C'étoit une sorte de guerre des divinités adorées jusqu'alors, contre le Dieu jaloux qui les anéantissoit. Les persécuteurs offroient en victimes à leurs idoles chancelantes ceux qui les ébranloient ; et ils croyoient soutenir leurs autels qui s'écrouloient, en les cimentant du sang chrétien. La barbare et inepte persécution de nos jours n'a pas même ce prétexte. Ce n'est pas un culte que l'on veuille remplacer par un autre; ce n'est point un autre Dieu que l'on oppose au Dieu des chrétiens; c'est, ce que l'univers voit pour la première fois depuis sa création, l'anéantissement de tout culte, la destruction de tout Dieu que l'on prétend opérer. Rapprochez les fureurs actuelles de l'incrédulité, des hypocrites déclamations qu'elle n'a cessé de faire pendant si long-temps sur la tolérance ; rappellez-vous ses lamentations, ses plaintes et ses cris à la vexation, à la persécution, toutes les fois qu'on tentoit de contenir ses excès, d'arrêter ses écrits impies et séditieux. Aussi inconséquente que barbare, elle dément ses propres principes, comme elle

ule aux pieds toutes les idées de vertu, us les sentimens d'humanité.

Ils vous traiteront ainsi, parce qu'ils connoissent ni mon Père, ni moi. est là le motif des persécutions, mais n'en est pas l'excuse. Si les païens percuteurs ne connoissent ni Jesus-Christ, son Père, c'est parce qu'ils vouloient méconnoître. Ils fermoient volontaiment les yeux pour ne pas voir les ractères de divinité qui éclatoient dans personne du Sauveur, dans sa doctrine, ns ses miracles, dans toute sa vie. De ême que la clarté du soleil qui récrée yeux sains, blesse les vues délicates mal disposées; de même cette lumière illante, au lieu de les éclairer, les offusoit. Ils ne maltraitoient les apôtres que rce qu'ils leur présentoient un éclat portun qu'ils étoient déterminés à pas voir. Plus inexcusables qu'eux, persécuteurs modernes ont connu sus-Christ et son Père, qu'ils s'obstinent jourd'hui à méconnoître. Ils furent insuits dans leurs premières années de cette ligion, qu'ils s'efforcent aujourd'hui de truire. Le Dieu qu'ils outragent, ils nt adoré. Ce sont des déserteurs qui urnent leurs armes contre le souverain ii les reçut dans sa milice, et au crime

de l'impiété ils joignent celui de l'apostasie. En tourmentant de nouveau Jesus-Christ dans la personne de ses ministres, ils ne peuvent avoir part à la prière que du haut de sa croix il faisoit pour ses bourreaux : Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font (1).

La connoissance de Dieu et de Jesus-Christ son fils, qu'il nous a envoyé, est la plus importante, la plus nécessaire de toutes; disons même : C'est la seule nécessaire. C'est, comme dit le Sauveur, toute la vie éternelle (2). Nous consumons cette vie entière à acquérir des connoissances frivoles que nous n'emporterons point avec nous, et qui ne nous sont d'aucune utilité pour la vie future; et la science de Dieu, qui nous suivra au-delà du trépas, qui, après avoir été sur la terre le moyen de notre sanctification, en sera la consommation dans le ciel, à peine nous en occupons-nous : car il ne faut pas croire que connoître Dieu, soit uniquement être instruit un peu

---

(1) Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt. *Luc.* XXIII, 34.

(2) Hæc est autem vita æterna : ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum-Christum. *Joan.* XVII, 3.

mieux, un peu plus mal des vérités de la religion contenues dans le catéchisme. La science de Dieu est une science pratique. Quiconque, selon saint Jean, prétend le connoître, et cependant n'observe pas ses commandemens, est un menteur (1). Il se vante par ses paroles, dit saint Paul, de le connoître, et il le nie par ses actions (2). Celui-là seul connoît Dieu, qui le médite assidûment, non dans une vaine spéculation, mais pour se confondre devant ses grandeurs; pour se pénétrer de la connoissance de ses bienfaits; pour se remplir de ses maximes; pour se perfectionner dans l'observation de sa loi. Plus on fait de progrès dans l'exercice de la vertu, plus on avance dans la connoissance de Dieu. Combien de personnes parlent de Dieu, discourent sur sa nature, sur ses attributs, sur ses œuvres, sur ses préceptes, et cependant ne le connoissent pas!

Et je vous dis ces choses, afin que, lorsque le temps en sera venu, vous vous rappeliez que je vous les ai pré-

---

(1) Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est. 1. *Joan.* II, 4.

(2) Confitentur se nosse Deum, factis autem negant. *Tit.* I, 16.

dites. A l'occasion de la prophétie qu'il vient de faire, Jesus-Christ montre à ses apôtres quelle est la fin, et quel est l'usage de la prophétie.

Il est, disoit Daniel, un Dieu dans le ciel, qui révèle les choses cachées, et qui a annoncé ce qui doit arriver dans les temps les plus reculés (1). Il n'appartient qu'à lui de pénétrer dans l'avenir, parce que lui seul le tient sous sa puissance. Il n'appartient qu'à lui de déclarer infailliblement, et en maître, les événemens futurs; parce que c'est lui qui en est la cause première, et que les causes secondes, auxquelles nous les attribuons, ne sont que les moyens employés par sa puissance pour les faire naître. Il n'appartient qu'à lui de manifester ce que doivent opérer les volontés humaines, parce que c'est sa volonté souveraine qui les dirige à son gré, et qui les fait concourir librement, mais infailliblement toutes ensemble, aux effets qu'il juge à propos de produire. Il a donné à l'homme la mémoire pour se rappeler le passé, et l'intelligence pour connoître le

(1) Est Deus in cœlo revelans mysteria, qui indicavit.... quæ ventura sunt in novissimis temporibus. *Dan.* II, 28.

présent. Il ne lui a pas accordé de faculté pour prévoir l'avenir. Nous ne pouvons que conjecturer ; il s'est réservé de prédire. Disons donc avec l'apôtre saint Pierre : Ce ne furent jamais la volonté, la raison, la sagesse humaines qui apportèrent à la terre la prophétie. C'est par l'inspiration de l'Eprit divin, que le saints hommes de Dieu ont prononcé ses oracles (1). La prophétie, vérifiée par l'événement, est donc le sceau de la divinité, ainsi que le miracle. Elle est même un genre de miracle, puisqu'elle franchit les lois de la nature, et qu'elle excède les forces de l'humanité. C'est un des signes auxquels Dieu a voulu que nous reconnussions sa parole. Le prophète, nous dit-il, qui aura fait une prédiction, quand ce qu'il aura annoncé sera arrivé, sachez que c'est véritablement le prophète et l'envoyé de Dieu (2). Ainsi, le but de la prophétie est de nous faire connoître avec certitude, à travers les erreurs dont nous sommes environnés,

(1) Non enim voluntate humanâ allata est aliquandò prophetia ; sed Spiritu sancto inspirati, locuti sunt sancti Dei homines. 2. *Petr.* 1, 21.

(2) Propheta, qui vaticinatus est pacem : cùm venerit verbum ejus, scietur propheta, quem misit Dominus in veritate. *Jerem.* XXVIII, 9.

les vérités qu'il plaît à Dieu de nous enseigner. Saint Pierre la compare à un flambeau qui nous éclaire dans ce séjour de ténèbres, pour nous conduire au jour brillant de l'éternité (1). La voix qui annonce avec assurance des événemens obscurs, incertains, imprévoyables qui se réalisent ensuite, ne pouvant être que la voix de Dieu, je dois croire fermement tout ce qu'elle m'ordonne. Croyez en moi, vous crie-t-il, et vous serez en sureté. Croyez à mes prophètes, et tout vous prospérera (2).

Il faut distinguer deux sortes de prophéties : l'une principale, et qui a pour objet les temps les plus reculés, l'autre, dont le terme est plus rapproché, et dont le but est de faire ajouter foi à la première. Cette distinction se fait clairement sentir par des exemples; et nous en trouvons, de l'un et de l'autre genre, dans l'ancien et dans le nouveau testament.

---

(1) Habemus firmiorem propheticum sermonem, cui benefacitis attendentes, quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco, donec dies elucescat. 2. *Petr.* 1, 19.

(2) Audite me viri Juda, et omnes habitatores Jerusalem. Credite in Domino Deo vestro, et securi eritis; credite prophetis ejus, et omnia evenient prospera. 2. *Paral.* XX, 20.

Le but principal, disons mieux, le but unique de l'ancienne alliance étoit Jesus-Christ. Tout dans l'économie d'Israël étoit prophétique ou figuratif. Lois, coutumes, cérémonies, sacerdoce, sacrifices, tout avoit rapport à lui. Tous les grands hommes de la nation étoient ses précurseurs ; la nation elle-même n'existoit que pour le donner au monde. Ezéchiel le saluant dans un avenir lointain : Tu es donc, lui disoit-il au nom de l'Esprit saint qui l'inspiroit, celui dont j'ai parlé dans les temps anciens par mes serviteurs les prophètes, qui ont prédit que je t'élèverois au-dessus d'eux (1). Mais cette multitude successive d'oracles qui l'annonçoient à la terre, ne devoient s'effectuer que dans un temps éloigné. Et jusque-là quel droit auroient-ils eu à la croyance? Pour obliger les peuples à y ajouter foi, Dieu inspiroit à ses prophètes d'autres prédictions qui, se réalisant prochainement, prouvoient solennellement qu'ils étoient ses envoyés. C'étoient comme des lettres de créance

(1) Hæc dicit Dominus Deus : Tu ergo ille es, de quo locutus sum in diebus antiquis in manu servorum meorum prophetarum Israël, qui prophetaverunt in diebus illorum temporum, ut adducerem te super eos. *Ezech.* XXXVIII, 17.

qu'il leur donnoit pour autoriser leur mission, et authentiquer leur caractère. Isaïe, Jérémie, Daniel, tous les prophètes sont pleins de prophéties semblables, qui, s'exécutant aux yeux mêmes de la génération qui les entendoit, concilioient à leurs personnes la vénération, et à leurs oracles sur le Messie, la confiance. Aussi la foi dans un Messie, la certitude de le voir venir un jour, étoit elle générale parmi le peuple de Dieu? Elle l'étoit; elle l'est encore. Dans sa dispersion, ce peuple réprouvé espère, attend toujours le Rédempteur qui lui fut promis. Ce qui étoit sa lumière est devenu son aveuglement. Seul autrefois, entre tous les peuples, il avoit le bonheur de connoître le Sauveur; aujourd'hui, au milieu de tant de peuples qui l'adorent, il s'obstine à le méconnoître. Il s'opiniâtre à vouloir un Messie qui soit un roi puissant aux yeux des hommes; un libérateur qui les affranchisse du joug des nations; un triomphateur glorieux qui les ramène à sa suite dans leur patrie. Mais en persistant à entendre, dans ce sens charnel et grossier, les oracles qui annoncent la gloire du désiré des nations, comment peuvent-ils expliquer, comment peuvent-ils leur concilier ceux

ui prédisent ses humiliations et ses
ouffrances; qui le présentent comme
homme de douleurs, accablé de mépris,
ouvert d'infirmités, méconnoissable par
s plaies dont il est couvert, chargé de
outes nos infirmités, mis à mort à cause
e nos crimes (1)? Qu'ils mettent pour
n moment à l'écart leur préjugé; qu'ils
sayent d'entendre leurs oracles sur le
essie, dans le sens que leur donnoit
esus-Christ; qu'ils y voient, comme il
enseignoit, un roi dont le royaume
est pas de ce monde; un libérateur qui
s affranchit de la servitude du démon;
n triomphateur qui les amène à sa
ite dans la céleste patrie; qu'adoptant,
ne supposant pour quelques instans ces
ées spirituelles, ils relisent sans préven-
on leurs livres sacrés, ils ne pourront
mpêcher d'être frappés de l'accord de
utes les prophéties avec les particula-
és de la vie de Jesus-Christ. Ce n'est
s un seul oracle qui s'accomplit en sa
rsonne; c'est leur universalité absolue
i se trouve admirablement réalisée.
'st une multitude de traits de lumière
i, de toutes les parties de l'ancienne

---

1) Voyez Isaïe, chap. LIII, et beaucoup d'au-
endroits.

loi, viennent se réfléchir sur lui, et le couvrir d'un éclat qui le fait reconnoître ce qu'il est. Ils verront sa descendance de David, annoncée par ce prince; le lieu de sa naissance, indiqué par Michée; l'époque de sa venue, fixée par Daniel; son sacrifice perpétuel, désigné par Malachie; ses divers miracles, ses vertus, ses travaux prédits par un grand nombre de prophètes; sa passion prévue par eux jusque dans les plus minutieuses circonstances; et le prix dont il est vendu, et l'emploi de cet argent, et les insultes auxquelles il est livré, et les crachats dont il est couvert, et les soufflets dont il est meurtri, et la flagellation dont il est déchiré, et le partage de ses habits, et sa robe jetée au sort, et le fiel et le vinaigre dont on l'abreuve, et son crucifiement, et son côté percé d'une lance, et le parallèle fait de lui avec des brigands. Les bourreaux qui le tourmentent, sont les exécuteurs, moins des jugemens rendus contre lui, que des prédictions qui le concernent. Ils semblent avoir consulté toutes les prophéties relatives aux souffrances du Messie, pour les lui appliquer toutes. Et vous aussi, incrédules, nous vous invitons à méditer ce rapprochement si frappant, cet ac-

cord si admirable de tous les oracles de l'ancienne loi avec la vie du Sauveur. Pourrez-vous croire que ce soit le hasard, ce mot qui n'exprime aucune réalité, qui ait produit un rapport si extraordinaire, si universel? En voyant d'une part toutes les actions de Jesus-Christ, prédites par les prophètes; de l'autre, toutes les prophéties sur le Messie, accomplies en lui, pourrez-vous imaginer, oserez-vous soutenir que c'est là un effet sans cause? Imaginerez-vous de nier les faits? Et quels sont ceux que vous révoquerez en doute? Seront-ce les prédictions? Sera-ce l'accomplissement? Nierez-vous la réalité des prophéties? Les juifs, nos ennemis, vous les présentent comme nous. Et croyez-vous possible que nous nous soyions accordés avec eux, pour vous séduire? Nierez-vous la vérité de l'histoire évangélique? Quand les apôtres la publioient, ils parloient à des témoins oculaires, intéressés à les contredire. Auroient-ils osé leur en imposer? Auroient-ils pu leur mentir, sans être à l'instant confondus? On ne peut contester, ni les faits sans pyrrhonisme, ni leur conséquence sans absurdité.

De l'ancienne alliance, si nous passons à la nouvelle, nous verrons encore son

divin auteur imprimer à sa mission le sceau ineffaçable de la prophétie. L'objet de sa loi étoit de nous révéler ses vérités éternelles ; de nous faire connoître la nature de Dieu et la nôtre ; nos relations avec lui et entre nous ; notre origine et notre fin ; notre destination et nos moyens pour l'atteindre. Ses admirables instructions, franchissant les limites du temps, nous transportent dans la région de l'éternité. Elles nous apprennent ce qui a précédé les âges, et ce qui leur survivra. Elles présentent à nos adorations, des mystères supérieurs à la raison ; à nos espérances, des promesses au-dessus de l'imagination. Pour y soumettre notre foi, Jesus-Christ se montre ce qu'il est. Il laisse comme échapper deux rayons de sa divinité : sa puissance dans les miracles, sa prescience dans les prophéties. La même voix qui me prédit le jugement que je dois subir, la résurrection qui ranimera mon corps, les récompenses et les peines qui m'attendent, est celle qui a prophétisé la passion, la flagellation, le crucifiement, la résurrection du Sauveur, les souffrances des apôtres, le reniement de saint Pierre, la trahison de Judas, la destruction de Jérusalem. Peut-il me rester le plus léger doute sur le sort

qu'elle m'annonce, quand je vois tous ses autres oracles aussi ponctuellement réalisés? Puis-je hésiter de soumettre ma raison aux dogmes qu'elle m'enseigne, et ma conduite aux préceptes qu'elle me dicte, quand, à l'accomplissement aussi exact de ses prédictions, je reconnois la voix de mon Dieu?

ÉVANGILE

Du jour de la Pentecôte.

Descente du saint Esprit sur les apôtres.

JESUS dit à ses disciples : si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point, ne garde pas mes paroles. Et la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais de mon Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses pendant que j'étois avec vous. Mais le Consolateur, l'Esprit saint, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera tout, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la

paix, je vous donne ma paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur soit sans trouble et sans crainte. Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père; car mon Père est plus grand que moi. Je vous l'ai dit maintenant, avant que la chose arrive; afin que vous croyiez lorsqu'elle sera arrivée. Je ne m'entretiendrai pas plus long-temps avec vous; car le Prince de ce monde va venir, et il n'a aucun droit sur moi. Mais afin que le monde connoisse que j'aime mon Père, c'est pour cela que j'agis conformément à ce que mon Père m'a ordonné. Levez-vous, sortons d'ici. (*Jean.* XIV, 23 *et* 31.)

EXPLICATION.

Jesus dit à ses disciples : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point, ne garde pas mes paroles. L'apôtre saint Jude venoit de faire à Notre-Seigneur une question. Pourquoi, lui avoit-il dit, vous manifestez-

manifestez-vous seulement à nous, et non pas à tout le monde (1)? C'est à cette demande que répond le Sauveur. Il fait entendre à cet apôtre que ce ne sera pas seulement à lui et à ses collégues, qu'il se fera connoître ; et que tous ceux qui l'aimeront, et qui observeront ses préceptes, seront l'objet de ses communications les plus intimes. Mais outre cette réponse directe, ce que dit ici Jesus-Christ a un sens bien plus profond et plus étendu ; et c'est ce qu'on peut remarquer dans la généralité de ses discours. Comme il parloit non-seulement pour ses apôtres, mais pour toutes les générations futures, ses paroles, outre le sens particulier relatif à la circonstance, présentent toujours une instruction universelle, applicable à tous les siècles. C'est au genre humain entier, c'est à nous qu'il parle constamment. Nous devons donc prêter à tous ses discours une oreille attentive, y chercher les leçons qu'il nous donne, et nous en pénétrer fortement.

Jesus-Christ réunit ici les deux points essentiels de la conduite chrétienne, les-

(1) Dicit illi Judas, non ille Iscariotes : Domine, quid factum est, quia manifestaturus es nobis teipsum, et non mundo. *Joan.* XIV, 22.

quels en effet sont par leur nature inséparables ; l'amour de Dieu et l'observation de ses commandemens. Celui qui aime Dieu, garde sa parole ; et celui qui ne l'aime point, ne la garde pas. L'observation des préceptes est à-la-fois, et l'effet immanquable, et le signe certain de l'amour de Dieu. On cherche à plaire à ce que l'on aime, on craint tout ce qui peut lui déplaire. Ainsi, nous avons toujours ce moyen de juger si la charité règne dans nos cœurs : c'est d'examiner si elle se produit dans nos œuvres. Notre fidélité à exécuter la loi de Dieu, voilà la mesure de notre amour pour lui. Ils n'aiment point Dieu, tous ceux que vous voyez, ou transgresser ses préceptes, ou les accomplir avec lâcheté ; ils n'aiment point Dieu : et c'est par-là que s'effectue dans eux ce que dit l'apôtre saint Jacques, que celui qui péche en un seul point de la loi, se rend coupable contre la loi entière (1). Ils offensent la loi principale, la loi générale, la loi qui renferme la totalité de la loi chrétienne, qui en est toute la substance, qui la fait entièrement observer, la loi de la charité.

(1) Quicumque autem totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus. *Jac.* II, 10.

Les théologiens distinguent dans la charité, comme dans les autres vertus, l'acte et l'habitude. Ils appellent charité actuelle, le mouvement de l'ame qui se porte avec affection vers Dieu; et charité habituelle, l'état de l'ame pénétrée de l'amour de Dieu. L'une est un sentiment passager, l'autre une situation permanente. Toutes les deux se servent, s'entretiennent, se reproduisent réciproquement. La charité habituelle est le foyer d'où s'élancent, comme autant de flammes, les actes d'amour de Dieu; et ces vives flammes à leur tour alimentent et raniment le brasier qui les a produites. Mais le péché venant, comme un torrent qui a renversé ses digues, à se répandre dans l'ame, y éteint, et la charité actuelle, et la charité habituelle. Il y a entre la charité et les autres vertus cette différence, qu'elle ne peut pas, comme les autres, subsister dans un cœur infecté par le péché. L'ame coupable peut encore conserver le sentiment de la foi, en produire quelques actes; il peut lui rester l'espérance de sortir de son état, et il lui est possible de l'exprimer; mais les foibles affections, les commencemens d'amour qu'elle éprouve encore quelquefois pour Dieu, ne sont pas des élans de

charité. Toute autre vertu est opposée à un seul genre de péché, n'est détruite que par une sorte de vice. La charité est contraire à tout péché, est anéantie par tout vice quelconque. En voici la raison : c'est que tout péché a pour principe une préférence, une prédilection accordée à la créature, sur le Créateur. La charité est par son essence un amour de Dieu prédominant ; elle cesse d'exister dès qu'elle est balancée. On n'a pas la charité, quand on n'aime pas Dieu par-dessus tout. On ne l'aime pas par-dessus tout, quand on lui préfère quelque créature. Il y a donc entre la charité et tout péché, une incompatibilité absolue; et il y a entre l'état de charité et l'état de péché, la même opposition qu'entre leurs actes. Il est aussi impossible de conserver dans son cœur la charité, en vivant dans le péché, que de faire un acte de charité en commettant un crime. De même que le péché en s'emparant d'un cœur, en exclut la charité; de même la charité, quand elle y rentre, en chasse le péché. Dieu ne peut pas haïr celui qui la porte dans son cœur. L'état de charité, l'état de grâce, l'état d'innocence, sont une seule et même chose; et cet heureux état exclut essentiellement toute

prévarication, toute infraction grave, soit en la prévenant, soit en y remédiant.

A celui qui l'aimera, et qui en conséquence gardera sa parole, Jésus-Christ fait une magnifique promesse. Dieu l'aimera, et viendra faire en lui sa demeure. Par son immensité Dieu est présent partout. L'univers entier est son temple. Partout il reçoit nos hommages; par-tout il répand sur nous ses dons. Mais il réside dans ses églises d'une manière plus spéciale. C'est-là qu'il verse plus abondamment ses bienfaits. J'ai sanctifié cette maison, dit-il à Salomon, pour y placer continuellement mon nom; et mes yeux et mon cœur y resteront tous les jours (1). Je remplirai de gloire cette maison, dit-il par le prophète Aggée; et ce sera dans ce lieu que je donnerai la paix (2). Or, son temple de prédilection, celui où il lui plaît davantage de résider, c'est l'ame chrétienne. Ne savez-vous donc pas, nous dit le grand

(1) Sanctificavi domum hanc, quam ædificasti, ut ponerem nomen meum ibi usque in sempiternum, et erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus. 3. *Reg.* IX, 3.

(2) Implebo domum istam gloriâ, dicit Dominus exercituum.... et in loco isto dabo pacem. *Agg.* II, 8 *et* 10.

Apôtre, que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit saint habite en vous (1)? Nous sommes, dit-il ailleurs, la maison du Seigneur; mais seulement à cette condition, que nous conserverons inaltérables jusqu'à la fin, et notre foi, et la gloire de notre espérance (2). Sublime qualité dont est décoré le chrétien, de se trouver lui-même le temple de son Dieu, de le porter continuellement dans son cœur! Quels admirables avantages elle lui apporte! Dieu peut-il résider en un lieu, sans y verser ce torrent de grâces, dont il est la source inépuisable? C'est Dieu sans cesse présent qui éclaire son intelligence par de saintes pensées, qui fortifie sa volonté par de vigoureuses résolutions, qui échauffe son amour par d'ardens désirs. Dieu devient, si on peut s'exprimer ainsi, l'ame de l'ame chrétienne. Mais en même-temps, quelles grandes obligations ce titre auguste de temple du Seigneur ne lui impose-t-il pas? Ma maison, dit Jesus-Christ, sera appelée

(1) Nescitis quia templum Dei estis, et Spiritus Dei habitat in vobis. 1. *Cor.* III, 16.

(2) Quæ domus sumus nos, si fiduciam, et gloriam spei usque ad finem, firmam retineamus. *Heb.* III, 6.

une maison de prières (1). Il devroit, s'il étoit possible, s'en élever de continuelles adorations. Mais au moins doit-on s'y tenir dans un état d'oraison habituel. Ce que nous devons sur-tout en inférer, c'est combien les péchés d'un chrétien sont plus énormes que ceux des infidèles. Celui qui n'a pas été consacré à Dieu par le baptême, ne profane pas le temple du Seigneur. Vous ne lisez jamais sans indignation le crime de cet impie Antiochus, qui, dans le temple où le nom seul du vrai Dieu devoit être invoqué, et sur l'autel où ne devoient être portées que des victimes pures, osa élever son idole. Vous renouvelez son attentat lorsque vous vous livrez au péché, vous chassez le Seigneur de son sanctuaire, et vous y mettez à sa place le démon. Vous faites du démon, l'idole de ce temple qui avoit été dédié à Dieu; de ce temple, que Dieu chérissoit; de ce temple, où il avoit reçu pendant long-temps des hommages qui lui étoient si agréables. Et à quelles terribles vengeances ne vous exposez-vous pas! Ecoutez la suite de la doctrine du grand Apôtre : Si quelqu'un viole le tem-

(1) Domus mea domus orationis vocabitur. *Matth.* XXI, 13.

ple de Dieu, Dieu l'écrasera de toute sa colère ; car son temple est saint, et c'est vous qui l'êtes (1).

Et la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais de mon Père qui m'a envoyé. C'est au nom de celui qui l'envoie, que tout mandataire parle ; il devient par sa mission l'organe de son commettant. Envoyé par son Père, c'étoit sa parole que Jesus Christ apportoit à la terre. Envoyés par Jesus-Christ, comme il l'avoit été par son Père, c'est de même sa parole, et non pas la leur, que les apôtres ont répandue, et que continuent de répandre leurs successeurs. Ministres évangéliques, vous devez être continuellement pénétrés de cette vérité, que ce n'est point votre parole que vous donnez aux hommes ; que vous n'êtes que les porteurs de la parole de Dieu. Il vous adresse à tous le précepte qu'il donna à son prophète : Fils de l'homme, je t'ai établi surveillant sur mon peuple, tu recevras donc la parole de ma bouche, et tu l'annonceras de ma part (2). Le

(1) Si quis autem templum Dei violaverit, disperdet illum Deus ; templum enim Dei sanctum est, quod estis vos. 1. *Cor.* III, 17.

(2) Fili hominis, speculatorem dedi te domui

premier devoir qu'il vous impose est de ne point vous ingérer dans ce ministère sacré, sans l'avoir reçu de ceux à qui il appartient de le donner. Comment prêchera-t-on, dit saint Paul, si on n'est pas envoyé (1)? Il n'y a dans tout le christianisme qu'une seule mission : c'est celle que Jesus-Christ a reçue de son Père ; qu'il a donnée à ses apôtres ; que les apôtres ont transmise aux évêques, leurs successeurs ; et que les évêques communiquent aux ministres inférieurs. C'est cette seule et unique mission qui, se propageant selon le besoin des fidèles, s'est perpétuée dans tous les siècles, et étendue dans toutes les régions. Elle part d'une seule racine, cette sève précieuse qui, se répandant jusque dans les plus petits rameaux de l'église, les vivifie, les féconde, et leur fait porter des fruits. Toute prédication qui n'est pas faite en vertu de cette unique mission, n'est pas faite au nom de Jesus-Christ. C'est la parole de l'homme. Dieu ne la reconnoît pas pour la sienne. En vain l'hérésiarque,

---

Israël ; et audies de ore meo verbum, et annuntiabis eis ex me. *Ezech.* III, 17.

(1) Quomodò verò prædicabunt, nisi mittantur? *Rom.* X, 15.

en vain le schismatique se vantent d'avoir la parole divine, et prétendent la répandre. Qu'ils nous montrent cette continuité de mission, qui remonte par les apôtres jusqu'à Jesus-Christ et jusqu'à son Père.

La mission légitime ne confère que le droit d'annoncer la parole divine. Mais pour exercer dignement ce ministère, ceux qui en sont revêtus doivent avoir sans cesse devant les yeux ce qu'en disoit le grand Apôtre qui l'a exercé avant eux : Nous sommes les ambassadeurs de Jesus-Christ, comme si Dieu lui-même exhortoit par notre bouche (1). Malheur à celui qui, chargé de cette grande ambassade, ne s'occupe pas uniquement des intérêts du Maître qui l'a envoyé; qui travaille, non à la gloire de Dieu, mais à la sienne; qui recherche, non le salut des hommes, mais leurs applaudissemens. En entrant dans le ministère apostolique, le premier acte doit être de s'oublier soi-même. Il n'est pas défendu sans doute au prédicateur de l'évangile, d'employer les ornemens de l'éloquence humaine; mais que ce soit pour le bien

---

(1) Pro Christo ergo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos. 2. *Cor.* V, 20.

de son auditoire, et non pour le sien; pour opérer plus efficacement la persuasion, et non pour s'attirer des éloges. La conversion des ames, voilà le seul succès qu'il lui soit permis d'ambitionner. La gloire que Dieu distribue, voilà la seule récompense digne de ses travaux.

Et vous aussi, peuple fidèle, qui allez assister aux instructions de l'église, soyez convaincu que cette parole que vous allez entendre n'est pas celle de l'homme dont le son frappera vos oreilles; c'est la parole de celui dont il est l'envoyé. Dieu lui-même va vous parler par sa bouche. Ce ne sera pas, comme sur le mont Sinaï, du milieu des éclairs et des foudres qu'il fera partir ses oracles. Il exécute pour vous ce que lui demandoit le peuple d'Israël, tremblant au pied de la montagne sainte, et saisi de terreur au son de la voix divine (1). Il emprunte une voix humaine. Mais par quelqu'organe que passe sa parole, elle n'en est pas moins la sienne; vous ne lui devez pas moins l'attention la plus soutenue, le respect le plus profond, l'obéissance la plus entière.

(1) Dicentes Moysi : Loquere tu nobis, et audiemus ; non loquatur nobis Dominus, ne fortè moriamur. *Exod.* XX, 19.

Je vous ai dit ces choses pendant que j'étois avec vous. Mais le Consolateur, l'Esprit saint, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera tout, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. Nous trouvons dans ces paroles, d'abord la révélation formelle du mystère de la Trinité. Le saint Esprit envoyé par le Père, au nom du Fils, voilà les trois personnes divines clairement énoncées; et les hérésies qui ont osé nier ce dogme fondamental du christianisme, n'ont jamais rien pu opposer de raisonnable à cette déclaration précise.

Nous avons ensuite dans ces paroles du divin Sauveur, la promesse faite à ses apôtres du grand événement que l'église célèbre aujourd'hui, de la descente du saint Esprit sur eux, et des admirables effets qu'il devoit produire dans leurs ames. C'est-là ce que nous devons principalement méditer; car la fête que nous solennisons n'est pas tellement propre à ce jour, qu'elle ne se renouvelle journellement. C'est un mystère continuellement subsistant dans l'église de Jesus-Christ, et qui s'y perpétuera constamment, tant qu'il y aura des fidèles qui se mettront en état d'y parti-

ciper. Ce n'est pas seulement aux disciples rassemblés dans le cénacle, que Jesus-Christ promet l'Esprit saint; nous sommes tous compris dans cette magnifique promesse, si nous savons nous en rendre dignes. Le saint Esprit descend encore véritablement sur ceux d'entre nous qui sont préparés à le recevoir. Il y descend, non plus visiblement, comme il descendit en ce jour sur les apôtres pour confirmer leur foi, et accréditer leur mission; mais aussi réellement, quoique d'une manière invisible. Il apporte avec lui, non les dons extérieurs qui étoient nécessaires alors à l'établissement de la religion, et qui ont cessé de l'être; mais les mêmes grâces de conversion et de sanctification, toujours nécessaires pour établir et maintenir dans nos cœurs l'empire de la religion. Ces admirables effets qu'il produisit dans les ames des apôtres, il ne tient qu'à nous qu'il les produise aussi dans les nôtres. Occupons-nous donc, (et quelle occupation plus convenable dans cette solennité?) de considérer les effets qu'opéra intérieurement dans les apôtres la descente du saint Esprit, afin de mériter qu'elle opère les mêmes dans nous.

Le premier de ces effets que les apôtres

éprouvèrent, est celui dont Jesus-Christ leur parle plus spécialement; ce fut de se trouver tout-à-coup éclairés et instruits. Et nous avons sur cela trois choses à considérer : quels sont ceux que l'Esprit saint instruit; de quoi il les instruit; comment il les instruit.

Rappelons-nous ce qu'étoient les apôtres auparavant d'avoir reçu le saint Esprit : des hommes ramassés dans la classe la plus basse de la société, dépourvus d'éducation, dénués d'intelligence. Trois années entières passées à l'école de leur divin Maître n'avoient pas suffi à leur instruction. Les choses les plus claires qu'il leur avoit enseignées étoient encore au-dessus de leur portée. Ils ignoroient ses mystères; ils ne concevoient pas ses maximes; ils se faisoient de fausses idées de ses promesses. De tout ce qu'il leur avoit dit, ils n'avoient rien compris; et c'étoit pour eux, comme ils le rapportent eux-mêmes, des paroles cachées (1). Mais aussitôt que le saint Esprit est descendu sur eux, ces hommes, à qui Jesus-Christ reprochoit d'être stupides et

(1) Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur. *Luc.* XVIII, 34.

lens à croire (1), deviennent les appuis de la foi. Ces hommes ignorans et grossiers se trouvent être les docteurs les plus profonds; étonnent l'univers de leur érudition, et le convertissent par la force de leur parole. Ainsi, cet Esprit divin, lorsqu'il entre dans nos esprits, s'en rend le maître absolu. Il rend la stupidité intelligente, l'ignorance savante, l'entêtement souple et humble. Que d'autres maîtres désirent les disciples dociles, doués de capacité, ornés de talens; l'Esprit de Dieu n'a pas besoin de chercher les dispositions, il les donne. Il crée les qualités qu'il veut trouver; et en donnant l'instruction, il rend les sujets aptes à la recevoir (2).

Autant les apôtres avoient été jusque-là chargés d'ignorance et remplis d'erreurs, autant, après avoir reçu le saint Esprit, sont-ils pénétrés des lumières de Dieu, et consommés dans la science du salut. Toutes les vérités qui avoient échappé à leur intelligence grossière, dont ils ne se doutoient pas quand Jesus-Christ les

(1) Et ipse dixit ad eos : O stulti, et tardi corde ad credendum ! *Luc.* XXIV, 25.

(2) Et scriptum est in prophetis : Et erunt omnes docibiles Dei. *Joan.* VI, 45.

leur enseignoit, se développent devant eux. Tout ce que leur a dit ce divin Maître, et qu'ils n'avoient pas conçu, se représente aussitôt à leur mémoire. Ils en saisissent les principes, en embrassent l'ensemble, en suivent l'enchaînement, en découvrent clairement toutes les conséquences. La religion toute entière avec tous ses dogmes, avec tous ses commandemens, avec tous ses rits, avec toutes ses maximes, avec toutes ses promesses, avec toutes ses menaces, est présente à leurs esprits. Ainsi, quand il descend dans les nôtres, il convainc la raison des mystères qui la révoltoient le plus; il soumet la volonté aux préceptes les plus contrarians; il pénètre le cœur des principes les plus opposés à nos inclinations; il nous fait sentir la nécessité de l'humilité, de l'abnégation, de la mortification. Ce qu'il enseigne, lui seul peut l'enseigner, lui seul a le pouvoir de persuader ce qu'il persuade.

Et considérez encore comment il le persuade. L'homme n'a pour enseigner que des moyens bornés, et tels qu'est sa propre science. Ce n'est qu'en employant de longs discours qu'il peut faire comprendre les vérités humaines qu'il débite. Ce n'est qu'à force de leçons et de rai-

sonnemens qu'il peut faire entrer dans les esprits la persuasion. Il n'appartient qu'à l'Esprit saint de faire en un moment des apôtres, des hommes savans, de les instruire, de les convaincre des principes les plus profonds, des vérités les plus élevées, des dogmes les plus incompréhensibles, sans leçons de sa part, sans étude de la leur. Il descend dans eux, et aussitôt ils se trouvent remplis de toutes les connoissances si multipliées, si étendues, si relevées qu'il leur a apportées. Telle est la science du salut. C'est beaucoup moins dans les livres et dans les discours des hommes que l'on acquiert, que dans les communications de l'Esprit divin. La prière est encore pour nous, comme elle fut pour les apôtres dans le cénacle, le premier moyen de les obtenir. C'est aux pieds du Seigneur que l'on reçoit sa science (1). Tous les saints, tous les maîtres de la vie spirituelle déclarent qu'ils ont plus appris dans leurs oraisons, que par leurs veilles et leurs longs travaux. Est-ce que les lectures pieuses, les conférences spirituelles, les prédications de l'église, seroient inutiles à notre instruc-

(1) Qui appropinquant pedibus ejus, accipient de doctrinâ illius. *Deuter.* XXXIII, 3.

tion? Non, sans doute. Ce sont au contraire des moyens dont il plaît au saint Esprit de se servir pour nous donner la connoissance, la conviction, l'amour de ses vérités et de nos devoirs. Il aime à cacher sous des formes humaines ses divines opérations, et il ne prodigue les miracles sensibles que lorsqu'ils sont nécessaires, comme ils l'étoient pour les apôtres. Mais en employant, comme il nous l'ordonne, ces moyens naturels, faisons deux considérations essentielles; la première, qu'ils sont impuissans par eux-mêmes, et qu'ils ne produiront aucun fruit, s'ils ne sont fécondés par l'opération surnaturelle de l'Esprit saint; la seconde, qui est la conséquence de celle-là, que nous devons, à l'exemple des disciples, qui méritèrent par leur persévérance unanime dans l'oraison (1) que le saint Esprit descendît sur eux, l'attirer sur nous par l'ardeur et la constance de nos vœux.

Cette instruction que l'Esprit de Dieu répandit si merveilleusement sur les apôtres, ne leur donna pas une simple spéculation, une science stérile. En les ins-

(1) Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione. *Act.* 1, 14.

truisant il les sanctifia, et c'est le second effet qu'il produisit dans eux. Il n'est pas seulement l'Esprit de vérité, il est l'Esprit sanctificateur; et c'est ce que signifie la forme de langues de feu, sous laquelle il se partagea et s'arrêta sur les têtes des disciples. Ce feu étoit l'emblème de la charité dont il embrasoit leurs cœurs. Jusque-là on les avoit vus ambitieux, ne soupirer qu'après les dignités mondaines; jaloux, envier ceux qui aspiroient comme eux aux premières places; querelleurs, avoir entr'eux des disputes fréquentes. L'Esprit saint descend sur eux; les voilà tout-à-coup devenus d'autres hommes. Toutes leurs foiblesses ont cessé, tous leurs défauts ont disparu. Ils sont désormais, non-seulement des saints, mais des modèles de la plus haute sainteté, éloignés du monde, étrangers à toute passion, supérieurs à tout intérêt. Ils disent avec une audacieuse, mais sainte confiance au genre humain qu'ils convertissent : Soyez nos imitateurs, comme nous le sommes de Jesus-Christ (1). L'Esprit saint produira dans nous le même effet, si nous savons l'y attirer. Le feu

---

(1) Imitatores mei estote, sicut et ego Christi. 1. *Cor.* XI, 1.

sacré descendant dans nos cœurs, y consumera tous nos désirs déréglés, dissoudra comme une paille légère nos attachemens mondains; et détruisant par son activité tout ce qu'il y a en nous de terrestre, nous épurera, et fera de nous un or sans mélange, digne d'être offert sur l'autel céleste. C'est par le saint Esprit que nous avons reçu, qu'est répandue dans nos cœurs la charité (1); la charité, la plus éminente de toutes les vertus, qui en est le complément, qui les suppose, ou qui les produit toutes.

Un dernier effet qu'il produit aujourd'hui dans les apôtres, est de leur donner le courage et la force nécessaires pour remplir leurs hautes destinées. Ces hommes, auparavant si pusillanimes, qui avoient lâchement abandonné leur Maître, dont le plus zélé l'avoit honteusement renié, vont audacieusement attester sa résurrection, prêcher sa doctrine, proclamer sa divinité. Ils trembloient d'éprouver le sort de Jesus-Christ; ils aspirent à le partager. Du cénacle où les tenoit renfermés la terreur des juifs, ils

(1) Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis. *Rom.* V, 5.

sortent pour aller les braver. Dans les places publiques, dans les synagogues, dans le temple, devant les tribunaux, par-tout ils leur déclarent hautement que celui qu'ils viennent de crucifier, est leur Messie et leur Dieu. Et quel est donc le but de cette nouvelle audace? quel est le dessein qui les meut? C'est le projet le plus vaste, le plus hardi qui soit jamais entré dans la tête d'aucun homme. Ils tentent de changer toutes les idées du genre humain sur la religion et sur la morale. Ils tentent d'engager tous les peuples à abjurer leurs préjugés les plus anciens; à étouffer leurs passions les plus chères; à sacrifier leurs intérêts les plus précieux; à mépriser tout ce qu'ils ont adoré; à adorer tout ce qui fut jusque-là l'objet de leur mépris. Ils tentent de faire adopter à la philosophie, alors dans son plus grand éclat, une doctrine incompréhensible; à la corruption, alors dans son dernier période, une morale sévère. Ils le tentent; et ils l'exécutent. Ils l'exécutent; et ils n'ont pour l'exécuter aucun moyen humain. Ils n'ont aucun moyen humain; et tous les moyens que l'imagination humaine, aidée de la rage infernale, peut se procurer, sont employés contr'eux. Et qu'on

ne dise pas qu'en commençant l'entreprise, ils n'en ont point prévu les obstacles, calculé les difficultés. Ils les annoncent eux-mêmes. Ils rapportent les propres termes dans lesquels leur Maître leur a prédit les traverses, les affronts, les persécutions, les supplices. C'est avec cette certitude qu'ils poursuivent leur course. C'est vers ce terme qu'ils marchent. Figurez-vous qu'un de ces philosophes, soit anciens, soit modernes, dont on essaye d'opposer l'enseignement à celui de Jesus-Christ, eût ordonné à ses disciples de souffrir pour sa doctrine toutes sortes de tourmens, et de subir la mort plutôt que de l'abandonner : quel effet pensez-vous qu'un tel précepte eût produit dans son école? Croyez-vous qu'il lui fût resté beaucoup de disciples après un pareil commandement? Ce qu'aucun autre maître n'osa jamais proposer, Jesus-Christ le prescrit ; et il est obéi. D'après sa prophétie, ses apôtres courent aux persécutions, non-seulement sans répugnance, mais avec ardeur et avec joie. Les contradictions sont leur encouragement ; les humiliations, leur gloire ; les tortures, leurs délices ; la mort, leur espoir. Cette force surnaturelle dont ils sont remplis, c'est l'Esprit

saint qui la leur a apportée. Et n'avons-nous pas pareillement besoin qu'il nous la communique? Ils sont revenus ces temps où la pratique de la religion exige, non plus seulement de la fidélité, mais du courage. Appelons par nos vœux cet Esprit de force, sans lequel nous ne pouvons rien, avec lequel nous pouvons tout. Le Seigneur, dit Jérémie, est avec moi, tel qu'un guerrier robuste; tous les efforts de mes persécuteurs seront vains et impuissans (1). Il en sera ainsi de nous, si nous savons attirer dans nos ames l'Esprit qui anima, qui soutint, qui fortifia, qui fit triompher les apôtres. La même puissance opérera les mêmes effets, si elle trouve en nous les mêmes dispositions.

Ce n'est pas seulement contre les persécutions violentes, que nous avons besoin du courage que le saint Esprit communiqua aux apôtres; un autre genre de persécution plus adroite, mais moins dangereuse, nous le rend continuellement nécessaire. Nous en avons besoin contre le monde au milieu duquel nous

(1) Dominus autem mecum est quasi bellator fortis; idcircò qui persequuntur me, cadent, et infirmi erunt. *Jerem.* XX, 11.

vivons, qui ne cesse d'attaquer non-seulement la foi, mais toutes les vertus chrétiennes, de ses déclamations, de ses calomnies, de ses railleries, de ses sarcasmes, de ses exemples. Nous en avons besoin, sur-tout contre nous-mêmes, pour nous défendre de ce vil respect humain qui nous fait si souvent abandonner les intérêts de la vérité; rougir de la vertu qui nous plairoit; commettre le mal que nous détestons. Dans ce jour, que l'église consacre spécialement à honorer le saint Esprit, et à célébrer les merveilles qu'il a opérées sur la terre, redoublons nos instantes supplications, pour qu'il daigne descendre sur nous, comme il descendit sur les apôtres; et répandre dans nous, aussi ignorans, aussi charnels, aussi foibles qu'ils étoient, la lumière dont il les éclaira; la piété dont il les sanctifia; la force dont il les anima.

Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Le monde promet la paix; mais est-il en son pouvoir de la donner? Tous les biens qu'il offre, sont des sujets de contestation, des matières à querelles. Ses faveurs ne peuvent, ni suffire à tous ceux qui y prétendent, ni satisfaire ceux qui les obtiennent. Celui qui

qui en est privé, les désire avec ardeur; celui qui en a acquis, en voudroit encore davantage. Chacun aspire à ce qu'il voit posséder aux autres. Ainsi, la paix que le monde fait espérer dans la jouissance des biens qu'il étale, n'est qu'une continuité de jalousies, de soupçons, de disputes, de combats. C'est une paix mensongère, qui ne vous est offerte que pour vous entretenir plus surement dans l'agitation et dans les dissentions. Le monde lui-même n'est autre chose qu'une arêne ouverte, où on s'efforce mutuellement de se renverser; où chacun, occupé de supplanter les autres, travaille sans relâche, tantôt à leur soustraire avec adresse, tantôt à leur arracher avec violence ce qu'ils possèdent. Vous croyez qu'en atteignant l'objet de vos vœux vous parviendrez à la tranquillité, et que vous n'aurez plus qu'à en jouir en paix : c'est une illusion qui vous flatte, mais qui vous égare, en vous présentant ce que vous souhaitez, pour ce qui doit être. Ne sentez-vous pas d'abord qu'alors il vous faudra défendre ce que vous aurez acquis. Et l'expérience ne vous apprend-elle pas de plus, que vos désirs, s'accroissant avec vos jouissances, offriront

toujours à votre cupidité de nouveaux objets à poursuivre.

Quelle différence entre cette paix du monde, sans cesse espérée, et jamais obtenue, et celle que promet et donne Jesus-Christ! qui est tout-à-la-fois, et la paix de la société par l'extinction des rivalités, et la paix du cœur par le calme des passions. Les biens que Dieu distribue, participant à son infinité, peuvent appartenir à tous, sans le détriment d'aucun. C'est un trésor où tout le monde peut puiser sans cesse, sans jamais le diminuer. Ainsi, il ne peut pas devenir un sujet de jalousie. Au contraire, plus on en a obtenu, plus on est aise de ce qu'en obtiennent les autres. La charité jouit des grâces accordées au prochain, comme de celles qu'elle a reçues elle-même. La paix du juste est inaltérable : elle ne peut être troublée, ni par la poursuite des biens temporels, qu'il ne désire pas; ni par celle des biens spirituels, qu'il n'envie pas; ni par les calomnies, qu'il dédaigne; ni par les injures, qu'il oublie; ni par les offenses, qu'il pardonne; ni par les intérêts, qu'il sacrifie; ni par les prétentions, qu'il réprime; ni par les passions, qu'il étouffe.

Celui-là est toujours en paix avec les autres, qui est en paix avec lui-même et avec Dieu.

Que votre cœur soit sans trouble et sans crainte. Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père ; car mon Père est plus grand que moi. Je vous l'ai dit maintenant, avant que la chose arrive ; afin que vous croyiez lorsqu'elle sera arrivée. Jesus-Christ avoit annoncé à ses apôtres la perte qu'ils alloient faire de lui. Ils en étoient dans le trouble et dans l'affliction. Ces sentimens étoient la suite de l'attachement qu'ils lui portoient. Quoi de plus naturel que de s'affliger au moment de perdre l'objet qu'on aime ! quoi de plus juste que de regretter un Maître, aussi bon, aussi parfait, que celui dont ils alloient être privés ! Pourquoi donc le divin Sauveur paroît-il leur reprocher leur douleur ? Comment peut-il attribuer au défaut d'amour pour lui, ce qui est l'effet même de leur amour ? Sans doute, les apôtres l'aimoient, et l'aimoient avec tendresse ; mais encore charnels, ils ne l'aimoient pas comme il doit être aimé, comme il

veut l'être. En s'attachant à lui, ils ne l'envisageoient pas avec des yeux assez purs. Leur amour, le considérant uniquement comme homme, ne s'élevoit pas encore jusqu'au mystère de l'Homme-Dieu. Tout occupés du bonheur de sa présence sensible, ils ne concevoient pas que, retourné auprès de son Père, il pourroit continuer d'être avec eux pour les assister. Ils le croyoient perdu pour eux entièrement, et pour toujours. C'est ce sentiment trop humain que Jesus-Christ cherche à rectifier. C'est cet attachement terrestre qu'il veut purifier. S'ils avoient pour lui un amour plus parfait; s'ils considéroient dans lui, non l'homme que pendant trois ans ils ont suivi, dont ils révèrent la doctrine, dont ils admirent les miracles, dont ils chérissent la personne; mais le Dieu qui, descendu en terre pour faire leur bonheur, remonte aux cieux pour le consommer; qui en les laissant dans ce monde, ne les y abandonnera pas, mais sera toujours au milieu d'eux jusqu'à ce qu'il les fasse venir à lui; au lieu d'être dans la douleur, ils seroient dans l'alégresse : et bien loin de regarder son retour vers le Père céleste, comme un malheur pour eux, ils y verroient un bonheur suprême.

Ces paroles de Jesus-Christ peuvent être appliquées à nous-mêmes, et nous servir de consolation dans l'un des plus grands chagrins de la vie, lorsque nous perdons des parens, des amis dont les vertus nous donnent droit d'espérer qu'ils sont entrés en possession de la récompense céleste. Quel adoucissement plus puissant pour notre douleur, que de penser qu'ils sont maintenant au comble de la félicité; que de cette malheureuse vie, sujette à tant de traverses, de peines et de calamités, ils ont passé à une vie imperturbablement et éternellement heureuse; qu'ils ne sont pas morts pour nous, et qu'au sein de leur gloire ils continuent de nous aimer, et de s'occuper de nous; que pour des amis que nous avons perdus sur la terre, nous avons acquis des intercesseurs dans le ciel! Ce que dit ici le Sauveur, les martyrs marchant au supplice le répétoient à ceux qui leur témoignoient leur attachement par des larmes : Si vous nous aimiez, au lieu de nous plaindre, vous nous féliciteriez; au lieu de pleurer sur nous, vous vous réjouiriez de notre sort. En voyant nos tortures, pensez à l'immense félicité qu'elles vont nous procurer; et songez que des mains des bour-

reaux qui vont nous tourmenter, nous volerons dans les bras de Dieu, étendus pour nous recevoir. Non, il n'y a que la religion qui puisse donner à de tels regrets de vraies consolations; parce qu'elle seule peut, au delà du malheur, en poser le dédommagement. La raison ne peut donner à l'affliction d'autre soulagement que l'irréparabilité de la perte, plus propre à irriter la douleur, qu'à l'adoucir. Qu'ils soient inconsolables, on le conçoit aisément, ceux qui, ne voyant rien au-delà de la vie présente, croient les objets de leur attachement tombés dans le néant, et perdus à jamais pour eux. Soutenu dans son affliction par la foi, ranimé par l'espérance, le chrétien contemple ceux qu'il aima, qu'il aime encore, en possession de la félicité que leur ont méritée leurs vertus. Il s'unit à eux par ses vœux, par cette communion précieuse qui est entre les saints du ciel et ceux de la terre, en attendant qu'il s'y réunisse entièrement dans le céleste séjour.

Les apôtres ne comprenoient pas encore ce que leur disoit en ce moment le Sauveur. Ils ne concevoient pas comment ce pouvoit être une marque de leur amour pour lui, de se réjouir de

son éloignement. Il veut cependant le leur dire, parce qu'ils le comprendront un jour. Ils le comprirent en effet pleinement, lorsque l'Esprit saint, dissipant les ténèbres qui offusquoient leurs esprits, leur eut fait voir à découvert toute vérité; et que rappelant à leurs mémoires tous les discours de leur divin Maître, il leur en eut développé le sens clairement. Ils sentirent alors que sa séparation étoit encore un de ses bienfaits; et qu'ils devoient se réjouir d'abord pour lui, de ce qu'il étoit rentré en possession de sa gloire; et ensuite pour eux-mêmes, de ce qu'il étoit allé la leur préparer. Ce qu'il dit à ses apôtres, il le dit pareillement à nous tous. Il nous a prédit les choses qui devoient arriver, afin qu'après leur accomplissement nous crussions. Nous les voyons effectuées, les choses que Jesus-Christ a annoncées. Nous comprenons pleinement le sens de tous ses oracles que nous interprète son église. Notre foi en est-elle plus ferme? en est-elle plus vive et plus active?

Jesus-Christ dit que son Père est plus grand que lui. Ce mot a été l'occasion de beaucoup de blasphèmes contre lui. Il a servi de prétexte aux infidèles, aux juifs, à plusieurs hérétiques, pour lui contester

sa divinité. Mais les pères de l'église les ont confondus, en leur montrant que c'est de son humanité que Jesus-Christ parle ainsi. Egal à son Père comme Dieu, il lui est inférieur comme homme. Et ainsi se concilie parfaitement ce qu'il dit en cet endroit à ses apôtres, avec ce qu'il leur avoit dit ailleurs, que lui et son Père ne sont qu'un (1) ; que celui qui le voit, voit aussi son Père (2). Les paroles de la vérité ne se contredisent point mutuellement ; mais elles s'interprètent les unes par les autres, et se donnent ainsi une clarté et une force réciproques.

Je ne m'entretiendrai plus long-temps avec vous ; car le Prince de ce monde va venir, et il n'a aucun droit sur moi. Mais afin que le monde connoisse que j'aime mon Père, c'est pour cela que j'agis conformément à ce que mon Père m'a ordonné. Levez-vous, sortons d'ici. C'étoit dans le cénacle, immédiatement après sa dernière cène, au moment de marcher à sa passion, que Jesus-Christ tenoit ce discours à ses apôtres. Il ne lui

(1) Ego, et Pater unum sumus. *Joan.* X, 30.

(2) Qui videt me, videt eum, qui misit me. *Ibid.* XII, 45.

Qui videt me, videt et Patrem. *Ibid.* XIV, 9.

restoit que peu d'instans à s'entretenir avec eux, et il les employoit à les préparer à la douleur qu'ils alloient ressentir ; il leur en présentoit les consolations. Ce dernier discours de Jesus-Christ avant sa mort, que l'évangéliste saint Jean rapporte en entier, est du commencement à la fin l'expression de la tendresse la plus touchante. C'est le dernier adieu d'un père à ses enfans. Il semble partagé entre l'empressement d'aller où l'appelle l'ordre divin, et la douleur de quitter ses disciples chéris, et de les laisser aussi peu instruits et aussi charnels. Mais enfin le dernier moment arrive. Il va partir pour se remettre entre les mains de son ennemi, du Prince de ce monde ; c'est-à-dire, du démon, à qui le monde s'est soumis par ses vices, et qui exerce sur lui sa domination.

Ce n'est pas que ce tyran du monde ait aucun droit sur Jesus-Christ ; son pouvoir ne s'étend que sur ceux qui se sont livrés à lui. Depuis notre baptême le démon n'a de pouvoir sur nous que celui que nous lui donnons. Ainsi, il ne pouvoit par lui-même en avoir aucun sur le divin Sauveur, que l'union intime de la divinité avec l'humanité rendoit impeccable. Mais Jesus-Christ va lui en donner,

en se chargeant des péchés de tout le genre humain. C'est dans cet état, c'est revêtu de toutes les iniquités qui ont été, et qui seront à jamais commises, qu'il va se présenter à toute la rage de son ennemi. Et quel est donc le motif qui l'engage, étant affranchi de sa puissance, à s'y soumettre? et pouvant se soustraire à ses fureurs, à s'y livrer? C'est l'amour de son Père, c'est l'obéissance à sa volonté, qui le conduisent. Il va consommer le grand ouvrage pour lequel son Père l'a envoyé. Pour être commandé, son sacrifice n'en est pas moins volontaire. S'il nous est enseigné qu'il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix (1), il nous est également révélé qu'il a été offert parce qu'il l'a voulu (2). Telle est la soumission du Fils de Dieu à son Père. Tout ce que veut le Père, le Fils le veut pareillement. Sa volonté a le mérite de l'obéissance, et son obéissance le caractère de la volonté. Telle doit être aussi notre soumission au Père que nous avons dans les cieux : aussi universelle que celle

(1) Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. *Philip.* II, 8.

(2) Oblatus est quia ipse voluit. *Isa.* LIII, 7.

dont nous voyons l'exemple, elle doit obéir à ses ordres, quelques rigoureux qu'ils paroissent ; également volontaire, elle doit y plier notre volonté, l'unir à la sienne, et nous faire recevoir tout ce qu'il nous envoie, non-seulement avec résignation, mais avec joie ; persuadés qu'il connoît mieux que nous notre bien, et qu'il le désire autant que nous.

ÉVANGILE

Du premier dimanche après la Pentecôte.

Précepte de la miséricorde. Paraboles de l'aveugle conduisant un autre aveugle, et de la poutre et de la paille dans l'œil.

JESUS dit à ses disciples : Soyez miséricordieux, comme votre Père est plein de miséricorde. Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés, remettez, et on vous remettra ; donnez, et on vous donnera ; on versera dans votre sein une mesure bonne, pressée, entassée et qui se répandra par-dessus ; car la mesure dont vous vous serez servis, sera celle que

l'on emploîra pour vous. Il leur proposoit aussi cette comparaison. Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle? ne tombent-ils pas tous deux dans le fossé? Le disciple n'est pas au-dessus du maître; mais tout disciple sera parfait, s'il est comme son maître. Pourquoi apercevez-vous un fétu dans l'œil de votre frère, et ne voyez-vous pas la poutre qui est dans le vôtre? Ou comment pouvez-vous dire à votre frère : mon frère, laissez-moi tirer de votre œil le fétu, ne voyant pas la poutre dans le vôtre? Hypocrite, commencez par ôter la poutre de votre œil, et vous verrez ensuite à tirer le fétu de l'œil de votre frère. (*Luc.* VI, 36 *et* 42).

EXPLICATION.

Jesus dit à ses disciples : Soyez miséricordieux, comme votre Père est plein de miséricorde. Entre les préceptes de l'évangile, un de ceux qui sont le plus fréquemment répétés, le plus fortement intimés, inculqués de plus de manières, est celui de la miséricorde envers le prochain. Comme de toutes les vertus, c'est celle que le divin Sauveur a le plus continuement pratiquée, c'est aussi celle qu'il s'est le plus attaché à nous inspirer.

Il sembleroit quelquefois, à la manière dont il en parle, que dans toute sa religion il n'y ait pas d'autre devoir. Nous le voyons se transportant d'avance au jour où, assis sur le trône de sa Majesté, il jugera les vivans et les morts, annoncer pour règle de ses arrêts, la manière dont on aura exercé les œuvres de miséricorde envers lui, dans la personne de ses frères; appeler à partager son royaume éternel, ceux qui auront soulagé leur misère; repousser dans les flammes éternelles, préparées au démon, ceux qui s'y seront toujours montrés insensibles. Dans cet évangile il nous présente le modèle de cette vertu. Et quel grand, quel admirable modèle il propose à notre imitation! C'est la miséricorde de Dieu qui doit être la règle de la nôtre. Immense devoir! qui, pris à la lettre, seroit impraticable, dont nous ne pouvons pas même mesurer l'étendue; car il ne nous est pas donné de comprendre l'infini. Mais dans l'impuissance d'atteindre ce modèle, il faut l'avoir devant les yeux pour lui ressembler autant que le permet la foiblesse de notre nature. Nous trouvons dans la miséricorde divine deux caractères principaux, que nous devons nous efforcer de donner à la nôtre; elle embrasse tout, elle s'étend à tous les

genres de bienfaits. A son exemple, la nôtre doit avoir cette double universalité.

En premier lieu, elle doit comprendre tous les hommes sans exception, grands et petits, connus et inconnus, amis et ennemis. Les païens avoient connu ce sentiment précieux que l'Auteur de la nature a mis dans nos ames pour nos semblables, et qui fait qu'aucun homme n'est étranger à un autre homme. Mais combien dans la loi chrétienne il est encore étendu, fortifié, perfectionné! Combien la charité, prescrite par la religion, est supérieure à l'humanité qu'inspire la nature, et dans son motif, et dans ses règles, et dans ses vues, et dans ses effets! Elle ne nous défend pas, sans doute, de distinguer dans notre attachement et dans nos services, ceux avec qui nous lient des relations plus particulières de parenté, d'amitié, de société, de patrie. Ce qu'elle défend, c'est d'excepter qui que ce soit de son affection ou de sa bienfaisance. Elle permet les préférences, elle condamne les exclusions. Tous nos frères ont des droits sur nous; quelques-uns en ont de plus spéciaux. Nous ne péchons pas en aimant, en obligeant les uns plus que les autres; nous péchons, s'il y en a un seul que nous n'aimions pas, ou que nous ne soyions pas disposés à servir.

En second lieu, notre charité fraternelle, telle que la bonté paternelle de Dieu, doit embrasser tous les genres de bien. Dieu nous a donné tout ce que nous avons, et de l'ordre spirituel, et de l'ordre temporel. Pour lui ressembler, nous devons à nos frères les secours de l'une et de l'autre espèce. Leurs nécessités quelconques sont des dettes pour nous. Notre devoir à leur égard, a pour étendue tous leurs besoins ; pour limite, uniquement notre impuissance.

Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés. Après avoir donné le précepte général de la miséricorde, le divin Sauveur passe à ses diverses branches. Il commence par interdire le jugement téméraire ; péché opposé, non-seulement à la charité, mais à la justice ; germe fécond d'un grand nombre d'autres péchés, et malheureusement très-multiplié dans le monde.

Il ne faut pas se figurer que dans la prohibition prononcée par Jesus-Christ, soit compris tout jugement sur le prochain. D'abord, c'est un devoir plus encore qu'un droit, dans ceux que la Providence a chargés d'une supériorité, de connoître ceux qu'elle leur a subordonnés, et de

juger leurs personnes et leurs actions. Ensuite, ceux mêmes à qui ce fardeau n'est pas imposé, sont placés dans la société. Les relations de tout genre entre les hommes, leur dépendance mutuelle, leur devoirs sociaux réciproques les forcent à se connoître, à s'étudier, à se juger les uns les autres. Si c'est une obligation de rechercher les bons, de s'éloigner des méchans, c'est une nécessité de les discerner. Environné de toutes parts d'une multitude de corrupteurs, comment me garantirai-je de leurs insinuations, de leurs conseils, de leurs exemples, de leurs piéges, s'il ne m'est pas permis de les observer, et de porter sur eux un jugement défavorable? Ce que je dois au prochain ne peut pas être opposé à ce que je me dois à moi-même. La charité ne m'interdit pas ce que me prescrit la prudence. Mais ces deux vertus se concilient parfaitement, quand on considère que la charité défend, non le jugement sage et raisonnablement motivé de nos frères, mais le jugement téméraire. La prudence se réunit à elle pour le prescrire. Ainsi, un jugement désavantageux au prochain peut être faux, et cependant n'être pas répréhensible, parce que les circonstances peuvent lui donner une telle apparence

de vérité, qu'on puisse sans injustice le porter; et réciproquement il peut être véritable, et malgré cela coupable, parce qu'il a été porté sans motifs suffisans.

Le jugement téméraire peut consister en deux choses, ou à croire trop facilement les faits désavantageux au prochain, ou à interpréter trop légèrement ses actions. On croit le mal sur un simple aperçu, qu'on ne se donne pas la peine d'approfondir; le plus souvent sur un ouï dire, que l'on ne se soucie pas, que l'on craindroit peut-être de vérifier. Qu'on entende une médisance qui ne soit pas hors de la vraisemblance, en voilà assez pour être convaincu du tort du prochain, pour concevoir de lui une mauvaise opinion. On n'examine point si l'homme qu'on entend n'est pas l'ennemi de celui dont il parle; s'il n'a pas des raisons particulières de le dénigrer; s'il est personnellement instruit de ce qu'il raconte; si ce n'est pas sur des relations étrangères, sur des bruits vagues qu'il le rapporte. Qu'il s'agisse d'une bonne action à croire, on fera toutes ces recherches; on ne voudra y ajouter foi que sur des preuves convaincantes. On se rend difficultueux sur le bien, on est crédule pour le mal.

Ce qui est plus criminel encore, et peut-

être plus commun, c'est la liberté qu'on se donne d'interpréter les faits au gré de sa malignité. C'est ainsi que les juifs attribuoient la vie austère de saint Jean à la possession du démon ; et la vie commune que menoit Jesus-Christ, à l'amour des plaisirs et des pécheurs (1). A cet égard on péche de deux manières ; ou en jugeant les actions par les hommes, et en les empoisonnant par les intentions dont on les suppose provenues ; ou en jugeant les hommes par les actions, et en attribuant à une profonde dépravation ce qui peut être l'effet de l'ignorance, de la surprise ou de la foiblesse. Une action est-elle bonne, on l'impute à des motifs vicieux ; est-elle équivoque, on la prend du côté le plus fâcheux ; est-elle mauvaise, on en tire les conséquences les plus outrées. Ainsi, par les plus injustes des jugemens, tantôt on suppose le mal, tantôt on l'exagère. La prétention la plus ordinaire, souvent la plus mal fondée, mais constamment la plus dangereuse, c'est de se connoître en hommes. On se pique

(1) Venit enim Joannes neque manducans, neque bibens, et dicunt : Dæmonium habet. Venit Filius hominis manducans, et bibens, et dicunt : Ecce homo vorax, et potator vini, publicanorum, et peccatorum amicus. *Matth.* XI, 18 *et* 19.

de démêler habilement les caractères, de décider avec certitude sur des rapprochemens faits arbitrairement, de gestes, de discours, d'actes souvent échappés au hasard, quels sont les principes, les mœurs, les inclinations, la conduite, les projets d'autrui. On érige dans son esprit un tribunal où le prochain est cité, jugé, condamné avec aussi peu d'équité que d'autorité avec autant de légèreté que de présomption. Et ne cherchons pas à nous justifier sur ce que nous ne produisons pas au dehors nos jugemens ; ne nous flattons point d'être innocens, parce que nous ne sommes point coupables de médisance. Ce n'est pas seulement de médire, c'est de juger que Jesus-Christ nous défend. Qui êtes-vous pour juger votre prochain, nous disent les apôtres (1)? Pour connoître le vice et le danger de cette liberté, considérons quels en sont les principes et les effets.

Remontant à l'origine des jugemens téméraires, nous découvrirons qu'ils sont presque toujours produits par l'une de

(1) Tu quis es, qui judicas alienum servum? Domino suo stat, aut cadit. *Rom.* XIV, 4.
Tu autem quis es, qui judicas proximum? *Jacob.* IV, 13.

ces trois causes. Dans les uns, c'est l'envie. Jaloux d'une vertu qui offusque, d'une réputation qui importune, d'une élévation qui irrite, on se dédommage du chagrin qu'elles produisent, par le plaisir qu'on ressent à les rabaisser. Dans d'autres, c'est l'orgueil. D'abord, la censure est une sorte de supériorité que l'on exerce : ensuite on se compare intérieurement à celui que l'on déprime ; on se glorifie d'être meilleur que lui. Dans quelques-uns enfin, c'est désir d'excuser ses vices, et d'en diminuer à ses propres yeux la grièveté, par le nombre de ceux qui y sont sujets. C'est le criminel qui se flatte d'échapper à la condamnation, ou de l'adoucir en multipliant ses complices. Ce sont-là les principes ordinaires de la précipitation, de la légèreté, de la témérité de nos jugemens. Ainsi, les jugemens téméraires, d'une part sont très-communs, parce que leurs causes sont dans la plupart des hommes; et de l'autre sont nécessairement répréhensibles, parce qu'ils sont infectés du sentiment qui les a produits.

Si des causes du jugement téméraire, vous descendez à ses effets, vous en découvrirez encore plus clairement le vice. Qui pourroit calculer tous les maux qu'il

a produits dans le monde ? Combien d'éloignemens, d'inimitiés, de haines, de calomnies, de querelles, de guerres, n'ont pas eu d'autre origine ! Il ne faut qu'un jugement téméraire pour amener par la suite le refroidissement des amitiés les plus anciennes, la division des familles les plus unies, la séparation des mariages les mieux assortis, la dissolution des sociétés les mieux cimentées. C'est l'étincelle qui commence l'incendie.

Vous vous êtes souvent offensé des jugemens que l'on avoit fait de vous ; vous vous êtes plaint avec amertume de la légèreté avec laquelle ils avoient été portés. Ne sont-ils donc répréhensibles que quand vous en êtes l'objet? Prétendez-vous avoir vis-à-vis de vos frères des droits qu'ils n'aient pas envers vous ? Une loi éternelle, dictée par la nature, consacrée par la religion, vous ordonne d'être pour vos frères ce que vous désirez qu'ils soient pour vous. Dans ce précepte sont compris tous vos devoirs envers eux. Jugez-les, comme vous voulez qu'ils vous jugent, avec la maturité, avec l'équité, avec l'indulgence que vous exigez d'eux. La pratique de cette obligation, étant d'un grand usage dans le cours de la vie, exige quelque développement.

Pour éviter le péché du jugement téméraire, le principal moyen est de réformer la disposition vicieuse qui nous le fait commettre. Commençons par bannir de nos cœurs le sentiment de malignité qu'y fait naître, et qu'y fomente sans cesse l'ennemi du salut, et qui, dans les actions du prochain, nous fait chercher le mal, souhaiter de l'apercevoir, nous réjouir de l'avoir trouvé. Désirons de ne pas connoître de coupables, et nous en verrons beaucoup moins. Et l'un des caractères essentiels de cette charité, qui doit être le principe de toutes nos actions, n'est-il pas, selon l'Apôtre, de ne point penser mal, de ne pas se réjouir de l'iniquité (1) ? Faisons par principe de charité, ce que nous faisons par le sentiment de l'amitié. Indulgens pour ceux que nous aimons, sévères pour les autres, nous avons dans notre injustice, selon les personnes, deux règles différentes de nos jugemens : nous jugeons favorablement tout ce que font les uns, désavantageusement toutes les actions des autres. Est-ce que la loi de Dieu ne nous ordonne pas de les aimer tous ? Quand la charité ré-

(1) Charitas.... non cogitat malum, non gaudet super iniquitate. 1. *Corinth.* XIII, 4, 5 et 6.

gnera dans nos cœurs, la malignité en disparoîtra; et nous n'éprouverons plus de plaisir qu'à voir dans tous nos frères, des vertus. Quand la charité régnera dans nos cœurs, elle opérera dans nos esprits deux effets salutaires qui rectifieront nos jugemens : elle nous fera présumer le bien, et excuser le mal.

La charité fait présumer le bien; et il est important de connoître jusqu'où s'étend ce qu'elle prescrit, et le point où elle s'arrête. Présumer le bien de son prochain, c'est penser avantageusement de lui, tant qu'il n'a pas donné de motifs graves d'en penser autrement. C'est donner à ses actions la couleur la plus favorable dont elles soient susceptibles; attribuer les indifférentes à des motifs honnêtes; considérer les équivoques sous le point de vue le plus louable. Voilà ce qu'ordonne la charité; mais elle ne va pas au delà. Présumer le bien, n'est pas le croire aveuglément. Il est tout différent de ne pas penser le mal sans motifs, ou de se tenir assuré du bien sans raisons. Un jugement qui n'est que présumé, est toujours jusqu'à un certain point suspendu : il reste dans la classe des probabilités; il n'atteint point à la certitude. Ainsi, toute notre conduite à l'égard du

prochain, se trouve réglée par ces deux vertus qui, en se balançant mutuellement, nous préservent de tout excès : par la charité qui nous attire vers lui, et par la prudence qui nous tient vis-à-vis de lui dans la réserve. La charité interdit le jugement téméraire ; la prudence, la confiance indiscrète. La charité nous ordonne d'avoir de tous nos frères la meilleure opinion que nous pouvons ; la prudence de ne pas nous livrer inconsidérément à toutes sortes de personnes.

Quand nous disons que la charité fait excuser le mal, ce n'est pas de l'action criminelle que nous parlons ; la première des vertus ne peut pas être l'approbation du vice. Le chrétien le plus charitable est celui qui a le plus d'horreur du péché. Par-tout où il le voit, il le déteste. Mais en le haïssant, il ne cesse pas d'aimer celui qui l'a commis. Il ne confond pas dans son aversion le criminel avec le crime. Ce n'est jamais le péché qu'il excuse ; c'est le pécheur qu'il voudroit justifier. Si la faute présente des circonstances qui puissent, ou l'innocenter, ou l'atténuer, la charité les saisit avec joie. Elle aime à penser que l'intention qui a produit une action mauvaise, a pu n'être pas vicieuse ; que, peut-être, celui qui l'a commise

commise a ignoré le mal qu'il faisoit; que surpris dans un moment d'inadvertance, il a pu y être entraîné sans réflexion. Elle ne le juge pas pervers, parce qu'il a été coupable; ni perdu, parce qu'il s'est égaré. Si, ce qui n'est que trop commun, le péché n'est susceptible d'aucune excuse; si les circonstances qui l'accompagnent, au lieu de le diminuer, l'aggravent; si des récidives fréquentes prouvent qu'il vient d'un fond de corruption, alors encore la charité exerce sur le pécheur sa tendresse. Elle le plaint plus qu'elle ne le condamne; elle déplore la malheureuse fragilité qui l'entraîne; elle implore pour sa conversion la miséricorde céleste, et faisant sur elle-même un retour, non de vanité, mais d'humilité et de reconnoissance, elle pense que dans les mêmes circonstances elle seroit devenue peut-être plus criminelle, et rend grâces à la bonté divine de l'en avoir préservé par son secours. Ainsi, indulgente pour les fautes excusables, compatissante pour les autres, la charité est toujours bonne envers celui qui a eu le malheur de les commettre.

Remettez, et on vous remettra. C'est le second commandement que Jesus-Christ fait découler du précepte général

de la miséricorde, le pardon des offenses: commandement bien peu connu, encore moins pratiqué ; commandement, dont l'observation est véritablement pénible ; mais dont elle est en même-temps souverainement juste et infiniment avantageuse.

Ce que vous interdit l'évangile, ce n'est pas de poursuivre devant les tribunaux la réparation du tort qui vous a été fait. Vous le pouvez, sans doute; pourvu que vous observiez dans cette poursuite les règles de la charité. Votre honneur offensé, votre fortune enlevée, votre sureté attaquée sont des biens auxquels vous avez droit; et la loi religieuse, d'accord avec la loi civile, vous autorise à les conserver. Ce qui vous est défendu, c'est de vous faire justice à vous-même, de substituer votre volonté à la loi, votre passion aux tribunaux, vos fureurs à leurs arrêts. Et considérez combien seroit inique, atroce, destructive de la société, la loi qui remettroit à chaque particulier le jugement de son injure ? Quel affreux tribunal que celui où il seroit au pouvoir de l'offensé de vérifier la réalité de l'offense, d'en mesurer l'étendue, d'en déterminer la réparation ! Aman se croit outragé, parce que Mardochée lui a re-

fusé ses adorations. Pour punir cette insulte imaginaire, il faudra qu'une nation entière soit exterminée.

Cette loi vous paroit onéreuse : mais réfléchissez, et vous verrez qu'elle vous est bien plus utile encore. D'abord elle étouffe dans vos cœurs l'affreux sentiment de la haine qui vous rend beaucoup plus malheureux que celui qui en est l'objet; elle amortit ce poison qui vous mine; elle tue ce ver qui vous ronge; elle éteint ce feu qui vous consume; elle vous délivre d'un ennemi intérieur, plus funeste pour vous, que tous ceux dont vous vous plaignez. Ensuite portez vos regards sur les suites épouvantables qu'aura, pour toute votre vie, la vengeance que vous méditez. Car vous n'imaginez pas, sans doute, en avoir exclusivement le terrible droit. Vous ne vous figurez pas qu'interdite à tous les autres, elle ne sera permise qu'à vous. Ainsi, en tirant votre vengeance, vous autorisez celle qu'on tirera de vous. L'exercer, c'est la provoquer. Le mal que vous allez faire, vous l'attirez sur vous-même. Mais la loi qui vous l'interdit, en vous réprimant, vous protége; en arrêtant vos coups, elle détourne ceux qu'on vous porteroit; en vous privant du triste plaisir de la haine,

elle vous délivre de toutes celles auxquelles vous seriez en butte.

Sortez des intérêts de la terre; élevez vos vues vers les intérêts bien autrement précieux de l'éternité. Vous avez eu souvent besoin que Dieu vous pardonnât. Et ne l'avez-vous pas encore ? Quel est l'homme exempt de péché ? ce n'est certainement pas celui qui conserve la haine dans son cœur, qui y nourrit la vengeance. Vous devez à Dieu qui vous a remis vos offenses, qui vous offre de les remettre encore, de remettre à votre prochain les siennes. Vous fûtes offensé ; mais vous êtes offenseur. Un homme vous a outragé; mais vous avez outragé Dieu. Vous reprochez à votre frère des injures graves; mais votre conscience vous reproche des péchés énormes. Dieu remet votre sort entre vos mains. Il veut recevoir de vous, la règle de sa conduite à votre égard. Votre jugement envers celui qui vous offensa, va devenir son jugement sur vous. *Remettez, et il vous sera remis.* O pacte plein de charité ! O justice de notre Dieu infiniment miséricordieuse ! Quelle proportion y a-t-il entre ce qu'elle demande, et ce qu'elle accorde ? Comparons injure à injure, offenseur à offenseur, pardon à pardon. Que pouvons

nous opposer, que l'équité de cet arrêt ne confonde aussitôt ? L'injure fut trop graude : celles que j'ai reçues de toi, le sont-elles moins? Mon ennemi a méconnu la distance qui est entre nous : celle qui me sépare de toi, n'est-elle pas infinie ? Je l'avois comblé de bienfaits : approchent-ils de ceux dont je t'avois accablé?

Bénissons donc, bénissons à tous les momens de notre vie la loi tutélaire qui nous interdit la vengeance. Si elle nous semble rigoureuse, elle doit nous paroître encore plus utile. Si nous en sentons le poids, reconnoissons-en le bienfait ; et avouons qu'elle nous est bien plus avantageuse encore, qu'aux ennemis qu'elle nous ordonne d'épargner.

Donnez, et on vous donnera ; on répandra dans votre sein une mesure bonne, pressée, entassée, et qui se répandra par-dessus : car la mesure dont vous vous serez servis, sera celle qu'on emploîra pour vous. Le troisième précepte de miséricorde que donne ici Jesus-Christ, est l'aumône. Le partage inégal des biens entre les hommes, comblant les uns de richesses, et en dépouillant les autres, a été souvent un sujet d'étonnement; quelquefois même une occasion de murmures. Mais en élevant plus haut

nos vues, nous y découvrons un but plein de sagesse. Ce désordre apparent est le fondement de l'ordre public, le principe de la subordination, le motif de l'aiguillon du travail. L'égalité des fortunes, en la supposant praticable, seroit la dissolution de la société. Pauvres, ne vous affligez pas des maux auxquels vous livre l'inégalité. La Providence qui veille sur vous, qui vous chérit spécialement, vous en a accordé d'immenses dédommagemens dans la vie future; et dès cette vie elle vous en prépare le soulagement par ses lois bienfaisantes. Et vous, riches, ne vous prévalez pas des grands avantages que vous apporte cette distribution si inégale; elle vous impose des obligations plus grandes encore. Dieu, maître suprême de tous les biens, en vous accordant ceux de la terre, vous en a fixé l'usage. Il s'est souvenu qu'il avoit d'autres enfans que vous, qui lui sont également chers; il vous a ordonné de partager avec eux les richesses dont il vous faisoit une part trop abondante. Il veut que vous vous en regardiez, non comme les propriétaires, mais comme les dépositaires et les dispensateurs. Il fait de vous les ministres de sa bienfaisance. Il vous associe à sa providence, et vous charge de répartir sur vos

frères indigens, les biens qu'il créa pour eux comme pour vous. Son intention n'est pas, (car en exposant ses préceptes, nous ne devons jamais les exagérer,) que vous vous réduisiez à la pauvreté, pour en retirer les autres. Le grand Apôtre, son interprète, le déclare : Dieu n'exige pas que le soulagement d'autrui devienne votre ruine. Il veut seulement que l'excédent de l'un supplée à la disette de l'autre; et qu'il en résulte une sorte d'égalité, telle que celui qui a reçu beaucoup, ne soit pas dans une abondance excessive; ni celui qui n'a rien, dans une misère désolante (1). Ainsi la religion, principe de tout bien, rétablit la balance entre les hommes. Elle seule peut, par la sagesse de ses commandemens, leur rendre toute l'égalité dont ils sont susceptibles, rectifier la nature qui les a formés si inégaux, et réparer le vice forcé des institutions sociales. Le pauvre et le riche, dit le Sage, viennent au devant de l'un et de

(1) Non enim ut aliis sit remissio, vobis autem tribulatio, sed ex æqualitate. In præsenti tempore vestra abundantia illorum inopiam suppleat : ut et illorum abundantia vestræ inopiæ sit supplementum, ut fiat æqualitas, sicut scriptum est. Qui multùm, non abundavit : et qui modicùm, nōn minoravit. 2. *Corinth.* VIII, 13 *et* 15.

l'autre. C'est Dieu qui opère leur réunion (1). Il enjoint au pauvre de travailler pour le riche; au riche de reverser ses trésors sur le pauvre. L'observation de ces deux obligations bannit du cœur de l'un la jalousie; éteint dans le cœur de l'autre la vanité; fait dans ce monde le bonheur de tous les deux, et l'assure dans l'éternité.

Il faut reconnoître cependant que ces deux devoirs sont bien inégalement remplis. Les pauvres s'acquittent beaucoup plus communément de la tâche penible qui leur est imposée. Ils y sont forcés par la nécessité de pourvoir à leur subsistance. Mais les riches, dont le devoir est moins onéreux, n'étant pas aiguillonnés par le même besoin, satisfont beaucoup plus mal à leur obligation. Ils ne s'occupent que de la jouissance de leur richesse; ils en négligent l'usage. Il sembleroit à l'emploi qu'ils en font, que Dieu la leur a donnée pour alimenter leur luxe, pour servir à leurs plaisirs, pour satisfaire leurs passions, pour faciliter leurs crimes. Combien de riches voient d'un œil indifférent une multitude de Lazares, soupirer inutilement après

(1) Dives et pauper obviaverunt sibi : utriusque operator est Dominus. *Proverb.* XXII, 2.

les miettes qui tombent de leurs tables! Le précepte de l'aumône est presque généralement méconnu de ceux à qui il a été dicté. On le relègue dans la classe des conseils. L'aumône, un simple conseil! Ah! c'est faire injure à la Providence, que de la soupçonner d'avoir abandonné la classe la plus nombreuse, et qui a le plus besoin de ses soins, à la volonté et aux caprices de quelques individus opulens. Si l'aumône n'étoit qu'un conseil, saint Paul chargeroit-il son disciple Timothée, non de prier les riches du siècle, mais de leur ordonner de se rendre riches en bonnes œuvres, de donner avec facilité, de communiquer leurs richesses (1)? Et le divin Sauveur lui-même livreroit-il aux flammes éternelles, préparées pour le démon et pour ses anges, ceux qui, dans la personne des pauvres, ne l'ont pas rassasié, désaltéré, vêtu, accueilli, visité (2)? L'aumône est

(1) Divitibus hujus sæculi præcipe.... divites fieri in bonis operibus, facilè tribuere, communicare. 1. *Timoth.* VI, 17 *et* 18.

(2) Discedite à me maledicti in ignem æternum; qui paratus est diabolo, et angelis ejus. Esurivi enim, et non dedisti mihi manducare: sitivi, et non dedistis mihi potum: hospes eram, et non collegistis me: nudus, et non cooperuistis me: in-

une dette réelle, une véritable restitution. C'est l'idée que nous en donne l'Esprit saint (1). Elle peut être un acte de charité envers tel pauvre à qui vous la donnez. Elle est une obligation de justice stricte envers les pauvres, considérés en général, à qui vous la devez, et sur-tout à l'égard de Dieu qui vous la commande. Vous ne lui contesterez pas, sans doute, le droit de l'exiger de vous. Il vous assure avec serment que ce que vous faites à l'un de ses frères les plus petits, c'est à lui-même que vous le faites (2). Il se subroge les pauvres pour recevoir le tribut que vous lui devez de vos richesses. Il les établit ses receveurs. C'est par eux que votre offrande parvient jusqu'à lui, et va former le trésor que vous retrouverez un jour amassé dans la vie éternelle.

Dieu vous a fait riche; et vous lui devez l'aumône à ce titre. Mais vous vous êtes rendu pécheur; et vous vous êtes imposé

---

firmus, et in carcere, et non visitastis me. *Matth.* XXV, 41 *et* 43.

(1) Declina pauperi sine tristitiâ aurem tuam, et redde debitum tuum. *Eccli.* IV, 8.

(2) Amen dico vobis, quamdiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. *Matth.* XXV, 40.

par là une nouvelle obligation. O roi, disoit le prophète Daniel à un prince coupable de beaucoup de péchés, que mon conseil vous soit agréable. Rachetez vos péchés par vos aumônes, et vos iniquités par votre miséricorde envers les pauvres; c'est le moyen que Dieu vous pardonne vos fautes (1). Quelle est donc cette vertu puissante de l'aumône, qui résiste au péché, comme l'eau éteint le feu le plus ardent (2)? Cette comparaison est de l'écriture. Ne nous abusons pas à cet égard. L'aumône n'a pas en elle-même la force d'absoudre les péchés graves. Ce n'est, nous le savons, qu'au sacrement de la réconciliation, ou à la charité parfaite que Dieu attache ce grand pouvoir. Mais si elle ne peut pas opérer la rémission, elle la prépare. Elle dispose Dieu à l'indulgence, et nous à la pénitence. Elle fléchit son cœur, et en fait descendre les grâces puissantes qui touchent le nôtre. Ce que nos prières foibles et viciées par nos péchés, solli-

(1) Quamobrem rex consilium meum placeat tibi, et peccata tua eleemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum : forsitan ignoscet delictis tuis. *Daniel.* IV, 24.

(2) Ignem ardentem extinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis. *Eccli.* III, 33.

citeroient en vain, les prières pures et efficaces du pauvre l'obtiennent pour nous. C'est Dieu qui nous le dit : La prière qui sort de la bouche du pauvre s'élève jusqu'à son oreille (1). Il intercédera pour vous, n'en doutez pas, cet infortuné qui, au malheur de l'indigence joignoit la honte d'en solliciter le soulagement, et dont vous aurez prévenu la demande, et ménagé la timidité. Elle intercédera pour vous, cette jeune personne que vous aurez assistée contre la double tentation de la misère et de la séduction; qui vous devra à-la-fois sa subsistance et sa vertu. Il intercédera pour vous, cet homme que le besoin alloit entraîner dans le crime, et que vos dons auront arrêté sur le bord de l'abyme. Elle intercédera pour vous, cette famille désolée qui périssoit dans les larmes, et que vos secours ont rendue à la vie. Ils intercéderont pour vous, les malheureux de tout genre dont vos bienfaits auront adouci les maux, soulagé l'infortune, soutenu l'existence. Leurs prières montées vers le ciel en feront descendre sur vous, comme une rosée salutaire, toutes

(1) Deprecatio pauperis ex ore usque ad aures ejus perveniet. *Eccli.* XXI, 6.

les grâces dont vous avez un si grand besoin : grâces de conversion pour les pécheurs ; grâces de persévérance pour les justes ; grâces de force dans les tentations ; grâces d'humilité dans l'élévation, grâces de douceur dans les contradictions ; grâces de patience dans les tribulations ; grâces de résignation dans les maux. Dieu les accordera toutes aux vœux que lui adresseront pour vous les pauvres. Elles seront la récompense de votre bienfaisance, le prix de vos aumônes. Vos dons, Jesus-Christ vous le déclare ici, seront la mesure des siens ; et vous recevrez de lui en proportion de ce qu'il aura reçu de vous, dans la personne de ses pauvres. Votre sort est entre vos mains. Ce que vous désirez acquérir, il est en votre pouvoir de vous le procurer. Jesus-Christ vous en présente le moyen assuré, le moyen facile. Ce qu'il vous demande, c'est ce que vous pouvez donner sans vous incommoder ; c'est uniquement votre superflu qu'il exige. Ne craignez pas, si vos facultés sont médiocres, de porter une petite offrande ; quelque légère qu'elle soit, elle lui plaira. Si vous êtes dans l'abondance, disoit Tobie à son fils, donnez abondamment ; si vous avez peu, donnez encore peu,

mais avec plaisir (1). De toutes les aumônes versées dans le tronc du temple, la plus agréable au Seigneur est le denier offert par une veuve pauvre (2). Ce n'est pas à l'étendue de nos dons qu'il a égard; c'est à leur proportion avec nos moyens, et sur-tout au sentiment qui les offre.

Il leur proposoit aussi cette comparaison : Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle? ne tomberont-ils pas tous deux dans le fossé? Le disciple n'est pas au-dessus du maître; mais il sera parfait s'il est comme son maître. Jesus-Christ donne ici une importante leçon à deux sortes de personnes : à ceux qui se chargent de conduire les autres, et à ceux qui sont sous leur direction.

Un des maux les plus funestes et les plus communs qui affligent la société,

---

(1) Si multùm tibi fuerit, abundanter tribue : si exiguum, tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude. *Tob.* IV, 9.

(2) Respiciens autem vidit eos, qui mittebant munera sua in gazophylacium, divites. Vidit autem et quamdam viduam pauperculam mittentem æra minuta duo. Et dixit : Verè dico vobis, quia vidua hæc pauper, plusquàm omnes misit. Nam omnes hi ex abundanti sibi miserunt in munera Dei : hæc autem ex eo, quod deest illi, omnem victum suum, quem habuit, misit. *Luc.* XXI, 1 *et* 4.

est la manie presqu'universelle d'obtenir les emplois élevés, et qui donnent de l'autorité sur les autres, sans examiner si on a les qualités propres à les exercer. On les considère uniquement comme l'apanage de la naissance, comme le prix de la richesse, comme la proie de l'intrigue, et nullement comme le partage du mérite. Capables et incapables, tous aspirent à dominer. Les pères, dans leur aveugle tendresse, sont bien plus occupés de pousser leurs enfans aux dignités, que de les en rendre dignes. Ils les instruisent avec bien plus de soin des moyens d'acquérir les places, que de ceux de les remplir; et les enfans ne sont que trop fidèles à ces fatales instructions. Ils se présentent audacieusement à toutes les charges; ils prennent pour y parvenir toutes sortes de voies, étant absolument dépourvus des connoissances et des talens qu'elles exigent. Lorsqu'ils les ont acquises, ils se réjouissent, et se glorifient de leur succès. Les insensés! ils ne sentent pas que c'est leur malheur qu'ils se sont attiré. Et sans parler du plus affreux de tous, qu'ils se sont préparé dans la vie future, ils vont dès celle-ci recevoir la punition de leur témérité. Le mépris public attaché à leurs personnes sera leur

premier châtiment. Combien avons-nous vu d'hommes qui, dans des états communs, dans des emplois peu élevés, eussent mérité l'estime et la considération, et qui ont passé dans l'opprobre des jours avilis, uniquement parce qu'ils avoient réussi à s'élever à des postes au-dessus de leur capacité!

Ce n'est pas seulement dans le monde que l'on voit ce déplorable abus. Ce qui fait la honte du siècle, est aussi le scandale du sanctuaire. L'honneur, que nul ne devroit recevoir, à moins d'y être appelé de Dieu, comme Aaron (1), devient trop souvent la proie de la cupidité. Dans ce ministère sacré, où les plus grands saints n'entroient qu'avec un religieux tremblement, on s'ingère avec une présomptueuse audace, n'ayant pour vocation que la destination de ses parens, pour motif que l'ambition, pour but que la jouissance des trésors du temple, pour mérite qu'une vaine suffisance. On l'exerce avec les criminelles dispositions qu'on y a apportées. On court après les dignités de l'église; on n'en remplit pas les fonctions. On calcule le profit; on

(1) Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo, tanquam Aaron. *Hebr.* V, 4.

néglige les charges. Et au milieu de ces profanations, on a, comme dit le grand Apôtre, l'insolente confiance d'être les conducteurs des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, les docteurs des insensés, les maîtres des enfans; de posséder avec la vérité, la science de la loi; de prétendre instruire les autres, ne sachant pas s'instruire soi-même; de se glorifier de la loi que l'on prêche, tandis qu'on la déshonore par ses prévarications (1). Ce sont ces pasteurs, soit incapables, soit indignes, que Jesus-Christ appelle ici des conducteurs aveugles, qui, en tombant dans la fosse, y conduisent encore les autres. Car tel est le sort de ceux qui sont revêtus de cet important ministère, ils ne peuvent, ni se sauver, ni se perdre seuls. Ils s'avancent vers l'éternité, accompagnés des ames qui leur furent confiées; et vont, ou les porter en triomphe au pied du trône cé-

(1) Confidis teipsum esse ducem cæcorum, lumen eorum, qui in tenebris sunt, eruditorem insipientium, magistrum infantium, habentem formam scientiæ, et veritatis in lege. Qui ergo alium doces, teipsum non doces.... qui in lege gloriaris, per prævaricationem legis Deum inhonoras. *Rom.* II, 19 *et* 23.

leste, ou les précipiter avec eux dans l'abyme qu'ils se sont creusé.

Entre les conducteurs aveugles et ceux qu'ils conduisent, le danger est commun; et nous devons concevoir de là combien est important le choix de ceux qui nous guident dans la voie du salut. Ils sont bien téméraires ceux qui livrent leurs ames sans examen, sans discernement, aux soins du premier venu. Du directeur auquel ils se confieront, dépend peut-être le sort de leur éternité. A-t-on un procès, on va consulter l'avocat le plus éclairé; est-on malade, on appelle le médecin le plus expérimenté. Et dans l'affaire du salut, la plus essentielle que l'on puisse avoir dans les maux de l'ame, les plus funestes dont on puisse être affligé, on s'abandonne inconsidérément aux conseils incertains d'un guide que l'on ne connoît pas. Souvent même on pousse l'aveuglement jusqu'à se tromper volontairement. Au directeur le plus éclairé et le plus pieux, on préfère le plus indulgent et le plus facile. Combien de fois n'avons-nous pas entendu louer des ministres évangéliques, non de ce que leur morale est exacte, mais de ce qu'elle est douce; non de ce qu'ils touchent les ames, mais de ce qu'ils les rassurent; non de leurs

vertus, mais de leur mollesse? Ainsi exprès, et de propos délibéré, on va apprendre la science du salut de celui qui ne la sait pas; demander la règle de ses mœurs à celui qui l'ignore; interroger sur les maximes de l'évangile celui qui y substitue ses vaines opinions. Est-il étonnant que parmi ceux mêmes qui se piquent de régularité, on voie souvent si peu de piété, et qu'aux exercices de la dévotion s'allie si fréquemment le relâchement mondain? Jesus-Christ nous en donne ici la raison. C'est que le disciple n'est pas au-dessus du maître. Il ne pratique que ce que lui prescrit son maître; il n'évite que ce qu'il lui défend. A Dieu ne plaise cependant que nous invitions à choisir ces directeurs outrés, qui exagèrent tous les principes, qui érigent en crimes les actions innocentes, affligent les ames de scrupules mal fondés, et les désespèrent par de vaines terreurs. L'esprit de Jesus-Christ est contraire à tout excès. L'exactitude de sa morale est également opposée au rigorisme et au relâchement, et la sainte sévérité de ses règles s'allie avec la douceur de son joug. Voici, sur le choix d'un directeur, ce que nous prescrit la prudence chrétienne. D'abord elle exige que nous nous adressions au

Père des lumières, pour le conjurer de nous les communiquer, et comme autrefois il adressa Corneille à saint Pierre, et Paul à Ananie, de nous faire aller à celui qui guidera nos pas avec sureté. Ensuite nous devons procéder avec une grande réflexion à notre détermination; ne nous en rapportant pas facilement à certains talens, plus propres à flatter la vanité qu'à produire l'édification; examinant les réputations, mais ne nous y fiant pas absolument; considérant par qui sont dirigées les ames les plus pieuses, et nous attachant à celui qui sait le mieux concilier l'austérité des principes, avec la douceur des exhortations; et la foiblesse du pécheur, avec les devoirs du pénitent.

Pourquoi apercevez-vous un fétu dans l'œil de votre frère, et ne voyez-vous pas la poutre qui est dans le vôtre? Ou comment pouvez-vous dire à votre frère: Mon frère, laissez-moi tirer de votre œil le fétu, ne voyant pas la poutre dans le vôtre? Hypocrite, commencez par ôter la poutre de votre œil, et vous verrez à ôter le fétu de l'œil de votre frère. Jesus-Christ relève ici un vice bien commun dans le monde, et dont il marque nettement deux degrés; c'est de considérer toujours les fautes d'autrui,

et de ne jamais voir les nôtres ; de vouloir constamment réformer les défauts du prochain, et de ne jamais travailler à nous corriger de ceux dont nous sommes infectés.

Remarquez quels sont ceux qui jugent le plus mal de leur prochain, et qui relèvent avec le plus d'aigreur ses défauts, vous trouverez constamment ceux qui sont eux-mêmes atteints de plus de vices. Presque toujours vous verrez le censeur mériter des reproches plus graves que celui qu'il critique. Vous verrez l'hérétique déclamer violemment contre quelques abus qui peuvent s'être glissés dans l'église romaine, sans apercevoir le crime de sa séparation. Vous entendrez les plus libertins d'entre les laïques, crier vivement contre la dissipation des ecclésiastiques. Vous reconnoîtrez parmi ceux qui accusent les personnes dévotes de vanité et d'humeurs, les mondains les plus orgueilleux et les plus colères. Nous considérons les défauts d'autrui et les nôtres, à travers deux verres différens, dont l'un grossit les objets, et l'autre les diminue. S'agit-il du prochain, rien ne nous échappe de ses défauts ; ses imperfections sont à nos yeux des vices, ses fautes les plus légères des crimes. S'agit-il

de nous-mêmes, c'est tout le contraire; nous n'apercevons pas la plupart de nos vices; et ceux que nous ne pouvons pas nous dissimuler, nous les atténuons, nous les pallions, nous les excusons; souvent même nous prétendons ériger nos passions les plus criminelles en vertus. Nous appelons notre orgueil, élévation; notre ambition, désir de faire le bien; notre avarice, économie; notre prodigalité, générosité; notre aigreur, zèle; notre malignité, justice; notre exigence, exactitude; notre foiblesse, bonté. De toutes les connoissances la plus nécessaire, celle dont on se pique le plus, et cependant la plus rare, est celle de soi-même. Il n'y a personne qui ne croie se connoître à fond, et presque personne qui se connoisse véritablement. Ce ne peut pas être par un coup d'œil superficiel jeté sur nous, que nous connoîtrons notre esprit, notre caractère, notre humeur, nos goûts, nos inclinations, nos passions; que nous en distinguerons les nuances; que nous démêlerons les variations, les modifications qui y apportent les diverses circonstances; que nous découvrirons tous les changemens qu'y font naître l'âge, les réflexions, les situations différentes. Ce doit être l'étude de toute notre vie.

Nous devons employer à nous approfondir nous-mêmes, tout le temps que nous mettons à examiner les autres; et au lieu de rechercher avec une indiscrète et maligne curiosité le fétu qui altère l'œil du prochain, nous devons nous occuper de la poutre qui est dans le nôtre.

C'est déjà une interversion de principes très-fâcheuse, que cette attention si inquiète sur les défauts d'autrui, jointe à cette grande indifférence pour les nôtres. Mais il y a un mal plus dangereux encore, qui résulte de celui-là, et que Jesus-Christ relève pareillement; c'est la prétention beaucoup trop commune de corriger les défauts de nos frères, en ne nous occupant nullement de la réforme de nos vices. Les avertissemens, les exhortations à nos frères, peuvent être louables, sans doute; mais ce n'est que lorsque la charité les dicte. Cette admirable vertu imprime son caractère à tout ce qu'elle inspire. Elle a le don d'adoucir ce que la correction fraternelle pourroit avoir de rude et de rebutant. On ne s'offense point des avis qu'on sait être donnés par un sincère et tendre intérêt. La prudence, compagne de la charité, en choisit les objets, en saisit les momens. Même en reprenant, ces deux vertus savent

plaire ; et à l'avantage d'être utiles, elles joignent le mérite d'être agréables. Mais au contraire, les reproches dictés par l'orgueil, ou par la malignité, en prennent la forme et le ton. Au lieu de servir, ils nuisent, et à celui qui les fait, par le motif qui les produit, et à celui qui les reçoit, qu'ils ne font que révolter et opiniâtrer. Et n'avons-nous pas une matière abondante à nos reproches les plus sévères? Tournons-les contre nous-mêmes. Au lieu du soin minutieux de tirer le fétu de l'œil de notre frère, arrachons la poutre de notre œil ; c'est-là notre principale affaire. Ce n'est pas sur les péchés de notre prochain que nous serons jugés, c'est sur ceux que nous aurons commis. Rectifions nos inclinations, redressons nos penchans, plions nos habitudes, réprimons nos passions; n'est-ce pas là une occupation assez importante, et assez étendue? Plus nous aurons fait, plus nous sentirons qu'il nous reste à faire. Ce n'est que celui à qui beaucoup de réformes seroient nécessaires, qui a la présomption de n'en avoir pas besoin. Plus la poutre est grosse, plus elle ôte la vue. Nous ne voyons pas ce qui nous aveugle. Nous ne désirons pas d'être guéris d'un mal que nous ne sentons point. Nous sommes des malades à qui la violence

violence du mal en ôte la connoissance; et qui, au moment de la mort se croyant en pleine santé, rejettent avec une déplorable obstination, les seuls remèdes qui pourroient les rendre à la vie.

ÉVANGILE

Du jour de la Fête-Dieu.

Jesus-Christ promet l'institution de l'Eucharistie.

JESUS dit aux juifs : ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. De même que mon Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis pour mon Père; celui qui me mangera, vivra pour moi. C'est-là le pain qui est descendu du ciel. Il n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée, et ils sont morts. Celui qui mange ce pain, vivra éternellement. (*Jean.* VI, 56 *et* 59).

EXPLICATION.

Jesus dit aux juifs : ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Le moment n'étoit pas encore arrivé où Jesus-Christ institueroit le sacrement auguste qui le reproduit tous les jours sur son autel. Ce devoit être le dernier acte de sa vie mortelle, le dernier prodige de sa puissance, le dernier monument de son amour. C'étoit par-là qu'il devoit clorre sa carrière; et après avoir fait au monde un don aussi admirable, il ne lui restoit plus qu'à le quitter. Mais dès les premiers temps de son ministère, il veut annoncer aux hommes l'immense bienfait qu'il leur destine; disposer leurs esprits à croire le plus grand de tous ses prodiges, et mettre par-là leur foi à l'épreuve la plus délicate qu'elle eût encore subie. Cette épreuve se trouva trop forte pour quelques-uns de ceux à qui elle fut proposée. Nous apprenons de l'évangéliste qui la rapporte, que beaucoup de ceux qui avoient été jusque-là les disciples du Sauveur, trouvèrent ce discours si dur, qu'il étoit impossible de l'entendre; et que de ce moment ils se

retirèrent de lui, et cessèrent de le suivre (1). Après quinze cents ans, de nouveaux capharnaïtes ont élevé leur tête altière contre le dogme précieux de la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. Zuingle et Calvin abjurant la foi que consacroit le respect de tous les pays et de tous les siècles chrétiens, se sont, comme ces disciples mal affermis, éloignés du divin Sauveur, bannis de sa compagnie, séparés de ses apôtres, et ont entraîné dans leur criminelle scission leurs malheureux sectateurs. Ils vont chercher dans les annales de l'église les auteurs de leur secte. C'est jusqu'à l'évangile qu'il leur faut remonter. C'est dans la synagogue de Capharnaum, où Jesus-Christ enseignoit la doctrine de son sacrement, qu'ils trouveront les fondateurs de leur école.

Si le divin Sauveur, dans son infinie bonté, en nous promettant un grand bienfait, eût ajouté celui de nous en laisser le choix, eussions-nous osé demander,

(1) Multi ergo audientes ex discipulis ejus, dixerunt : Durus est hic sermo, et quis potest eum audire.... Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retrò : et jam non cum illo ambulabant. *Joan.* VI, *61 et 67.*

eussions-nous même pu imaginer celui dont il nous gratifie dans l'Eucharistie? bienfait infini qui excède la raison humaine, et épuise la puissance divine. Non, nous osons le dire, Dieu tout bon, tout-puissant, ne pouvoit nous faire un plus grand don; puisque c'est lui-même qui se donne à nous tout entier. Il renverse toutes les lois de la nature; et par un prodige qui en renferme une multitude d'autres, il vient opérer avec nous l'union la plus intime, la plus admirable que peut inventer, non-seulement l'amour profane, mais l'amour divin. Ce n'est pas seulement l'union morale de la soumission avec l'autorité, de la reconnoissance avec la grâce, de l'amour avec l'amour; c'est une union physique, substantielle, qui couronne toutes les autres, les complète, les perfectionne, les resserre. Cette précieuse union nous rapproche d'avance des saints qui sont dans le ciel. Ils y possèdent Dieu d'une manière plus délicieuse; nous le possédons dans l'Eucharistie d'une manière plus merveilleuse. Nous ne le voyons pas, comme eux, face à face; mais nous le portons au-dedans de nous: et en nous rendant, autant que la foiblesse humaine le permet, semblables à eux par notre sainteté, la communion

est le gage et le garant de notre réunion avec eux dans le séjour de la gloire. Celle que la perfection de ses vertus avoit fait choisir pour devenir la mère de son Dieu, lorsqu'elle le portoit dans ses flancs, s'écrioit dans le transport de sa reconnoissance: le Tout-Puissant a fait en ma faveur de grandes choses. En se retirant de la table sainte, chargé de son Dieu, le chrétien n'a-t-il pas droit de se féliciter de même? Aussi, avec quel enthousiasme les pères de l'église célèbrent cette union ineffable! L'ame, dit Tertullien, est engraissée de Dieu même (1). Saint Chrysostôme exhorte les initiés à ne faire qu'un seul corps avec Jesus-Christ, non-seulement par la charité, mais dans la réalité; et à se mêler à sa chair (2). Saint Cyrille, de Jérusalem, déclare que

(1) Caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut et anima de Deo saginetur. *Tertull. de resurrect. carnis.* VIII.

(2) Initiati dictis obsequantur. Ut ergo non solum per dilectionem, sed etiam reipsâ cum illâ carne commisecamur; id quod efficitur per cibum quem ille dedit, ut ostendat nobis quanto erga nos ferveat amore, se nobis commiscuit, et in unum corpus totum constituit, ut unum simus, quasi corpus junctum capiti: nam ardentis amoris hoc est indicium. *S. Chrysost. homil.* XLVI. *In Joan. cap.* 3.

dans la communion on ne fait avec Jesus-Christ qu'un même corps et un même sang ; que nous devenons les porteurs du Christ, lorsque nous recevons dans nos membres son corps et son sang (1). Saint Cyrille, d'Alexandrie, compare à deux cires fondues et mêlées ensemble pour ne faire qu'une masse, l'union qui se fait entre la chair et le sang de Jesus-Christ, et celui qui les reçoit ; union telle, que Jesus-Christ est dans lui, et lui dans Jesus-Christ (2). Mais pourquoi rechercher toutes ces expressions, pour développer un prodige d'amour que le langage des hommes, celui même des anges ne pourroit jamais exprimer ! Il n'est pas plus accordé à notre cœur de sentir toute l'étendue du bienfait, qu'à

(1) Nam in figurâ panis datur tibi corpus, et in figurâ vini datur tibi sanguis ; ut quum sumpseris corpus et sanguinem Christi, concorporeus et consanguineus ipsi efficiaris. Sic et enim Christiferi efficimur, distributo in membra nostra corpore ejus et sanguine. *S. Cyrill. hierosol. catech.* XXII. *mystag.* IV, *de corp. et sang. Domini.*

(2) Sicuti enim si quis liquefactæ ceræ aliam ceram insuderit, alteram cum alterâ per totum commisceat, necesse est. Sic qui carnem et sanguinem Domini recipit, cum ipso ita conjungitur, ut Christus in ipso, et ipse in Christo inveniatur. *S. Cyrill. Alex.* lib. II. *In Joan.* cap. 17.

notre esprit de comprendre toute la profondeur du mystère.

Gardons-nous cependant de nous faire de notre union avec le divin Sauveur dans l'Eucharistie, une idée charnelle et grossière. Ne croyons pas qu'il se fasse du corps de Jesus-Christ et du nôtre, une confusion, une identité semblable à celle des chairs ordinaires dont nous faisons notre nourriture. Au moment où les saintes espèces se détruisent pour passer dans notre sang, le corps et le sang de Jesus-Christ s'en retirent. C'est une union bien plus précieuse, bien plus intime, qui s'opère dans l'adorable sacrement. Notre union corporelle n'est que le signe et le moyen de l'union de notre ame. C'est dans notre ame que Jesus-Christ descend tout entier par le canal de notre corps. C'est dans notre ame qu'il fait sa demeure, son sanctuaire, où il apporte, et où il répand le trésor de ses mérites et de ses grâces.

Il y a entre le pain matériel dont nous alimentons nos corps, et le pain céleste qui nourrit nos ames, une différence qu'ont observée plusieurs saints pères. La nourriture ordinaire que nous prenons, se tranforme en notre propre substance : en se répandant dans notre sang,

elle devient une partie de nous-mêmes ; elle prend nos affections, et se charge de nos humeurs saines ou vicieuses. Mais par une opération contraire, c'est notre ame que Jesus Christ transforme en devenant sa nourriture. Il la rend conforme à lui-même; lui communique son esprit; répand dans elle ses propres qualités; lui donne ses inclinations; la pénètre de ses vertus. Dans la communion, l'ame fidelle devient plus spécialement un membre de Jesus-Christ, une portion de son corps sacré. Elle vit désormais de sa vie divine. C'est lorsqu'il est rempli de cette nourriture céleste, que le chrétien a droit de dire aussi exactement que saint Paul : Je vis maintenant; ou plutôt : Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jesus-Christ qui vit en moi (1); et à plus juste titre que le peuple d'Israël : Il n'y a pas de nation aussi distinguée que la nôtre, qui ait ses dieux aussi près d'elle, que l'est de nous notre Dieu (2). Mais aussi, doit-il ajouter : Il n'y en a pas une qui

(1) Vivo autem, jam non ego; vivit verò in me Christus. *Galat.* II, 20.

(2) Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster. *Deuter.* IV, 7.

soit tenue à une reconnoissance aussi vive. Moins nous pouvons comprendre l'immensité du bienfait, plus nous devons y être sensibles. Quand ce Maître suprême fait de son côté des choses aussi étonnantes, aussi admirables, pour réaliser son union avec nous, ne nous oblige-t-il pas à faire du nôtre tout ce qui est en notre pouvoir, pour perfectionner notre union avec lui? Que rendrai-je au Seigneur, disoit le saint prophète, pour tous les biens que j'ai reçus de lui (1)? Chargés du poids d'une reconnoissance bien plus grande, embarrassés comme lui de l'exprimer dignement, cherchons, dans l'exemple même de notre Dieu, dans sa conduite envers nous, le moyen de nous acquitter envers lui. Il se donne à nous tout entier, son corps, son sang, son ame, sa divinité. Dans l'excès de sa libéralité il ne se réserve rien. Donnons-nous de même à lui entièrement et sans réserve : notre corps pour qu'il soit son temple vivant, que ne souille rien qui lui déplaise; notre sang pour le répandre à son service, si ce sacrifice lui devient agréable; notre ame avec toutes ses fa-

(1) Quid retribuam Domino, pro omnibus, quæ retribuit mihi? *Psalm.* CXV, 11.

cultés; notre mémoire, afin qu'elle nous rappelle sans cesse ses bienfaits et ses préceptes ; notre intelligence, pour qu'elle médite continuellement sa loi et nos devoirs; notre volonté, pour la conformer entièrement à la sienne; notre cœur, pour n'aimer jamais que lui, ou en vue de lui. Et dans cet abandon absolu de nos personnes, que lui donnerons-nous qui approche de ce que nous recevons de lui? Ne restera-t-il pas toujours un intervalle immense entre ce que doit, et ce que peut notre reconnoissance? N'est-ce pas dans lui une bonté, une condescendance infinie, de se contenter de si peu, en nous accordant autant?

Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. De même que mon Père qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis pour mon Père; celui qui me mangera, vivra pour moi. Ce n'est pas une existence transitoire et momentanée de Jesus-Christ dans l'ame qui le reçoit, c'est une demeure fixe et permanente qu'opère la perception de son sacrement. Nourris de sa chair sacrée, nous ne vivons plus que pour lui, de même qu'il n'a vécu que pour son Père. Admirable effet de la sainte Eucharistie! de devenir

le principe, la règle, le modèle de notre vie entière. Effet que nous ne pouvons trop méditer pour nous pénétrer, et du respect, et du désir de cet auguste sacrement.

Les sacremens de la loi nouvelle sont tout-à-la fois les signes et les causes de la grâce : les signes, par le rit extérieur qu'a institué Jesus-Christ ; les causes, par la vertu efficace qu'il y a attachée. Ils opèrent ce qu'ils signifient. Entre le signe et l'effet, il y a une correspondance entière, une exacte analogie. Pour connoître le genre de grâce que produit un sacrement, il suffit de considérer le mode de son administration. L'Eucharistie, administrée en forme de nourriture, produit dans notre ame les effets qu'opèrent dans notre corps les alimens. Reçus dans un corps sain et vigoureux, les alimens corporels entretiennent sa force ; ainsi l'aliment spirituel apporte dans l'ame du juste, le don précieux de la persévérance. Dans le corps qui éprouve quelque langueur, le pain matériel répare les forces perdues ; et de même le pain céleste ranime les ames moins parfaites, et leur rend toute leur vigueur. Vous tous qui avez atteint la perfection, ou qui y

aspirez, approchez-vous de la table sacrée ; vous y trouverez le soutien et le restaurant de votre vie spirituelle. Vous opérez votre salut, environnés d'ennemis qui vous combattent sans cesse. Telle qu'une nourriture substantielle qui augmente et répare les forces, la chair eucharistique répandra dans vous une vigueur surnaturelle, qui vous fera triompher de leurs attaques. Vous éprouvez au dedans de vous des passions qui vous tourmentent. Pareil à une bonne nourriture qui tempère les humeurs vicieuses, et arrête leurs funestes effets, l'aliment sacré réprimera leur ardeur, amortira leur effervescence. Votre malheureuse fragilité vous expose journellement à des fautes que vous déplorez, et que vous désirez d'expier. Semblable encore à une nourriture salutaire qui répare dans nos corps, ce que leur fait perdre une continuelle transpiration, le pain de vie restaurera votre ame, et lui rendra tout ce que la dissipation extérieure et la fermentation intérieure ont pu lui ôter.

Mais si le sacrement de Jesus-Christ est, ainsi que s'exprime le concile de Trente, un antidote qui nous délivre des fautes quotidiennes et légères que nous

fait contracter notre foiblesse (1), nous ne devons pas étendre sa vertu jusqu'à lui attribuer le pouvoir de remettre les péchés graves qui opèrent la mort de l'ame. Son effet, relativement aux péchés mortels, est, d'après le concile, de les prévenir, et non de les effacer. Il les prévient de deux manières : en éloignant de nous ce qui nous y porte, et en nous fortifiant contre ce qui nous y engage. Mais s'il nous empêche de les commettre, il ne nous en absout pas quand nous les avons commis. Il est, selon le langage de l'église, un sacrement des vivans, et non des morts. Il ne confère pas la grâce de sanctification ; il la suppose. Il ne la fait pas naître ; il l'augmente dans celui qui la possède déjà. Et voyez-vous que l'effet des alimens corporels, soit de rappeler à la vie ceux qui en sont privés ? Les morts sont dans l'impuissance d'en prendre : mais il y a à cet égard une différence effrayante pour les morts spirituels. Ils ont le fatal pouvoir de recevoir le pain céleste ; mais c'est pour aggraver

(1) Est tanquam antidotum quo liberemur à culpis quotidianis, et à peccatis mortalibus præservemur. *Conc. Trid. Sess.* VIII, *doct. de SS. Euchar. sacram.* cap. 2.

encore leur état de mort, et le rendre plus affreux.

Quelle épouvantable idée nous donne le grand apôtre, de ceux qui reçoivent Jesus-Christ dans une ame souillée! Ils se rendent coupables du corps et du sang de Notre-Seigneur (1). Quand nous pensons au forfait qui immola Jesus-Christ sur le calvaire, nous sommes saisis d'horreur. Celui qui le profane sur l'autel, en est le renouvellement : c'est un nouveau déïcide qui même réunit des circonstances plus odieuses que le premier. Si les juifs, dit saint Paul, eussent connu le Maître de la gloire, ils ne l'eussent jamais crucifié (2). Leur aveuglement était criminel, sans doute; mais c'étoit un aveuglement : et ce Sauveur plein de bonté, pouvoit encore présenter pour eux cette excuse : Pardonnez-leur, ô mon Père, ils ne savent ce qu'ils font (3). Mais le profanateur connoît pleinement, et la sainteté du Dieu qu'il vient outrager, et sa

(1) Itaquè quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indignè; reus erit corporis, et sanguinis Domini. 1. *Cor.* XI, 27.

(2) Si enim cognovissent, nunquàm Dominum gloriæ crucifixissent. 1. *Cor.* II, 8.

(3) Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt. *Luc.* XXIII, 34.

propre indignité, et la loi qui le condamne à s'éloigner de l'autel, et la sacrilége témérité avec laquelle il ose s'en approcher. Les bourreaux de Jesus-Christ étoient, sans le savoir, les ministres de sa volonté, les instrumens de sa justice, les exécuteurs de l'arrêt céleste porté contre lui par lui-même, les consommateurs du grand ouvrage qui l'avoit attiré sur la terre. Le chrétien qui va l'attaquer sur son autel, le sacrifie, non pas à Dieu, mais au démon; l'immole, non à la volonté divine, mais aux instigations de ses passions. Le crime de ceux qui l'attachèrent sur la croix, fit le salut du monde: en attirant sur leurs têtes la vengeance de son sang, ils en répandirent les mérites sur tout le genre humain. Le crime de ceux qui le crucifient sur l'autel, ne provoque que des fléaux; ils détruisent, autant qu'il est en eux, le bienfait de la rédemption. Les pharisiens, les docteurs, les prêtres qui causèrent la mort de Jesus-Christ, étoient ses ennemis. Il avoit démasqué leur hypocrisie, abaissé leur orgueil, confondu leurs calomnies et leurs intrigues. On ne voit pas que parmi ceux qui demandoient son supplice, fussent les aveugles qu'il avoit éclairés, les malades qu'il avoit guéris, les morts qu'il avoit ressus-

cités. Mais quels sont ceux qui viennent renouveler sa passion dans son sacrement? des hommes comblés de ses bienfaits, qu'il a souvent guéris de leurs infirmités spirituelles, rendus à la vie de sa grâce; que dans ce moment même il tolère, dont il souffre les crimes, dont il supporte les offenses, dont il dissimule les outrages; qu'il invite affectueusement à revenir à lui, à qui il offre un généreux pardon. C'est dans le moment même où il leur donne le plus tendre témoignage de son amour, qu'ils y répondent par l'affront le plus sanglant.

Comme il n'est pas dans la religion de péché plus énorme que la profanation du corps de Jesus-Christ, il n'en est pas non plus dont la punition soit plus terrible. Dès les premiers jours de l'église, l'Apôtre déclaroit que les infirmités communes, que les morts subites, que les malheurs publics et privés, étoient les châtimens des communions criminelles(1). Bien plus coupables que cette église de Corinthe qui comptoit tant de saints, devons-nous être étonnés des terribles fléaux auxquels nous sommes en proie ? Si nous voyons

(1) Ideò inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi. 1. *Cor*. XI, 30.

notre église jadis si brillante, divisée par le schisme, ravagée par la persécution, presque détruite par l'incrédulité; si nous voyons notre monarchie auparavant si florissante, anéantie sous les coups de la révolte; si nous voyons ce peuple autrefois si heureux, livré à une troupe de brigands furieux et cruels, qui le dépouillent et l'égorgent au gré de leur avidité et de leur rage; si nous voyons en un mot, notre malheureuse patrie, livrée tout à la fois aux horreurs de l'anarchie la plus humiliante, et de la tyrannie la plus atroce; ah! n'en cherchons pas ailleurs la cause: ce sont tant de communions, ou hypocrites, ou scandaleuses qui ont attiré sur nos têtes les carreaux de la colère céleste: c'est la vapeur du sang de Jesus-Christ, tant de fois profané, qui a amassé ces nuages de vengeance qui éclatent sur nous d'une manière aussi épouvantable.

Mais quelques terribles qu'ils soient, ces châtimens sont encore le moindre supplice de celui qui communie criminellement. Jesus-Christ descend dans lui, il est vrai, comme dans le juste le plus parfaitement disposé; mais il y descend en juge sévère, en vengeur irrité. Il y descend, apportant avec lui, non pas

comme à l'ame fidelle, l'abondance de ses bénédictions, mais ses plus redoutables malédictions. Nous lisons au livre des nombres, que l'eau de jalousie bue par la femme adultère, aussitôt qu'elle avoit touché ses entrailles, les déchiroit, et les faisoit tomber en pourriture (1). Jesus-Christ ne peut tenir dans une ame souillée, sans la frapper du même anathême. Il devient pour elle un poison qui achève de la corrompre. L'apôtre nous fait sentir l'étendue de la vengeance divine, quand il dit que celui qui mange et boit indignement, mange et boit son jugement (2). Il le boit et le mange, c'est-à-dire, que l'arrêt de sa condamnation s'unit intimement à lui, et s'y incorpore. Sa réprobation devient une partie de sa substance; non-seulement elle lui donne la mort, elle détruit en lui les principes de vie.

Ainsi, à la profanation du sacrement, est attachée une malédiction particulière

---

(1) Quas cùm biberit, si polluta est, et contempto viro adulterii rea, pertransibunt eam aquæ maledictionis, et inflato ventre computrescet femur. *Num.* V, 27.

(2) Qui enim manducat, et bibit indignè, judicium sibi manducat, et bibit. 1. *Cor.* 11, 29.

qui reste imprimée à l'ame sacrilége. A Dieu ne plaise que nous prétendions que ce crime ne puisse pas être, comme tous les autres, expié dans les larmes de la pénitence. Mais combien le retour est difficile! Combien sont rares ceux qui se repentent! C'est le fond de l'abyme, dont on ne se retire presque jamais. Au même autel où se perfectionne la piété, l'impiété se consomme; et de même que l'ame sainte y acquiert la persévérance, l'ame coupable y forme son endurcissement. A quel excès ne doit pas arriver l'homme qui a pu se porter à celui-là? Quel frein peut retenir celui que n'a pas arrêté la crainte de profaner Jesus-Christ? Epouvantée elle-même de son sacrilége, l'ame qui s'en est rendue coupable, cherche un asile contre les remords qui la poursuivent, dans l'insensibilité de l'incrédulité, ou dans les horreurs du désespoir. Entre les bourreaux qui crucifièrent Jesus-Christ, il s'en trouva à qui le repentir fut accordé. Les livres saints ne nous présentent qu'un exemple de communion indigne. Judas reçoit son Dieu dans une ame souillée par l'avarice, et déjà agitée du projet de le trahir. Aussitôt Satan entre dans

lui (1) ; il s'y précipite en même temps que Jesus-Christ y est reçu. Il le pousse d'abord à l'exécution, et ensuite à l'impénitence de son abominable crime. La perfidie et le désespoir sont les suites, et la première peine de son sacrilége. Désolé, et non pénitent, il se livre lui-même au supplice; et ses entrailles, comme ne pouvant pas contenir le Dieu qui y a été renfermé, se crèvent et se répandent.

C'est-là le pain qui est descendu du ciel. Il n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée, et ils sont morts. Celui qui mange ce pain, vivra éternellement. Cette manne, dont la bienfaisance divine avoit nourri le peuple d'Israël, étoit la figure du pain sacré qu'elle distribue au peuple chrétien. Il y a entre l'une et l'autre beaucoup de traits de conformité. Ce sont deux nourritures descendues du ciel. La manne étoit donnée aux israélites pour les alimenter, et les soutenir dans leur voyage, à travers le désert, vers la terre qui leur étoit pro-

---

(1) Et cùm intinxisset panem, dedit Judæ Simonis Iscariotæ. Et post buccellam, introivit in eum Satanas. *Joan.* XIII, 26 *et* 27.

mise ; l'Eucharistie nous est accordé ede même pour nous fortifier et nous substanter dans notre pélerinage vers la patrie après laquelle nous soupirons. La manne étoit, comme l'Eucharistie, un aliment commun, dont celui qui ramassoit davantage, n'étoit pas plus nourri que celui qui avoit moins recueilli ; un aliment substantiel qui tenoit lieu de toute autre nourriture ; un aliment agréable qui ne laissoit rien à désirer. Mais parmi toutes ces ressemblances, Jesus-Christ remarque une différence importante. La manne, qui ne nourrissoit que les corps, n'avoit pas préservé ceux des juifs de la mort ; l'Eucharistie, en nourrissant les ames, les en garantit. Les hébreux périssoient dans le temps même où ils étoient alimentés de leur nourriture céleste ; et de cette immense multitude que le Seigneur avoit tirée de la servitude d'Egypte, deux seuls hommes parvinrent à la terre de promission. Hélas ! au lieu d'être une différence, n'est-ce pas encore au contraire une ressemblance de plus? De cette quantité de chrétiens, rachetés par Jesus Christ de la servitude du démon, nourris par lui de son corps et de son sang, combien en est-il qui ne parviennent pas au terme de leur voyage, et qui périssent miséra-

blement dans la route! Où donc est l'effet de cette magnifique promesse de Jesus-Christ, que celui qui mangera son pain, vivra éternellement ?

Arrêtons-nous : et pour imposer silence à nos murmures sur les paroles de notre divin Maître, étudions-les, et appliquons-nous à en connoître le sens. Quand Jesus-Christ promet la vie éternelle à celui qui recevra son sacrement, il parle de celui qui le recevra avec les dispositions convenables. La récompense céleste ne peut pas être le prix de la tiédeur, beaucoup moins encore du sacrilége. Si pour célébrer cette pâque antique, qui n'étoit que la figure de la nôtre, les juifs étoient astreints à de grandes préparations, jugeons combien elles sont plus nécessaires encore, lorsque nous recevons le véritable Agneau pascal qui efface les péchés du monde. Si la grâce que les autres sacremens confèrent, nous impose l'obligation de nous y disposer avec soin, quelles ne doivent pas être nos dispositions quand l'Auteur de la grâce vient en personne, avec la plénitude de ses dons, s'établir dans nous ! Ce n'est qu'avec ses disciples que Jesus-Christ fait la pâque (1). Dans

(1) Apud te facio Pascha cum discipulis meis. *Matth.* XXVI, 18.

le mystère de l'incarnation, il se présente humble et pauvre ; il se rend dans une étable : mais dans le mystère de l'Eucharistie il veut être reçu avec dignité ; il se fait préparer une salle vaste et ornée (1). Tel qu'un sujet qui s'attend à être honoré de la visite de son souverain, nettoie, embellit, pare sa maison ; tel, à l'approche du Roi des rois qui vient faire dans lui sa demeure, le chrétien chasse de son cœur tout ce qui pourroit offenser ses regards, et orne son ame de toutes les vertus qui lui plaisent. Distinguons donc avec les saints pères et les conciles, deux manières de recevoir Jesus-Christ : l'une extérieure et sacramentelle, l'autre intérieure et spirituelle. Ils reçoivent Jesus-Christ sacramentalement, tous ceux qui s'approchent de son sacrement, quels qu'ils soient ; mais il n'y a que les justes qui le reçoivent spirituellement. Les ames mal préparées le reçoivent, c'est-à-dire, qu'il entre dans elles corporellement ; mais sa grâce n'y entre pas. Ce n'est pas l'abondance de ses bénédictions, ce sont au contraire des malédictions qu'il leur apporte. Il descend dans nous, accom-

(1) Ostendet vobis cœnaculum magnum stratum, et ibi parate. *Luc.* XXII, 12.

pagné de ses inséparables attributs, de sa justice et de sa miséricorde : de sa justice contre ceux qui le reçoivent sans les préparations qu'il prescrit; de sa misericorde pour ceux qui apportent à sa réception les dispositions qu'il désire. Il ne se montre pas dans son sacrement, avec l'appareil qui l'environnera dans le jour où il dissoudra l'univers; mais il y exerce le même discernement des bons et des mauvais, et il y prononce d'avance sur les uns et sur les autres ses redoutables arrêts. Il nous importe donc essentiellement de connoître les dispositions nécessaires à l'Eucharistie, puisque c'est d'elles que dépendent ses effets, ou salutaires, ou funestes.

La première, et la plus essentielle, est la pureté de conscience. Le canon du concile de Trente, qui oblige tous ceux qui se sentent coupables de péchés mortels, à les déposer dans le tribunal de la pénitence, est la conséquence nécessaire des principes de l'Apôtre, sur la communion indigne, et l'expression de la doctrine de tous les siècles chretiens. Dieu et le péché sont essentiellement insociables. Le même cœur ne peut pas être le sanctuaire de Jesus-Christ, et le réceptacle du démon. Vous vous gardez de verser

verser un baume odorant dans un vase que vous n'avez pas commencé par purger des ordures fétides qu'il contenoit. Ce seroit une plus grande extravagance de prétendre conserver la bonne odeur de Jesus-Christ, dans une ame qui n'auroit pas été nettoyée de ses souillures. Mais il ne faut pas croire qu'on se mette en état de le recevoir, par une confession faite avec légèreté et précipitation. Non, ils ne satisfont pas au précepte de Dieu et de son église, ceux qui ne mettent entre leurs péchés et leur communion, que l'intervalle d'un examen fait à la hâte, d'une confession rapide, d'une satisfaction à peine ébauchée. Si l'église ne fait plus passer, comme dans ses beaux jours, les pénitens par des épreuves de plusieurs années, avant de les admettre au banquet sacré, n'est-ce pas une raison de plus pour nous soumettre aux préparations moins sévères qu'elle exige? Déclarer ses péchés, n'est pas s'en repentir; se confesser, n'est pas s'éprouver; recevoir l'absolution d'un prêtre, n'est pas toujours l'obtenir de Dieu. Oserez-vous vous croire dignement disposé à la réception du corps de Jesus-Christ, en lui apportant une mémoire flattée du souvenir honteux de vos dissolutions; une imagi-

nation souillée du plaisir de vos crimes tout récens ; un cœur encore fumant de ses passions mal éteintes ; une ame qui conserve le pli funeste de ses anciennes habitudes ? Pouvez-vous imaginer qu'un moment de pénitence suffise à des années de crimes ; sur-tout ayant la douloureuse expérience d'une vie passée dans une alternative humiliante de confessions et de rechûtes ; vous rappelant tant de promesses presqu'aussitôt violées que faites ; tant de résolutions qui, pour échouer, n'ont attendu qu'une légère occasion ? Pour avoir droit de venir parmi les justes se placer à la table sainte, il faut l'avoir acquis par une pénitence sincère ; par une pénitence éprouvée ; par une pénitence que manifestent les réparations, les restitutions, les réconciliations, la fuite des occasions, le divorce avec les objets de péché, et au moins un commencement d'expiation. Voilà les conditions auxquelles il est permis de manger le pain des anges.

Il ne suffit pas même pour en être digne, de s'être délivré de tout péché mortel ; il faut encore avoir déraciné de son cœur l'attachement qu'on y avoit. Nous n'entendons point, par attachement au péché, la malheureuse concu-

piscence qui nous y porte, et qui nous y promet de la satisfaction. Cette inclination dangereuse est le triste apanage de notre nature, la suite déplorable de notre premier péché. Née avec nous, elle ne mourra qu'en même temps que nous. C'est un ennemi que nous portons dans nous-mêmes, pour acquérir le mérite du combat, et obtenir le prix de la victoire. Le grand Apôtre lui-même éprouvoit ce penchant naturel (1), principe des plus grands désordres, mais en même temps germe des plus sublimes vertus; funeste, si nous y cédons; méritoire, si nous y résistons. Il est en notre pouvoir d'en faire la cause de notre perte ou de notre salut. Nous entendons par l'attachement au péché, qui doit éloigner de la table sainte, celui qui est volontaire. C'est le consentement qu'y donne la volonté qui en fait le vice. On ne peut pas regarder comme attaché à son péché, celui qui, attiré vers le péché par une

(1) Non enim quod volo bonum, hoc facio; sed quod nolo malum, hoc ago... Condelector enim legi Dei secundùm interiorem hominem. Video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati quæ est in membris meis. *Rom.* VII, 19, 22 *et* 23.

passion violente, lui résiste; qui fait effort pour la réprimer; qui cherche à éviter les occasions, à réformer ses habitudes perverses. Mais il est véritablement attaché au péché, celui qui, après l'avoir déclaré, l'avoir même pendant un temps déploré, avoir mérité d'en être délivré, se complaît encore à se le rappeler; s'arrête volontairement à ce souvenir dangereux; ne prend point contre les rechûtes les précautions dont sa fragilité doit lui faire sentir la nécessité; qui est aussi peiné du chagrin de ne le plus commettre, que du regret de l'avoir commis; qui, sans y retomber formellement, s'en rapproche souvent par des pensées qu'il ne cherche point à éloigner; par des désirs qu'il ne travaille pas à étouffer. Une conscience vidée peut-être de ses péchés, mais qui en reste imbibée, et qui en est encore toute dégouttante, est-elle en état de contenir le Saint des saints? Un cœur encore infecté de l'amour de ses crimes, peut-il ressentir pour Dieu, un amour qui réponde à celui que Dieu lui témoigne?

Ce que nous disons des péchés énormes qui privent l'homme de l'amitié de son Dieu, n'est pas également vrai des fautes moins graves qui ne font que l'altérer.

Un des précieux effets de l'Eucharistie est, comme nous l'avons vu, de les effacer. En entrant dans notre ame, Jesus-Christ dissipe de son souffle, cette poussière qu'elle contracte dans l'agitation du monde et dans le tourbillon des passions. Mais s'il n'a pas été donné de précepte formel à ceux qui ne sont chargés que de ces péchés, de passer par le tribunal sacré pour se rendre à la table sainte; s'il ne leur est pas impérativement commandé de se purger de ces humeurs vicieuses avant de se nourrir du pain céleste, c'est pour eux une pratique souverainement salutaire et importante. La ligne qui sépare la faute du crime, est souvent bien difficile à apercevoir. La méprise est aisée, sur-tout quand c'est l'intérêt qui en juge. La passion, qui fait désirer qu'un péché ne soit que véniel, engage facilement à le croire tel. Et quand vous ne vous tromperiez point sur l'état de votre conscience, pouvez-vous vous dissimuler que c'est par les péchés moins graves que l'on parvient aux grands désordres? et que c'est sous leur ombre que se glissent les crimes énormes? Croyez-vous enfin que cet état d'imperfection volontaire soit bien propre à recevoir l'abondance des grâces

que Jesus-Christ apporte avec lui? La nourriture eucharistique produit dans l'ame, de même que les alimens dans le corps, des effets plus salutaires, à proportion de ce qu'elle la trouve mieux disposée. La grâce du sacrement ne se répand dans notre cœur, qu'autant que notre cœur s'ouvre à la grâce. Est-ce donc assez à votre gré de ne pas faire des communions sacriléges? Voulez-vous vous condamner à des communions lâches, tièdes et languissantes? Vous suffit-il que vos communions n'amassent pas sur vôtre tête un trésor de colère? Et n'est-il pas dans votre intention d'en recueillir les fruits précieux? Pourquoi voulez-vous donner à cette source d'eaux jaillissantes jusque dans la vie éternelle, des canaux étroits, obstrués, dans lesquels elle filtre plutôt qu'elle ne coule, et qui ne vous en laissent parvenir qu'une mesure médiocre? Ouvrez-lui une porte spacieuse qui la fasse entrer à grands flots dans votre ame.

La seconde disposition indispensablement requise pour s'approcher de la table sainte, est une foi sincère et vive de tous les mystères de la religion, et spécialement de celui qui s'opère dans l'Eucharistie par la présence réelle de Jesus-

Christ. Pourroient-ils se croire dignes de recevoir le corps du Sauveur, ceux qui ne le discerneroient pas d'une nourriture commune, ceux qui porteroient au banquet divin des doutes sur sa réalité? Et ce n'est pas une foi vague, molle et languissante qui suffit à cette grande action: elle exige une foi active, une foi qui excite dans l'ame tous les sentimens que doit inspirer un aussi immense bienfait. Il en est deux sur-tout auxquels tous les autres peuvent se rapporter, et qui sont aussi des préparations requises à la perfection du pain eucharistique : un désir ardent, un respect profond du sacrement.

Ainsi, la troisième disposition est le désir vif d'opérer l'union intime de Jesus-Christ avec nos ames. C'est lorsque vous êtes pressé de la faim et de la soif, que les alimens vous deviennent le plus salutaires, et que vous y trouvez le plus de goût. Et n'éprouvez-vous pas au contraire que la nourriture prise sans appétit, au lieu de vous être agréable, vous dégoûte; au lieu de vous profiter, vous nuit? Ainsi, la faim et la soif de l'aliment spirituel, sont ce qui lui donne du goût et de l'utilité. Sans cette faim et cette soif, loin de vous fortifier, il

vous rendra plus languissant encore. Et voyez combien de motifs le divin Sauveur met en mouvement, pour exciter dans vos cœurs ce désir salutaire de la communion. Tantôt, il prend le ton de la tendresse, et vous étale tous les trésors de grâce qu'il distribue dans son sacrement; tantôt, il passe à celui de la menace, et déclare que celui qui ne mangera pas son corps, et ne boira pas son sang, ne possédera pas la vie (1). Ici, il se représente sous l'emblême d'un roi qui force d'entrer à son festin, jusqu'aux pauvres, aux aveugles et aux boiteux; là, il prend la figure d'un père de famille qui déploie sa colère sur les amis ingrats qui ont négligé ses invitations. Etoit-il donc nécessaire qu'il employât tous ces moyens pour ranimer en nous le désir de le posséder? Ne devroit-il pas nous suffire de savoir que notre Dieu nous attend sur son autel, pour nous y faire voler? Un prodige d'amour aussi admirable, n'est-il pas fait pour exciter tout le nôtre? Et l'indifférence que témoignent pour ce sacrement, tant

(1) Amen, amen dico vobis : Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem non habebitis vitam in vobis. *Joan.* VI. 54.

d'hommes qui se prétendent chrétiens, n'est-elle pas un prodige d'insensibilité aussi incompréhensible ?

Ne croyons pas cependant que tout désir de la communion soit une disposition salutaire pour s'en approcher. Il peut y avoir pour l'action la plus sainte des désirs profanes ; et ce qui est plus funeste encore, c'est qu'il n'est pas toujours facile de démêler la nature de celui que l'on éprouve. Le vice n'est jamais plus dangereux que quand il se pare des couleurs de la vertu ; et de toutes les illusions, la plus funeste, la plus difficile à dissiper, est celle qui tend vers le bien par des motifs coupables. On peut désirer la communion par ostentation, pour usurper les éloges dus à la piété ; par présomption et par une opinion fausse de son mérite ; par bienséance, afin de ne pas choquer le public ; par émulation, pour ne pas paroître moins saint que tel autre ; par d'autres motifs, peut-être autant et plus encore répréhensibles. Il est souverainement important de s'examiner sur ce point ; de vérifier si le désir que l'on éprouve de recevoir Jesus-Christ, est une inspiration de la grâce ou un mouvement de la cupidité. Le moyen de s'assurer quel en est le principe, est de

considérer quels en sont les effets. Voyez si au désir de manger le pain des anges, est joint celui de vous en rendre digne; si l'ardeur qui vous porte vers la table sainte, vous porte en même temps à réformer vos défauts, à sacrifier vos inclinations, à réprimer vos passions, à rectifier vos habitudes. Ils ne sont pas de Dieu, ils sont de l'homme ces désirs foibles et lâches qui se terminent à souhaiter la communion, qui ne s'étendent pas jusqu'à s'y préparer. Est-ce désirer sincèrement la grâce du sacrement, que de ne rien faire pour l'acquérir, de ne rien quitter pour elle, de nourrir dans son cœur des affections mondaines qui la contrarient? Est-ce avec cette indolence que vous désirez les biens frivoles du monde? Espérez-vous que Jesus-Christ, en descendant dans vous, y apportera des vertus que vous ne vous souciez pas d'acquérir, et y détruira des foiblesses que vous êtes bien aise de conserver?

Si le désir vous conduit à l'autel, le respect doit vous y accompagner. L'ardeur de recevoir le sacrement devient dangereuse, quand elle n'est pas jointe à la crainte d'en abuser. Ce sont deux sentimens qui, en se contre-balançant, se contiennent réciproquement dans leurs

justes bornes. S'il n'est pas retenu par le respect, le désir deviendra facilement présomption; s'il n'est pas animé par le désir, le respect pourra dégénérer en pusillanimité.

Ce respect que nous inspire la conscience de notre indignité, produit en nous l'humilité, qui est une cinquième disposition essentielle à la participation de l'Eucharistie. Ce fut en se déclarant indigne de recevoir dans sa maison le divin Sauveur, que le centenier se rendit digne d'en être exaucé; et l'église, en nous rappelant ses paroles au moment de la communion, nous avertit de la nécessité d'être pénétrés du même sentiment. Quelqu'abondantes, quelque parfaites que puissent être nos préparations, la pureté, la ferveur que nous apportons au pied de l'autel, fussent-elles, ce que nous n'atteindrons jamais, égales à celles des anges, elles laisseront toujours une distance infinie entre l'ame qui reçoit son Dieu, et le Dieu qui daigne descendre dans elle; entre la sainteté de l'homme, et celle du sacrement; entre le bienfait, et la reconnoissance. Si la bonté divine ne nous permettoit, ne nous ordonnoit même pas de franchir cet immense intervalle, oserions-nous nous en croire capa-

bles ? De la contemplation du divin sacrement, reportons nos regards sur nous-mêmes. Après avoir considéré la grandeur, la sainteté incompréhensibles du Dieu qui se donne à nous, considérons notre néant, la malheureuse fragilité de notre nature, nos nombreuses imperfections, nos fautes fréquentes. Comparons ce que nous sommes avec ce qu'il faudroit que nous devinssions, pour nous rendre dignes de recevoir en nous Jesus-Christ. Etonné, confondu de toutes les grâces dont la miséricorde suprême ne cesse de combler la race humaine, David s'écrie : Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, pour que vous daigniez vous ressouvenir de lui ? Qu'est-ce que le fils de l'homme, pour que vous lui fassiez la faveur de le visiter (1) ? Qu'eût-il donc dit à la vue d'une grâce bien autrement insigne que toutes celles qu'il considéroit ?

Une sixième disposition non moins nécessaire que toutes les autres, est de bannir de son cœur toute haine contre le prochain, et de se réconcilier avec ceux qu'on peut avoir offensés. Si au

---

(1) Quid est homo, quòd memor es ejus ? Aut filius hominis, quoniam visitas eum. *Psalm.* VIII, 5.

pied de l'autel, au moment d'offrir le sacrifice, on se rappelle qu'on a donné un sujet de plainte à quelqu'un de ses frères, Jesus-Christ ordonne de laisser l'offrande sur l'autel, d'aller tout de suite se réconcilier avec son frère, et de revenir présenter à Dieu son offrande, qui alors lui sera devenue agréable (1). La participation aux sacremens, et spécialement à l'Eucharistie, est le lien extérieur qui, en unissant à Jesus-Christ leur chef, les enfans de l'église, les réunit tous entr'eux; et c'est de là qu'elle a tiré son nom de communion. L'admission à la communion est un signe qu'on est dans le sein de la catholicité. L'excommunication est une sentence qui en exclut. Mais le lien extérieur est l'emblême et le moyen de resserrement du lien intérieur de la charité. L'église ne réunit les fidèles dans un seul corps, que pour qu'ils soient réunis dans une seule ame et dans un seul cœur. L'amour du prochain, si impérativement commandé dans le chris-

---

(1) Si ergo offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversùm te; relinque ibi munus tuum ante altare, et vade priùs reconciliari fratri tuo: et tunc veniens offeres munus tuum. *Matth.* V, 23 *et* 24.

tianisme, est-il compatible avec les ressentimens? L'amour même de Dieu, la première, la plus essentielle des vertus, celle qui a le plus de rapport avec l'Eucharistie, peut-il exister dans un cœur livré à la haine contre quelqu'un de ses frères? Celui, dit l'Apôtre de la charité, qui prétend aimer Dieu en haïssant son frère, est un menteur; car s'il ne chérit pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer un Dieu invisible (1)?

Enfin, une dernière disposition au sacrement, qui suppose toutes les autres, et qui les fait toutes posséder, est une piété vive et affectueuse. Et devroit-il être nécessaire de nous y exciter, à la vue d'un bienfait aussi immense? L'Eucharistie est le chef-d'œuvre, le prodige le plus incompréhensible de l'amour de Jesus-Christ pour nous; elle est donc le motif le plus fort, l'aiguillon le plus pressant de notre amour pour lui. De quelle reconnoissance, de quelle ardeur ne nous serions-nous pas sentis transportés, si

(1) Si quis dixerit quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est. Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt, quomodò potest diligere? 1. *Joan*, IV, 20.

nous eussions été du nombre de ces aveugles à qui il rendoit la vue, de ces boiteux qu'il redressoit, de ces malades qu'il guérissoit, de ces morts qu'il ressuscitoit dans le cours de sa carrière? Il fait infiniment plus pour nous dans son adorable sacrement. Honteux, confus, gémissant de notre impuissance à mériter, à reconnoître, à sentir même une grâce aussi prodigieuse, demandons-lui de porter lui-même dans nos cœurs le feu de son amour, qui y consume tout ce qui peut lui déplaire, qui nous épure dans le creuset de la charité, qui nous embrase d'une divine ardeur, et qui nous rende tels qu'il veut, tels qu'il mérite que nous soyions pour lui.

ÉVANGILE

Du dimanche dans l'octave de la fête du très-saint Sacrement.

Parabole des conviés qui refusent de venir au festin.

Jesus dit cette parabole : Un homme fit un grand souper, et il invita beaucoup de monde; et à l'heure du souper il en-

voya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout étoit prêt. Mais tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une maison de campagne, et c'est pour moi une nécessité d'aller la voir ; je vous prie de m'excuser. Un second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, je vais les essayer ; je vous prie de m'excuser. Un autre dit : J'ai épousé une femme, et je ne puis venir. Le serviteur revenu, rapporta cela à son Maître. Alors le Père de famille irrité, dit à son serviteur : Allez dans les places publiques et dans les rues de la ville, et faites venir ici les pauvres, les foibles, les aveugles et les boiteux. Le serviteur lui dit : Seigneur, tout ce que vous avez commandé est fait, et il reste encore de la place. Le Maître dit à son serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse ; car je vous déclare qu'aucun des hommes que j'ai invités, ne goûtera de mon souper. (*Luc* XIV, 16 *et* 24.)

EXPLICATION.

Jesus dit cette parabole : Un homme fit un grand souper, et invita beau-

coup de monde. Qu'il est grand en effet, qu'il est admirable ce repas institué par Jesus-Christ pour la sanctification de nos ames ! Grand par le Maître qui le donne ; c'est Dieu. Grand par le nombre des conviés ; c'est l'universalité des fidèles. Grand par sa dignité ; c'est la sainteté qui donne le droit de s'y asseoir. Grand par les mets qui y sont préparés ; c'est la chair et le sang de Dieu. Grand par ses effets ; il nous unit et nous incorpore à Jesus-Christ. Grand par son étendue ; il se prolonge dans tout l'univers. Grand par sa durée ; il se perpétuera jusqu'à la consommation du siècle. Grand par sa signification ; il est le symbole et le renouvellement de l'ineffable mystère de la rédemption du genre humain.

Nous n'avons pas seulement une invitation, un conseil, une exhortation de nous rendre à ce banquet sacré. Un précepte formel nous y oblige, sous peine de n'avoir pas la vie en nous (1). Grand Dieu ! qu'il ait fallu un commandement pour nous faire accepter un aussi immense bienfait ! qu'une menace ait été néces-

(1) Amen, amen dico vobis : Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. *Joan.* VI, 54.

saire pour nous contraindre à jouir d'un tel bonheur! Un esprit raisonnable peut-il le concevoir? Mais ce qui est plus inconcevable encore, c'est que la loi précise de Jesus-Christ, et la terrible punition dont il la sanctionne, ne soient pas suffisantes vis-à-vis d'un grand nombre de chrétiens, et n'aient pas la force de les attirer à *la table sainte*. Ah! de quel étonnement ils seroient frappés, s'ils reparoissoient un moment parmi nous, ces chrétiens si purs, si fervens, des premiers siècles de l'église! De quelle indignation ils seroient saisis, en voyant l'indifférence honteuse de tant d'hommes qui se disent chrétiens, pour l'acte le plus auguste du christianisme! Ces vertus si sublimes que nous contemplons avec admiration, que nous n'osons, dans le ravissement où elles nous jettent, proposer à notre imitation, ils les puisoient dans la participation fréquente du corps de Jesus-Christ. C'étoit à la table sainte qu'ils venoient s'armer du courage héroïque qui les faisoit triompher des persécutions; et de l'autel, ils voloient au martyre. Ils passèrent trop tôt ces jours si beaux et si heureux. L'église eut la douleur de voir se ralentir à-la-fois l'antique piété et l'ardeur primitive du sa-

crement. Le refroidissement de la ferveur et l'éloignement de l'Eucharistie, marchèrent du même pas. La sainteté n'étant plus soutenue par son aliment nécessaire, s'affoiblit et tomba. Sous prétexte que la loi qui prescrit la communion, n'en détermine pas les temps, on sépara ses communions par de longs intervalles. Des années entières s'écouloient sans qu'on daignât y participer. Désolée de cette criminelle négligence, l'église jugea nécessaire d'y mettre un frein. Au précepte de Jesus-Christ, elle ajouta des règlemens qui fixoient le temps de le remplir. Elle attacha l'obligation stricte de participer au corps de Jésus-Christ, d'abord aux fêtes les plus solennelles (1), et ensuite seulement au temps de la solennité pascale (2). Et telles sont sa discipline et notre obligation actuelles.

---

(1) Sæculares, qui Natale Domini, Pascha, et Pentecosten non communicaverint, catholici non credantur, nec inter catholicos habeantur. *Concil. Agath. an.* 506. Can. 18.

(2) Omnis utriusque sexûs fidelis postquàm ad annos discretionis pervenerit, omnia sua solus peccata confiteatur fideliter, saltem semel in anno, proprio sacerdoti, et injunctam sibi pœnitentiam studeat pro viribus adimplere, suscipiens reverenter ad minus in Paschâ Eucharistiæ sacramen-

Mais il ne faut pas s'imaginer que l'on satisfasse au précepte par toute sorte de communions. Anathème à celui qui, sous prétexte d'obéir à la loi de l'église, violeroit la loi bien plus sacrée de Jesus-Christ ; et qui, pour ne pas manquer de se présenter à la table sainte, s'y rendroit en état de péché. Il est bien loin de l'esprit de l'église, de commander des sacriléges. Sa loi impose deux obligations ; celle de communier, et celle de s'y disposer. On péche également contre son précepte, en ne communiant pas, et en communiant mal.

Mais hélas ! Comment dans ces temps malheureux est observé ce précepte si positif, et en même temps si restreint et si mitigé ? Combien d'hommes le violent ouvertement ; et secouant toute pudeur,

---

tum : nisi fortè de consilio proprii sacerdotis, ob aliquam rationabilem causam ad tempus ab ejus perceptione duxerit abstinendum : alioquin et vivens ab ingressu ecclesiæ arceatur, et moriens christianâ, careat sepulturâ. *Concil. Lateran. general.* XII, Can. 2. Anno 1215.

Si quis negaverit omnes, et singulos Christi fideles utriusque sexûs, cùm ad annos discretionis pervenerint, teneri singulis annis, saltem in paschate, ad communicandum, juxtà præceptum sanctæ Matris Ecclesiæ, anathema sit. *Concil. Trident.* Sess. XIII, *de Eucharist.* Can. 9.

se tiennent, pendant une longue suite d'années, éloignés du divin sacrement! Ce qui dans les générations précédentes étoit un opprobre, et que nos pères eussent regardé comme une séparation flétrissante; ô douleur! ô honte de leurs enfans! ils sont venus à n'en plus rougir! Il en est même parmi eux qui osent s'en glorifier, et se faire un trophée de leur impiété. Et parmi ceux qui n'ont pas poussé l'audace jusqu'à ce déplorable excès, qui, conservant encore le respect de la loi sainte, viennent s'y conformer; pouvons-nous croire que le plus grand nombre l'observe véritablement? Au lieu de la joie sainte que devroit leur inspirer l'approche de la grande solennité, il en est qui la voient s'avancer avec une tristesse qu'ils ne peuvent dissimuler. Ces jours d'alégresse, sont pour eux des temps de deuil et de chagrin. Ils tremblent d'avance de l'obligation que leur imposent les saints mystères, de faire trève avec leurs dissipations, et divorce avec leurs passions. Ils se soumettent à la loi, comme à un joug onéreux. Il faut pour les faire entrer au divin banquet, les presser, les contraindre de même que les aveugles, les boiteux et les infirmes de notre évangile. Si, pour attirer les

fidèles à la communion pascale, l'église n'employoit que des exhortations et des conseils, la table sainte seroit abandonnée, les autels seroient presque déserts. Nous les voyons à l'époque de ces jours heureux, entourés d'un nombre assez considérable de chrétiens. Nous nous réjouissons du spectacle édifiant de cette foule qui inonde nos temples, qui se presse autour du sanctuaire. Hélas! si celui dont le regard pénètre jusqu'au fond des cœurs, déchirant le voile qui couvre toutes ces consciences, nous en découvroit les profondeurs, au lieu de la consolation que nous ressentons, de quelle profonde affliction ne serions-nous pas saisis! Nous verrions des consciences endormies sur la foi d'absolutions données par des confesseurs qu'a fait choisir leur facilité; des consciences étourdies sur l'énormité de leurs péchés, qu'elles ont voulu regarder comme des fautes légères, pour s'épargner la honte de les déclarer; des consciences encore enchaînées dans les liens de leurs habitudes criminelles; des consciences toutes fumantes de leurs passions recouvertes, et non pas éteintes; des consciences, en un mot, toutes pleines de souillures, qui viennent arracher Jesus-Christ de son autel, pour le placer dans

cet amas d'infection. Nous sommes heureux que la foiblesse de notre vue ne nous permette pas de découvrir toutes ces horreurs. Mais ne pouvons-nous pas en juger par ce qui précède tant de communions pascales, et par ce qui les suit? Où voyons-nous les vertus qui y préparent? où voyons-nous les vertus qui en résultent? Quel court intervalle entre les péchés et la communion; entre la communion et les rechûtes!

Et ceux mêmes qui, avec des dispositions moins vicieuses, viennent une seule fois dans l'année se soumettre au précepte formel de l'église, croient-ils se conformer à son esprit? Ah! combien est éloignée, non-seulement de la perfection, mais du degré de vertu nécessaire, cette obéissance servile, dont tout l'effort consiste à se trainer jusqu'à la ligne du précepte; qui craint autant de l'outre-passer que de ne pas l'atteindre; qui examine la loi, pour ne pas faire plus que ce qu'elle ordonne strictement, pour ne s'abstenir que de ce qu'elle défend rigoureusement; qui étudie, non ce qu'elle peut faire pour plaire à Dieu, mais jusqu'à quel point elle peut lui déplaire sans encourir ses châtimens! Cet éloignement de la table sainte, pendant

le cours d'une année entière, peut n'être pas criminel en lui-même, puisqu'il n'y a pas de loi qui le déclare tel ; mais il l'est presque nécessairement dans son principe. Il procède communément, (et vous le savez trop bien, ô vous qui vivez dans cette déplorable habitude,) ou d'une indifférence condamnable, ou d'affections vicieuses. Quel autre motif pourroit nous empêcher de voler à Jesus-Christ? Qu'est-ce qui peut justifier notre résistance obstinée à ses pressantes invitations? Tantôt par la bouche du Sage, il nous crie : Venez ; mangez mon pain, buvez le vin que je vous ai préparé (1). Tantôt il nous répète lui-même : Venez à moi, vous tous qui êtes dans la souffrance et dans la peine, et je vous restaurerai (2). Et nous croirons nous rendre à ses instances si touchantes, remplir ce qu'il attend de nous, satisfaire son désir, en daignant nous approcher de lui, une fois dans le cours de l'année!

Et n'est-ce pas pour nous attirer fréquemment, qu'il se donne à nous sous

(1) Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis. *Prov.* IX, 5.

(2) Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos. *Matth.* XI, 28.

la

la forme de notre nourriture la plus commune, de ce pain que nous demandons à Dieu de nous donner tous les jours? Ne nous montre-t-il pas évidemment par là, que son sacrement doit être non pas un remède que nous prenions de loin en loin, et pour des besoins extraordinaires; mais l'aliment habituel de notre ame, dont nous avons un besoin continuel pour soutenir, réparer et augmenter nos forces? Si c'est votre pain de chaque jour, disoit saint Ambroise, comment laissez-vous écouler une année entière sans vous en nourrir (1)? Vous désirez, avec le sacrement, recevoir ses heureux effets. Mais pensez-vous qu'une viande que vous mangeriez une fois par an, vous apportât un grand profit? C'est la nourriture dont on fait un usage fréquent et habituel, qui influe sur notre tempérament, qui le change, qui le réforme. En y revenant, nous en prenons peu à peu les qualités. Ainsi, pour que le pain eucharistique nous soit véritablement profitable, pour qu'il fasse dans notre ame une impression durable,

(1) Si quotidianus est panis, cur post annum illum sumis? *S. Amb. de sacrament.* Lib. V. Cap. 4. N.° 25.

pour qu'il en chasse tout ce qu'il y a d'impur, pour qu'il la pénètre des vertus qu'il contient, pour qu'il la transforme en Jesus-Christ, il est nécessaire qu'il soit sa nourriture commune et ordinaire. Chaque fois que vous vous en nourrissez, vous acquérez une nouvelle vigueur, vous augmentez dans votre ame les principes de vie. Et vous pourriez trouver qu'il est suffisant de le recevoir d'année en année! Et vous ne craignez pas dans un si long intervalle de tomber en défaillance! Et vous ne seriez pas effrayé de la langueur où doit vous jeter un si long défaut de nourriture?

Si nous sommes chrétiens, si nous en avons les sentimens, nous désirons arriver à la perfection. Mais la fréquente communion est tout-à-la-fois, et le motif le plus puissant pour y tendre, et le moyen le plus efficace de l'obtenir. Il est moralement impossible que je fréquente la sainte table, sans me sentir vivement excité à m'en rendre digne. C'est un grand encouragement à mettre mon cœur en état de recevoir Jesus-Christ, de penser que le lendemain, que dans peu de jours je le posséderai. L'attente prochaine de cet heureux moment est un frein qui me retient contre le mal.

un aiguillon qui m'excite au bien, un motif qui me persuade de réformer les habitudes, de rompre les liaisons, de fuir les occasions, de réprimer les passions, de me détacher du monde, de me détromper de ses maximes, de m'interdire ses plaisirs, d'exciter ma vigilance, de ranimer ma ferveur, de m'adonner à la prière, de multiplier les bonnes œuvres, en un mot de chasser de mon ame tout ce que Jesus-Christ verroit avec déplaisance, et d'y placer tout ce qui pourra lui être agréable. Ainsi, mon retour fréquent à la table sainte me ramènera sans cesse aux dispositions qu'elle exige; m'engagera, me forcera continuellement à mettre entre ma conduite et mes communions, toute la proportion nécessaire, et qui dépend de moi.

O vous, qui vous éloignez de ce sacrement, qui séparez vos communions par de longs intervalles, considérez la multitude de biens dont vous vous privez; car telle est la nature de cet adorable sacrement, en demandant des dispositions, il les perfectionne; en exigeant des vertus, il les augmente. Il nous oblige d'être saints, pour nous rendre plus saints encore. Une communion parfaite est une préparation et un attrait à une autre plus

parfaite. Elle y prépare par les dons célestes qu'elle répand ; elle y attire par les saints désirs qu'elle excite. Vous vous plaignez de ne pas sentir de goût pour le pain eucharistique ; vous dites que c'est-là le principe de votre éloignement ; c'est au contraire votre éloignement qui cause le dégoût que vous éprouvez. Pour le faire cesser, allez au banquet céleste ; c'est-là que vous puiserez cette soif ardente du sacrement, qui vous manque. En apaisant votre faim spirituelle, le pain sacré l'irritera encore. Plus vous recevrez votre Dieu, plus vous aspirerez à le recevoir. Mais au contraire, si vous vous retirez de Jesus-Christ, il se retirera de vous. Moins vous vous approcherez de son sacrement, moins vous aurez d'ardeur pour y revenir. Et le premier effet de votre éloignement de la communion, sera de laisser éteindre en vous tout désir de la communion.

Mais tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser. Le premier dit : J'ai acheté une maison de campagne, et c'est une nécessité pour moi d'aller la voir ; je vous prie de m'excuser. Un second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, je vais les essayer ; je vous prie de m'excuser. Un autre dit : J'ai épousé

une femme, et je ne puis venir. Les projets d'agrandissemens, les affaires temporelles, les plaisirs du monde, représentés par ces diverses excuses des conviés; voilà les motifs principaux qui détournent de la participation à l'Eucharistie. Mais il est rare que ce soit ceux que l'on présente. On n'est pas ordinairement d'assez bonne foi pour les avouer. On cherche à colorer son insensibilité. On veut donner à son indifférence un prétexte plausible. Et ce qui est plus extraordinaire encore, et plus funeste, on prétend ériger en vertu des sentimens aussi vicieux. La plus commune des excuses dont on entreprend de justifier l'éloignement de la sainte Eucharistie, est qu'on ne se sent pas assez pur pour y participer. Nos communions sont rares, dit-on, parce que nous nous reconnoissons indignes de les rendre plus fréquentes. C'est le prétexte le plus ordinaire; c'est aussi le plus dangereux, parce qu'il est le plus spécieux, parce qu'il cache le fond de froideur et d'opposition sous un simulacre de respect; et que pour détruire la piété, il en emprunte l'apparence. Ce langage insidieux peut avoir deux causes différentes, et même opposées. Dans les uns c'est relâchement, dans

les autres rigorisme. Les uns sont des pécheurs qui veulent rester tranquilles dans leur péché, ou au moins des chrétiens lâches qui tiennent à leurs affections mondaines; ils craignent, non pas comme ils affectent de le dire, l'abus de l'Eucharistie, mais les sacrifices qu'elle exigeroit; les autres sont des hommes accoutumés à se former des systèmes opposés à la doctrine de l'église. Les errans de notre temps, comme ceux de tous les siècles, cherchent à se donner du relief par un extérieur de rigidité, qui flatte leur vanité, en impose au vulgaire, et leur donne occasion d'accuser l'église de relâchement, de décrier ses usages, de calomnier ses principes.

Nous disons aux premiers : la pureté requise pour communier, que vous exaltez avec juste raison, ne vous éloigne du sacrement, que parce que vous ne voulez pas l'acquérir. C'est la dépravation de votre volonté qui fait le motif de votre séparation. Soyez conséquens, et vous ferez le raisonnement contraire à celui que vous proposez. De l'irrégularité de votre conduite, vous concluez que vous ne devez pas communier. Concluez au contraire de l'obligation de communier, celle de réformer votre conduite. Il peut

y avoir, nous en convenons, des séparations causées par un véritable respect; mais elles se reconnoissent à l'affliction qu'elles répandent dans le cœur, à l'amertume dont elles le remplissent. Montrez-moi un chrétien, sentant tout le malheur de sa privation, pénétré de douleur des fautes qui le retiennent loin de l'autel, soupirant après le moment qui l'y ramènera, faisant effort sur lui-même pour se rendre digne de s'en rapprocher; à ces heureux traits je reconnoitrai une séparation de respect. Mais ce ne sera pas une séparation entière, une séparation longue. Quand ce sera un vrai respect qui l'aura éloigné pour un temps de l'autel, il ne tardera pas à y retourner. Voilà ce qu'opéreroit en vous le respect de l'Eucharistie, s'il étoit véritable. En vous faisant abhorrer le sacrilége qui la profane, il vous feroit détester les péchés qui en éloignent. En vous faisant sentir votre indignité, il vous engageroit à la faire cesser. Mais croyez-vous rendre tout ce que vous devez au sacrement de Jesus-Christ; en disant: Je suis pécheur, et en voulant continuer de l'être? Vous êtes pécheur; c'est un obstacle à la communion, mais non au désir de la communion. C'est une sévérité illusoire que celle qui ne se retranche que les sacre-

mens. C'est un respect hypocrite que celui qui, dans toute la religion, ne respecte que l'Eucharistie.

Nous adressant aux seconds, dont la rigidité exagérée repousse du sanctuaire tout ce qui n'est pas arrivé au faîte de la perfection, exclut de la table sainte la fragilité humaine, et fait des dispositions nécessaires à la communion, un obstacle à la communion; nous leur disons : Quand Jesus-Christ commandoit de manger son corps, et de boire son sang, ignoroit-il cette fragilité à laquelle vous prétendez l'interdire? Ne séparez pas deux choses qu'il a intimement unies; la disposition au sacrement, et l'usage du sacrement. De même que l'usage du sacrement ne dispense pas des dispositions; de même les dispositions, quoique nécessaires, ne doivent pas empêcher l'usage. On ne peut sans doute être trop parfait pour recevoir le corps de Jesus-Christ; mais on peut exiger trop de perfection dans ceux qui le reçoivent. Ce n'est pas seulement pour les plus grands saints qu'a été instituée l'Eucharistie; et la sévérité outrée qui la refuse à tout ce qui n'a pas atteint le plus haut degré de piété, la leur accorderoit à peine. Ce ne seroit pas même eux qui jouiroient de

ce bienfait. Les plus grands saints sont ceux qui croient le moins l'être. La vertu la plus pure est celle qui se méconnoît. Les seuls dignes du banquet sacré croiront devoir s'en retirer, tandis que les présomptueux, qui par là même s'en rendent indignes, s'empresseront à s'y asseoir. Le corps de Jesus-Christ, qui doit être le prix de l'humilité, deviendra la proie de l'orgueil. Directeurs austères, qui refusez à la fragilité la fréquentation de l'Eucharistie, que penseriez-vous d'un homme qui refuseroit la nourriture, parce qu'il est foible, et les remèdes, parce qu'il est infirme? C'est dans la communion que se puise la perfection; il n'est donc pas nécessaire de l'y apporter. Mais vous, par une interversion d'idées, pour élever vos disciples au faîte des vertus, vous commencez par leur intercepter la source de toutes les vertus. Vous leur ôtez, et le courage, par ce que vous exigez d'eux; et la force, par ce que vous leur retranchez. Elie, ce modèle du zèle le plus intrépide; Elie, accoutumé à porter aux rois avec une ferme assurance les ordres divins, Elie éprouve dans sa vie un instant de foiblesse. Intimidé par les menaces de Jésabel, il succombe accablé de lassitude et de frayeur. C'est le moment où

un ange vient lui apporter un pain céleste. Ranimé, fortifié par cette nourriture divine, il se lève, et marche pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à la haute montagne d'Horeb. Ce que l'ange lui dit, Jesus-Christ le dit sans cesse aux ames encore foibles : levez-vous, et mangez; un grand chemin vous reste à faire, pour parvenir où je vous veux. Avec la force que vous donnera l'aliment que je vous apporte, vous marcherez légèrement, jusqu'à ce que vous atteigniez le faîte de la montagne de Dieu (1).

Nous dirons enfin aux uns et aux autres : Vous croyez-vous plus instruits des voies du salut, que les saints qui les ont parcourues; que l'église elle-même qui vous les enseigne? Le concile de Trente, dans le zèle qui l'animoit pour le rétablissement de la piété, ne désiroit que de voir renaître la pratique de la fréquente communion. Avec ce seul moyen, il étoit assuré de rappeler parmi les chrétiens l'innocence et la ferveur primitives. Ce

(1) Reversusque est angelus Domini secundò, et tetigit eum, dixitque illi : Surge, comede; grandis enim tibi restat via. Qui cùm surrexisset, comedit et bibit, et ambulavit in fortitudine cibi illius, quadraginta diebus et quadraginta noctibus usque ad montem Dei Horeb. 3. *Reg.* XIX, 7 *et* 8.

qui a fait tous les saints, est ce qui les fera encore.

Mais dans le grand nombre de ces personnages célèbres, que l'église propose à notre vénération, il s'en trouve quelques-uns qui, pénétrés d'une humilité plus profonde, se sont condamnés à une longue abstinence de l'aliment sacré, et ce sont là les modèles dont le relâchement et le rigorisme prétendent s'autoriser. D'abord, demandons-leur : Est-ce l'exception ou le principe qui fait notre règle? Est-ce l'exemple d'un petit nombre de saints, ou celui de la presque universalité qui doit nous diriger? Lesquels nous est-il recommandé de suivre, ou ceux qui, soit par des inspirations spéciales, soit par des vues particulières, qu'il ne nous appartient pas d'approfondir, se sont jetés dans des voies extraordinaires, ou ceux qui ont parcouru la voie ordinaire de la perfection? Disons-leur ensuite : Si ces saints d'un ordre extraordinaire sont véritablement vos guides, imitez-les donc en tout : allez à leur suite vous enfoncer dans les déserts; reproduisez le spectacle de leurs austérités; étonnez comme eux l'église, par les rigueurs de votre pénitence. Mais en faire les modèles de votre séparation,

sans qu'ils le soient de votre conduite; ne prendre d'eux que leurs terreurs, et non leurs vertus; vous éloigner avec eux de l'Eucharistie, et non du monde; c'est, ou vous abuser vous mêmes, ou vouloir abuser les autres. Cessez donc de nous dire que la privation du sacrement est une pénitence que vous vous imposez. Une pénitence! Ah! si elle étoit réelle, elle seroit trop austère. Quand l'ancienne église l'infligeoit pour des années entières, combien étoit profonde la douleur des pénitens qu'elle soumettoit à cette terrible peine! Que de larmes, que de soupirs, que de vœux ne leur arrachoit-*elle* pas? Mais de nos malheureux jours, cette séparation inspire des sentimens bien différens : loin de s'en affliger, on s'en réjouit intérieurement; au lieu d'en désirer la fin, on cherche à la prolonger. On se console avec le monde, de l'éloignement de son Dieu.

Mais, disent encore les mondains, nous ne voyons pas toujours de grands fruits de ces communions fréquentes. Combien de personnes sous cette pratique de haute dévotion, couvrent de grands et nombreux défauts! Monde injuste, est-ce à l'usage fréquent de la communion, qu'on doit attribuer l'abus

que quelques personnes peuvent en faire? Enveloppez donc également dans votre condamnation toutes les actions de probité, de justice, de charité, qui sont trop souvent accompagnées d'imperfections. Ces fautes, que vous relevez avec tant de complaisance, que vous exagérez avec tant de malignité, sans l'usage de la communion, seroient bien plus graves encore. Vous ne parlez que des défauts qu'a pu laisser la fréquentation de l'Eucharistie; vous dissimulez tous ceux qu'elle a prévenus, ou réformés. Pour un que vous remarquez, mille qualités vous échappent. Vous trouvez des défauts dans les fidèles qui s'approchent assidûment de la sainte table. Cherchez des vertus solides et chrétiennes dans ceux qui s'en éloignent. Voyez d'un côté quelques imperfections, de l'autre des vices nombreux; ici une piété ternie de quelqu'ombre, là nulle apparence de piété; dans les uns des foiblesses échappées à la fragilité, dans les autres des passions emportées et sans frein. Enfin détournant vos regards de ceux à qui l'usage de la communion laisse encore quelques imperfections, contemplez le grand nombre de saints qu'il a portés au faîte de la perfection. Quelles sont

les ames qui donnent les plus grands exemples de ferveur? où ont-elles puisé ces vertus pures, que vous êtes forcés de révérer dans elles?

Au moins, dit-on, le changement de vie qu'exigeroit l'admission à la table de Jesus-Christ, ne peut pas être l'ouvrage d'un jour. Il faut du temps pour se préparer à une pratique qui demande une aussi haute perfection. Il faut du temps! mais un temps que l'on emploie, non pas un temps que l'on perde. Demander du temps pour se préparer, et ne se préparer jamais; où est la raison? où est la bonne foi? Je vous entendrai volontiers demander du temps, quand je vous verrai pendant ce temps travailler sur vous-même; faire effort sur vos passions, sur vos inclinations, sur vos habitudes; éviter les occasions; rompre les liaisons; être plus adonné à la prière, plus assidu aux instructions, plus recueilli dans les temples, plus répandu en bonnes œuvres. Alors je croirai qu'en effet c'est pour recevoir avec plus de fruit l'adorable sacrement, que vous voulez du temps. Mais alors aussi ce temps sera limité; et le motif même qui vous aura éloigné de l'autel, ne tardera pas à vous y ramener. Au lieu de

cela, quand on vous voit prendre du temps, pour en prendre encore ensuite, et dans ce long intervalle ne rien faire de ce qui seroit nécessaire pour vous rendre digne du sacrement, entretenir les mêmes affections, vivre dans les mêmes dissipations, conserver les mêmes défauts; peut-on croire que c'est sérieusement et de bonne foi, que vous dites qu'il faut du temps?

A Dieu ne plaise cependant, que pour rendre plus fréquente la communion, nous imaginions de diminuer la sévérité des dispositions qu'elle exige. Loin de nous, et le relâchement qui la rend trop facile, et le rigorisme qui en exagère la difficulté. La solide piété est celle qui réunit dans sa pratique, tout ce que le divin Sauveur réunit dans son précepte; qui pour communier fréquemment, se dispose soigneusement; qui rend hommage à la sainteté du sacrement, en s'y préparant convenablement; et à sa puissance, en y revenant souvent. La morale exacte est celle qui n'exige ni ne permet trop; qui, pour rendre les communions plus fréquentes, n'autorise pas les communions tièdes et languissantes. On marche dans cette matière entre le double danger de relever exces-

sivement la dignité du sacrement, et de ne pas la considérer assez. L'empressement pour l'Eucharistie, qui n'est pas justifié par la vigilance à réprimer ses défauts; et le respect de l'Eucharistie, qui n'est pas animé par le désir de la recevoir, sont également vicieux. Ce sont deux vérités enseignées par saint Chrysostôme, que la sainteté n'est pas de communier fréquemment, si on ne communie dignement; et que la témérité consiste, non à communier souvent, mais à communier indignement. O vous, que l'église charge d'instruire et de diriger les fidèles, en leur parlant des dispositions qu'exige la réception du corps de Jesus-Christ, en leur peignant les terribles effets d'une réception indigne, craignez d'employer des expressions trop fortes qui produisent, au lieu d'une crainte salutaire, un désespoir funeste. Ménagez vos exhortations tellement, qu'en arrêtant par une pieuse terreur ceux qui ne sont pas suffisamment préparés, elles encouragent par une sainte confiance, ceux qui portent au dedans d'eux des dispositions convenables.

Pour se tenir entre ces deux extrêmes, dans le juste milieu que prescrit la saine morale, il y a des principes essentiels à

poser, et des distinctions importantes à faire. Si l'on vouloit mesurer les dispositions au sacrement sur sa dignité, il faudroit fermer à tout homme le sanctuaire. Les anges mêmes, dans qui l'œil de Dieu aperçoit des imperfections, ne seroient pas dignes d'un si grand bienfait. C'est un abus dangereux de contempler uniquement la sainteté de Dieu, sans considérer en même temps sa miséricorde; et de ne penser qu'à ce qu'il auroit droit d'exiger de notre piété, sans voir ce qu'il daigne accorder à notre foiblesse. Dieu n'a pas créé les hommes pour les sacremens; mais il a institué les sacremens pour les hommes. En les établissant il s'est souvenu que nous sommes une chair fragile, et un esprit facile à s'emporter, difficile à revenir (1). Il répugneroit à sa bonté, et même à sa justice, d'exiger de nous une perfection, dont il ne nous a pas créés susceptibles. Ainsi, celle que demande l'Eucharistie, est nécessairement mêlée d'imperfections. La vertu pure n'appartient point à la terre; et c'est pour nous sanctifier dans le séjour que nous y faisons, que les sacremens nous ont été donnés.

(1) Recordatus est quia caro sunt; spiritus vadens, et non rediens. *Psalm.* LXXVII, 39.

A cette incontestable vérité, ajoutons-en une autre également certaine : c'est que l'Eucharistie n'a pas été instituée seulement pour le petit nombre d'ames privilégiées qui sont parvenues au plus haut degré de sainteté. Elle n'est pas uniquement la récompense des vertus acquises ; elle est aussi le moyen de les acquérir. Non-seulement elle les couronne ; mais elle les perfectionne. Elle suppose la vie de la grâce, et elle l'augmente. Exiger pour ce sacrement les dispositions les plus parfaites, c'est ne lui rien laisser à faire ; c'est lui ôter le plus précieux de ses effets. En réserver l'usage uniquement aux plus justes d'entre les justes, c'est le resserrer dans des bornes tellement étroites, qu'il en reste presque anéanti.

Reconnoissons de plus avec saint François de Sales, ce grand maître de la vie spirituelle, que ce qui n'est pas un obstacle à des communions rares et séparées par de longs intervalles, peut s'opposer à la communion fréquente. Il est aisé de sentir que la participation souvent réitérée au corps de Jesus-Christ, formant avec lui une union plus habituelle et plus intime, exige une plus grande pureté ; et que, comme elle est un

moyen plus puissant de perfection, elle demande un désir plus ardent de la perfection, des efforts plus grands pour l'acquérir.

Il est impossible dans la spéculation, de contester ces principes, mais il est très-facile d'en abuser dans la pratique. Des maximes aussi générales ne peuvent pas être des règles fixes pour les circonstances très-variées où l'on peut se trouver. Pour en faire l'application aux conjonctures particulières, distinguons avec les théologiens, d'abord la communion qui est de précepte, de celle qui est libre; et ensuite les dispositions qui sont strictement prescrites, de celles qui sont simplement conseillées et recommandées. Pour remplir le devoir de la communion pascale, il est nécessaire et suffisant d'être dans le degré de sainteté ordonné par le concile de Trente, c'est-à-dire, d'avoir purgé sa conscience de tout péché mortel, et son cœur de l'affection à ce péché. Cette communion étant impérativement commandée, et les dispositions de la plus haute perfection ne l'étant point, il est évident qu'on est tenu de satisfaire, et qu'on satisfait à la loi, quoiqu'on ne les ait pas. Mais gardons-nous de croire qu'aussitôt qu'un chrétien

se sent délivré de ces péchés énormes qui le rendoient ennemi de Dieu, il soit autorisé à venir fréquemment le recevoir dans son sacrement, et que, parce qu'il a eu le bonheur d'être admis à sa table, il lui soit permis de s'y asseoir habituellement. Le témoignage de toute la sainte antiquité s'élèveroit contre le moraliste qui oseroit enseigner une aussi dangereuse doctrine. Pour mériter l'insigne faveur de recevoir souvent le corps de Jesus-Christ, ce n'est point assez de ne pas le profaner, il faut encore l'honorer. Aux dispositions de stricte nécessité et d'exemption de fautes, il faut joindre des dispositions de convenance et de ferveur. Si la sainteté d'obligation et de précepte suffit pour la communion commandée, la sainteté de conseil et de perfection est nécessaire pour les communions de plus haute piété. Directeurs inexpérimentés, qui vous hâtez d'accorder la participation fréquente de l'Eucharistie aux ames que vous avez retirées du désordre; qui, de l'habitude du péché, les faites passer promptement à l'habitude de la communion; qui, parce que vous les avez mises en état de remplir le devoir pascal, croyez les avoir rendues dignes de revenir continuellement à la table sainte; voyez si un

habile médecin se presse d'accorder une nourriture abondante à celui qu'il vient de retirer d'une maladie mortelle; voyez avec quelle précaution il proportionne à son état les alimens qu'il lui permet, observant le progrès de ses forces, ne lui donnant que ce qu'elles peuvent supporter, et augmentant graduellement, à mesure que ce qu'il lui a donné les augmente. Médecins spirituels, c'est en cela que consiste votre art. Mesurez de même la manne céleste sur le besoin des ames, sur l'accroissement de leurs forces, sur leur avancement dans la piété; faites-leur continuellement mériter par leurs efforts la jouissance plus fréquente de ce grand bonheur, et que la participation au corps de Jesus-Christ soit pour elles un encouragement à la perfection, comme elle en est un moyen.

Mais quoi! la fréquentation du sacrement ne sera-t-elle accordée qu'aux ames parfaites? N'ouvrira-t-on que rarement le sanctuaire à celles qui tombent dans des péchés légers, qui sont tachées de quelques imperfections volontaires, mais peu graves? Préservons-nous de cet autre excès; et d'après les saints pères, reconnoissons qu'il est des péchés véniels qui laissent l'accès libre à la fréquente communion, et d'autres qui l'interdisent.

Des péchés qui échappent à la fragilité, plutôt qu'ils ne sont commis par la volonté ; des péchés passagers, et qui reviennent rarement ; mais sur-tout des péchés dont on s'efforce de se préserver, dont on a un vrai repentir, que l'on travaille à expier par les œuvres de la pénitence, loin de rendre dangereux l'usage fréquent de l'Eucharistie, le rendent souverainement salutaire. Des péchés ainsi détestés ne sont-ils pas réparés, même avec une sorte d'avantage, par les vertus qu'ils donnent occasion de pratiquer, par la vigilance qui les prévient, par l'humilité qui s'en confond, par la componction qui s'en afflige, par la mortification qui s'en punit? O vous, qui regrettez ainsi les fautes où vous avez le malheur de tomber, qui en évitez les occasions, qui en combattez les tentations, qui en déplorez les rechutes, qui demandez à Dieu sincèrement, et avec ardeur, la grâce de les expier et d'en prévenir de nouvelles, allez souvent, allez continuellement la chercher à l'autel ; c'est-là que vous la puiserez. Jesus-Christ vous y recevra avec tous les trésors de sa miséricorde, pour les verser avec abondance dans votre ame. Chaque fois que vous vous nourrirez du pain des forts,

vous acquerrez une nouvelle force. Plus vous recevrez dans vous le divin Sauveur, plus vous vous remplirez de cette perfection, dont il est le modèle et le principe.

Mais des péchés que l'on commet avec une attention réfléchie et une volonté positive ; des péchés dont on ne cherche ni à prévenir l'occasion, ni à se défendre quand l'occasion est venue ; des péchés que l'on commet sans repentir, que l'on avoue sans regret, peuvent-ils être compatibles avec la sainteté que demande la participation fréquente de l'Eucharistie? Vous donc qui, menant d'ailleurs une vie chrétienne, pénétrés d'une sainte horreur pour tout péché mortel, ayant un juste éloignement pour les vanités et les plaisirs du monde, vous livrant à la pratique des bonnes œuvres, nourrissez cependant au fond de votre cœur une attache volontaire et habituelle à quelque péché véniel, craignez de monter trop souvent à l'autel ; ne vous y présentez que de loin en loin, en demandant à Dieu la grâce de vous détacher de cette affection vicieuse. La pratique dangereuse, qui prétendroit vous ramener fréquemment à la table sainte, réprouvée dans tous les siècles de l'église, a été formellement condamnée dans ce siècle par

l'église de France. De même que l'attache au péché mortel exclut absolument de toute participation à l'Eucharistie, de même l'attache au péché véniel en interdit la participation fréquente. Croit-on que ce soit une heureuse disposition à recevoir fréquemment Jesus-Christ au dedans de soi, que d'être attaché à ce qui lui déplaît? Comment ne sent-on pas qu'une affection au péché, quoique léger, jointe à des communions souvent répétées, diminue le respect profond du sacrement, blesse sa majesté, et expose au danger trop certain de le profaner?

Mais est-il toujours bien facile de distinguer ce funeste attachement au péché véniel, de la malheureuse fragilité qui y fait tomber souvent les justes eux-mêmes, et qui est le triste apanage de notre nature, la suite et la peine du premier péché? Quoique le signe ordinaire de l'attachement à un péché soit de le commettre souvent, il faut se garder de confondre la multiplicité des rechutes avec l'affection à la faute. Le sacrement ne suppose ni ne rend impeccable, mais il inspire le désir de le devenir; il relève le courage pour y tendre. Il faut dans cette matière avoir plus d'égard aux efforts qu'aux succès, et compter les combats

plus

plus que les victoires. Quel sera donc le caractère auquel on pourra reconnoître si on doit fréquemment se présenter à la table sainte? Le plus certain est de régler ses communions futures sur ses communions passées, de voir de quelles préparations elles ont été précédées, de quels sentimens elles ont été accompagnées, et sur-tout de quels effets elles ont été suivies. Si depuis vos dernières communions vous avez cherché à vous vaincre, à résister aux tentations, à réprimer vos passions, à redresser vos penchans, à contrarier vos habitudes, quand même vous n'auriez pas entièrement réussi, retournez prendre dans le pain céleste la force qui vous a manqué. Vos travaux pour acquérir la perfection, sont une perfection suffisante, et finiront, avec l'aide du sacrement, par vous en faire atteindre une plus élevée. Mais si vos communions ne vous ont inspiré aucun désir, ne vous ont fait prendre aucune précaution, ne vous ont fait faire aucun effort contre les fautes vénielles qui les avoient précédées, arrêtez-vous à l'entrée du sanctuaire, ne la franchissez que rarement; et ne portez pas à la fréquentation de l'Eucharistie un cœur que vous n'avez pas travaillé à rendre digne d'une si in-

signe faveur. Pour suivre une route certaine dans la pratique de la fréquente communion, observez ces deux maximes de la sagesse chrétienne. Que d'une part votre conduite soit la règle de vos communions ; proportionnez-les, sinon à vos progrès dans la perfection, du moins à vos efforts pour y parvenir. Que de l'autre vos communions soient le principe de votre conduite, et que le désir ardent de les renouveler souvent, vous engage à la perfectionner sans cesse.

Le serviteur revenu, rapporta cela à son Maître. Alors le Père de famille irrité, dit à son serviteur : Allez dans les places publiques et dans les rues de la ville, et faites venir ici les pauvres, les foibles, les aveugles et les boiteux. Le serviteur lui dit : Seigneur, tout ce que vous avez commandé est fait, et il reste encore de la place. Le Maître dit à son serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse ; car je vous déclare qu'aucun des hommes que j'ai invités, ne goûtera de mon souper. Les excuses que donnent les conviés pour ne pas se rendre au festin, paroissent assez raisonnables. Les affaires dont ils justifient leur refus,

semblent plus importantes que l'assistance à un repas. Et nous voyons, malgré ces raisons en apparence plausibles, le père de famille s'irriter contr'eux. Telle et bien plus légitime sera la colère de Dieu contre ceux qui auront négligé de venir à son banquet. Aucun prétexte, aucun motif, quelque raisonnable qu'il paroisse, ne pourra ni les justifier, ni l'apaiser. Et quelle est donc la punition dont il les menace ? C'est de ne point goûter de son repas. Leur faute ellemême se tournera contr'eux en châtiment. La privation de la manne céleste sera la première peine de l'avoir méprisée ; peine d'autant plus terrible, qu'ils ne la sentiront pas. Pour avoir été insensibles à ses pressantes invitations, Dieu les frappera d'insensibilité. Ils perdront tous les biens, dont l'Eucharistie est le principe fécond, et ils ne les regretteront pas. Ils n'auront point la vie en eux, et ils ne la désireront pas. Ils seront morts à la grâce divine, et ils ne s'en appercevront pas. Ils auront perdu tout droit au salut éternel, et ils ne s'en affligeront pas. Leur ame dépourvue de l'aliment qui devoit la soutenir, sera tombée dans une léthargie dont elle ne cherchera point à sortir ; où, pour comble de mal-

heur, elle se complaira, et dont elle ne sera retirée que par les convulsions du dernier moment.

Nous devons remarquer aussi quels sont ceux que le Maître fait ramasser, d'abord dans les places publiques et dans les rues, ensuite sur les chemins et le long des haies. Ce sont les pauvres, les foibles, les aveugles, les boiteux. Non-seulement il ne les rejette pas, comme le voudroient ceux qui affectent un dangereux rigorisme; mais il les attire, il les presse, il leur fait violence pour les contraindre d'entrer. Accourez donc, avec une religieuse confiance, à la distribution de ce remède universel, vous qui êtes encore affligés de quelques maux spirituels : pauvres, pour être enrichis; foibles, pour être fortifiés; aveugles, pour être éclairés; boiteux, pour être redressés. Votre place vous attend à la table du Seigneur. Quelque nombreux que soit le festin, vous la trouverez toujous prête. Son désir est que sa maison se remplisse, et elle est assez vaste pour vous contenir tous. Venez y recueillir la manne que le ciel fait pleuvoir sur vous; venez vous nourrir de cette Chair sacrée qui s'immola pour vous sur la croix, qui renouvelle son immolation sur l'autel. En des-

cendant dans vous, Jesus-Christ y portera les biens de cette vie et de la vie future; il répandra dans votre ame toutes les grâces dont vous avez besoin dans le temps, et y sera le gage de votre résurrection précieuse dans l'éternité.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

Des Evangiles expliqués dans ce volume.

Fin de la table.

